[redacted]

[redacted]

LES

OPÉRATIONS MILITAIRES

DE

JULES CÉSAR

4840 — BOURLOTON. — IMPRIMERIES RÉUNIES, A, 2, RUE MIGNON, PARIS.

(Alexandre)

LÉON HEUZEY

MEMBRE DE L'INSTITUT

LES

OPÉRATIONS MILITAIRES

DE

JULES CÉSAR

Étudiées sur le terrain

PAR LA MISSION DE MACÉDOINE

OUVRAGE

ACCOMPAGNÉ DE CARTES ET DE VUES D'APRÈS NATURE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

AVANT-PROPOS

Ces études de topographie historique sur les Opérations militaires de Jules César en Épire, en Illyrie et en Thessalie faisaient partie des travaux exécutés, dans le courant de l'année 1861, par la Mission archéologique de Macédoine. *Elles devaient servir de documents pour l'*Histoire de César, *que préparait alors l'empereur Napoléon III. En 1876, lorsque j'achevais, avec mon compagnon de mission, M. Daumet, l'ouvrage où sont exposées nos autres recherches, j'aurais pu y faire rentrer, comme autant de chapitres, les trois mémoires dont la réunion forme le présent livre. Tout le monde comprendra le sentiment de réserve qui m'en a fait remettre la publication à des temps plus éloignés.*

Aujourd'hui, il y a plus de vingt-cinq ans que ces dessins, ces plans, ces notices dorment dans nos cartons. L'amitié d'un éditeur dévoué aux intérêts de l'érudition française me permet de les en tirer. Si je ne profitais pas de ces dispositions bienveillantes et libérales, je croirais manquer à mon devoir envers mes anciens collaborateurs et au souvenir de nos communs efforts.

Le but que nous avons poursuivi est exclusivement scientifique. Nous n'avons eu d'autre pensée que de chercher à éclairer par l'étude impartiale du terrain les faits militaires qui, en l'an 48 avant notre ère, ont pesé d'un si grand poids sur les destinées du monde. J'ajouterai que ces travaux n'avaient pas été entrepris par nous à titre privé. Nous étions attachés, M. Daumet et moi, au service de l'État; le Ministère de la Guerre nous avait adjoint

un de ses plus habiles topographes, M. Laloy, pendant que le Ministère de la Marine concourait aussi à nos recherches par l'envoi d'un bâtiment de la station du Pirée.

Ainsi organisée, notre mission ne pouvait manquer de produire un ensemble de documents de quelque valeur historique : études comparées du terrain et des textes, vues panoramiques minutieusement dessinées et comme calquées sur la nature par l'habile maniement de la chambre-claire, *plans à grande échelle levés avec le souci du détail, découvertes partielles rectifiant la topographie antique et moderne d'une contrée imparfaitement connue. Les copies que nous avions fait exécuter de tous nos travaux étant depuis longtemps sorties de nos mains, il n'en était que plus désirable de voir ces résultats d'une mission française publiés dans leur unité première, sans confusion possible avec les explorations ultérieurement entreprises.*

Nous ne voulons pas dire, en effet, que de nouveaux explorateurs, prenant nos recherches comme point de départ et retournant sur nos traces, ne puissent facilement compléter et améliorer notre œuvre. Occupés de l'étude archéologique de toute une vaste région, nous ne nous sommes pas toujours astreints à suivre pied à pied les marches et les contre-marches des deux armées belligérantes. Nous avons surtout concentré notre attention sur les trois points qui répondent aux trois grands faits de la campagne : le débarquement en Épire, le blocus de Dyrrachium, la bataille de Pharsale. Ce que je tiens à bien marquer, c'est que, sur ces points principaux, l'étude scientifique du terrain a été faite dès 1861 par la Mission de Macédoine et qu'elle n'est pas à refaire.

LÉON HEUZEY.

Paris, 7 juillet 1886.

PREMIÈRE PARTIE

LE

DÉBARQUEMENT

SUR

LA CÔTE D'ÉPIRE

Infames scopulos Acroceraunia.
Horace, *Odes*, I, III, v. 20.

LE

DÉBARQUEMENT

SUR

LA CÔTE D'ÉPIRE

I. LA TRAVERSÉE

EXPOSITION DES FAITS D'APRÈS LES COMMENTAIRES

Le débarquement sur la côte d'Épire, qui ouvre par un éclatant début la campagne de Pharsale, est peut-être l'acte le plus hardi de toute la vie militaire de Jules César. A ne regarder que les faits rapportés dans le troisième livre de la *Guerre civile*, il semble même que ce fut une tentative singulièrement téméraire et dans laquelle le hasard seul était maître des événements.

César, forcé de laisser derrière lui une partie de son armée, voit s'ajouter à toutes les chances d'une entreprise audacieuse le danger de la reprendre à deux fois. Il part de Brindes, sans bagage et sans approvisionnements, n'emmenant que sept ou même six légions, dont les effectifs sont diminués par la guerre, les marches et les maladies, plus cinq ou six cents cavaliers. Ces troupes, entassées sur des bateaux marchands, n'ont pour escorte que douze bâtiments de guerre, dont huit ne sont pas même pontés. Voilà avec quelles ressources il se risque en face d'un adversaire qui dispose de six escadres et qui tient armée, dans le seul port de Corfou, une flotte de cent dix vaisseaux! Il tente cette aventure dans une saison avancée, sur une mer pleine de périls et dont la navigation, après tous les progrès de la marine moderne, est encore regardée comme redoutable. Réduit à éviter tous les ports, il choisit pour

débarquer une côte signalée par de nombreux sinistres, la côte dangereuse des monts Acrocérauniens, et c'est à travers cette haute barrière qu'il vient chercher un passage pour aller à l'ennemi.

Telle est la situation, véritablement critique, exposée en quelques lignes par les *Commentaires*[1] et reproduite avec de légères variantes par les autres histoires. César, si soigneux de justifier son audace, quand par hasard elle n'a pas été suivie de succès, ne marque ici que les détails propres à faire ressortir l'insuffisance de ses forces et la grandeur du péril. On dirait qu'il tient moins à la réputation d'éminent général qu'au renom d'homme bien servi par la fortune. Par sa brièveté même et faute d'expliquer ce qu'il raconte, il semble autoriser l'exagération des écrivains qui plus tard le représenteront « jeté par les vents d'hiver sur les rochers de l'Épire » et « porté à la guerre par la tempête[2] ».

Les faits s'expliquent mieux quand on les examine sur le terrain. L'étude attentive des lieux qui furent le théâtre du débarquement, et la connaissance des conditions naturelles auxquelles la navigation est soumise dans l'Adriatique, aident à comprendre le véritable caractère de cette périlleuse entreprise, si heureusement conduite par César : on voit qu'elle n'exigea pas moins de calcul que de résolution et qu'elle présentait des chances de succès suffisantes pour tenter le génie audacieux d'un grand capitaine.

DATE EXACTE DE L'EXPÉDITION

Il importe d'abord de rétablir la véritable valeur de la date marquée dans les Commentaires. En tenant compte des erreurs de l'ancienne année romaine, ce qui n'est pas impossible pour les trois ou quatre ans qui précèdent l'introduction du Calendrier Julien, on a pu calculer que la veille des Nones de Janvier[3], en l'an 107 de Rome, représentait, à quelques jours près[4], le

1. César, *Guerre civile*, III, 2, 5, 7.
2. Appien, *Guerres civiles*, II, 54; Florus, IV, 2, 36.
3. César, *Guerre civile*, III, 6.
4. On a voulu fixer la date au 14 octobre Clinton, dans ses *Fastes helléniques* (préface du volume III), montre qu'il est impossible arriver à une exactitude aussi rigoureuse.

15 octobre de l'année régulière précédente. Pour n'avoir pas songé à cette correction, Plutarque et plusieurs autres écrivains de l'antiquité[1] ont placé au cœur de l'hiver une expédition qui eut lieu réellement en automne.

DE LA NAVIGATION DANS L'ADRIATIQUE

Par une circonstance très favorable aux recherches que j'avais à diriger, c'est justement vers le milieu d'octobre que nous avons commencé à explorer, sur la corvette la *Biche*, les côtes de l'Illyrie et de l'Épire; de telle sorte que nous nous trouvions naviguer dans ces parages à l'époque exacte et comme à l'anniversaire de la traversée de César. De nombreuses observations, confirmées par l'expérience des officiers de marine, nous ont permis de constater que cette saison était loin d'être contraire aux opérations que César méditait. Sans doute, la brusque apparition des mauvais temps, qui se produit chaque année dans l'Adriatique, entre octobre et novembre, avait commencé à rendre les traversées plus périlleuses. On voit même, dans Appien, que la flotte fut retenue à l'ancre, pendant quelques jours, par une tourmente qui régnait au large[2]; mais, à part les cas de tempête, l'état général de la mer et des vents favorisait l'expédition qui se préparait dans le port de Brindes.

L'Adriatique, si troublée en hiver, est sujette, pendant l'été, comme toutes les parties de la Méditerranée, à de longues périodes de calme. Les bateaux de pêche et de commerce sont alors réduits à utiliser de faibles souffles, qui tombent ou se relèvent, selon l'heure et les lieux, sans permettre jamais de compter sur une direction fixe ni sur une marche constante. Une navigation sûre et prompte étant pour César la première condition du succès, il devait redouter par-dessus tout ces brises molles de l'été, qui auraient pu l'abandonner tout à coup en vue de l'ennemi, expo-

1. Plutarque, *César*, 37, *Pompée*, 64; Appien, *Guerres civiles*, II, 48; Suétone, *César*, 58 Florus, IV, 2, 26.
2. Appien, *Guerres civiles*, II, 54.

sant ses lourds vaisseaux de charge à être attaqués à la rame par toute une flotte de guerre.

Son armée n'était pas même embarquée sur des *actuaires*, sorte de *transports* et de bâtiments *mixtes*, qui se servaient au besoin de l'aviron. Les bateaux qu'il avait fait ramasser, par réquisition, dans tous les ports de la côte, avec leurs patrons et leurs équipages, ne marchaient qu'à la voile. Chacun d'eux était chargé d'environ deux cents hommes : ce qui formait, en ajoutant une vingtaine de navires pour la cavalerie, un convoi de près de cent bâtiments, incapables de faire aucune défense[1]. Dans ces conditions, le danger d'une grosse mer était beaucoup moins grave que celui d'un combat naval. Il est donc probable que ce n'est pas sans intention que César attendit une époque avancée, où un coup de vent favorable suffisait pour le porter sur la côte d'en face, à travers toutes les escadres pompéiennes.

Il est vrai que, par une fâcheuse alternative, les circonstances favorables à la traversée risquaient beaucoup de se tourner contre le débarquement : la même force qui poussait les vaisseaux sur la côte d'Épire semblait devoir aussi les y briser. Je suppose que César se fût livré aux vents du sud ou de l'ouest, emporté rapidement vers les terres basses, entre Apollonie et Dyrrachium, il n'aurait eu d'autre ressource que de s'y échouer, par une mer furieuse, avec de grandes chances de se perdre et la certitude d'y laisser tous ses vaisseaux.

Les vents du nord, auxquels il dut nécessairement se confier, ne présentaient pas le même danger. Sous leur impulsion, la flotte n'avait qu'à tenir une route légèrement oblique, pour atteindre les montagnes de Khimara (autrefois monts Cérauniens), et venir mouiller, en toute sécurité, au pied même de leurs terribles

1. La distinction importante des *naves actuariæ* et des *naves onerariæ* est très bien expliquée dans l'excellent livre de M. Jal : *la Flotte de César*. C'est en rapprochant différents passages des Commentaires, que j'ai pu me faire approximativement une idée du nombre et de la qualité des vaisseaux : *Duumviris municipiorum omnium imperat ut naves conquirant* (*Guerre civile*, I, 30); *Nautas dominosque navium* (*ibid.*, III, 8); et plus loin, à propos de la traversée d'Antoine et de son corps d'armée : *Harum altera navis CCXX è legione tironum sustulerat, altera è veterana paulo minus CC.* (*ibid.*, 28).

rochers. En effet, grâce à des causes toutes locales, la mer, qui brise ordinairement le long de cette côte avec fureur, y devient tranquille toutes les fois que le vent vient à tourner au nord. On voit alors les bateaux du pays, felouques et caravelles, qui évitent en tout autre temps le funeste promontoire, se rabattre dans cette direction et venir chercher, sous la protection des falaises à pic, une navigation plus paisible. C'est un fait que j'ai pu observer à plusieurs reprises et qui m'a été confirmé par le témoignage des habitants; il s'explique par la configuration de la côte, qui va se dérobant vers le sud-est, et s'abrite ainsi continuellement elle-même.

Le vent qui domine dans ces parages, vers le milieu de l'automne, est celui du sud, c'est l'*Auster*, qu'Horace dépeint avec raison comme « le chef turbulent des révoltes de l'Adriatique [1] ». Mais le vent du nord vient, à de fréquents intervalles, lui disputer la mer et alterner avec lui. Son irruption se produit même avec une marche régulière, très favorable à la navigation. Après plusieurs jours de violentes bourrasques du sud, le vent tourne tout à coup et saute au nord. D'abord il se déchaîne avec force et soulève au large des nuages d'eau salée; puis il s'apaise rapidement et finit par amener un calme général, entremêlé seulement de légères brises, qui se lèvent surtout le soir et le matin, et toujours du côté du nord. Nous avons vu le même phénomène se renouveler trois fois de suite, en moins d'un mois. Ce beau temps passager, qui nous a permis d'opérer, en plein novembre, des sondages dans les endroits les plus dangereux, dure deux ou trois jours, jusqu'au moment où les souffles orageux du midi reprennent leur empire.

Les marins de la côte d'Italie sont familiarisés avec ces habitudes du vent du nord. Dès que sa première violence commence à tomber et qu'il est possible de tenir la mer, tous les bâtiments qui ont affaire dans les échelles de l'Épire se hâtent de mettre à la voile. Le 12 novembre, nous vîmes entrer ainsi dans la baie d'Avlona, ancien golfe d'Oricum, un brick italien, qui venait justement de

1. *Odes*, III, III, v. 4 : *... neque Auster,*
Dux inquieti turbidus Hadriæ.

Brindisi avec vent de côté et qui avait dû se trouver dans les mêmes conditions de navigation que la flotte de César; il avait profité de la brise, lorsqu'elle était encore *très fraîche*, et sa traversée s'était opérée en moins de douze heures.

César, en consultant l'expérience de ses pilotes, avait donc pu calculer sa route et choisir un temps favorable à son expédition. Quand il donne le signal de l'appareillage, il est assuré, autant qu'on peut l'être sur la mer, de deux points importants : il sera secondé par le vent pendant la traversée et trouvera à l'arrivée des eaux assez calmes pour débarquer. Les éléments sont pour lui; il n'a plus à redouter que les flottes ennemies. Encore les causes qui le favorisent doivent-elles retarder ses adversaires. L'escadre de cent dix galères, qui mouille à Corfou, aura vent debout pour venir à sa rencontre, et la division en station à Oricum sera retenue par la seule difficulté de sortir d'une baie ouverte au nord-ouest.

DESCRIPTION DE LA TRAVERSÉE

Ces observations s'accordent de tout point avec les détails donnés par Lucain dans son poème. Au cinquième chant de la *Pharsale*, César expose lui-même à ses soldats le plan raisonné de la traversée; il leur parle de la constance des vents d'hiver, les exhorte à s'abandonner « au seul aquilon qui doit les conduire en ligne droite à travers les flots, s'ils ne veulent que l'ennemi ne vienne attaquer, de toute la vitesse de ses rames, leurs voiles immobiles [1] ». Ce n'est peut-être que le développement poétique de quelque partie de l'allocution militaire que César cite lui-même, et qui fut comme son *ordre du jour*, pour l'embarquement des troupes. Lucain, qui vivait à une époque où ces souvenirs n'avaient pas encore vieilli, se montre, en plus d'un endroit, le plus détaillé et non le moins exact des historiens de la Guerre Civile. En combinant les renseignements qu'il fournit avec les remarques précé-

1. Voyez tout ce passage dans la *Pharsale*, V, 407-425, surtout le vers

Sed recti fluctus soloque Aquilone secandi.

dentes, j'essayerai de compléter le récit trop bref des Commentaires et de tracer, pour ainsi dire, le *bulletin* de la navigation de César.

L'appareillage a lieu le soir; c'est encore à Lucain que nous devons ce détail[1]. César a compté sur la nuit pour mieux tromper la vigilance de ses adversaires. Il donne la route dans la direction qui doit le conduire aux monts Cérauniens, où ses pilotes lui ont promis des eaux tranquilles. La distance étant de quatre-vingts milles marins, il peut espérer parvenir au but le lendemain avec le jour. Le vent souffle du nord, et pousse de biais les vaisseaux. Le poète décrit avec précision la manœuvre : « Les matelots orientent obliquement les voiles par leur angle de gauche[2] », pour recevoir la brise, qui vient en effet de ce côté. Mais on n'a pas pu profiter assez tôt de cette brise favorable, à cause de la violence avec laquelle elle s'est déclarée : déjà elle commence à tomber et le calme se fait même sentir pendant quelques heures[3]; puis, à l'aube, le vent reprend du nord, avec intensité, et porte la flotte jusqu'au pied des monts Cérauniens. Par suite du retard de la nuit, il est difficile que l'arrivée sur la côte ait eu lieu avant le milieu du jour. Là, un nouveau calme, attendu cette fois et sur lequel on a pu compter, prépare le succès de l'importante opération qui reste à exécuter; mais il est funeste aux bâtiments qui retournent à vide en Italie et qui éprouvent tous les effets de la vengeance tardive des Pompéiens.

1. *Pharsale*, V, 424.

2. *Laxavere sinus, et, flexo navita cornu,*
Obliquat lævo pede carbasa....
Pharsale, V, 427-428.

C'est la manœuvre que les marins appellent *prendre les amures à bâbord* : elle consiste à porter l'angle gauche de la voile sur l'avant et à en fixer l'attache ou *amure* à bâbord, pour serrer le vent de plus près.

3. *Pharsale*, V, 434.

II. LE DÉBARQUEMENT

LES GERMINIENS, PHARSALIA ET PALÆSTÉ

Les Commentaires marquaient le lieu exact du débarquement de César [1]; mais l'état dans lequel ce texte nous est parvenu a suscité des interprétations différentes. D'après la leçon des manuscrits, César aurait abordé « sur le territoire des Germiniens, à l'endroit appelé *Pharsalia*, où il trouva au milieu des rochers et parmi d'autres parages dangereux, un mouillage tranquille ». Quelques critiques ont proposé de lire « le territoire des Cérauniens », en supposant l'existence d'une peuplade qui aurait tiré son nom des montagnes voisines. Mais rien n'empêche de voir aussi, dans les Germiniens, une tribu épirote, qui, sans nous être connue par d'autres témoignages, vivait obscurément sur cette côte écartée, comme aujourd'hui les Khimariotes ou Albanais chrétiens de Khimara, qui ont réussi à se créer dans les mêmes montagnes une vie à part et une sorte d'indépendance.

La leçon *Pharsalia* a excité, avec plus de raison, l'incrédulité de tous les érudits. Comment ne pas s'étonner de rencontrer ici ce nom célèbre, à propos d'une obscure bourgade, quand on le cherche vainement, quelques pages plus loin, dans la description même de la bataille qui l'a rendu à jamais fameux ? Sans doute quelque copiste, étonné de ne le trouver nulle part dans les Commentaires, l'aura maladroitement substitué au nom de *Palæsté*, qui nous est donné par Lucain [2]. Si le hasard avait fait que le premier lieu

1. *Postridie terram attigit Germiniorum. Saxa inter et alia loca periculosa quietam nactus stationem, et, portus omnes timens, quod teneri ab adversariis arbitrabantur, ad eum locum qui appellabatur Pharsalia, omnibus navibus ad unum incolumibus, milites exposuit* César, *Guerre civile*, III, 6.

2. *Pharsale*, V, 460. — Voici l'opinion à laquelle je m'arrête : le mot *Pharsalia* est évidemment une note de grammairien qui renvoyait à la *Pharsalia*, c'est-à-dire au poème de Lucain, à la *Pharsale*. La note de renvoi a été prise pour une correction et maladroitement introduite dans le texte des Commentaires : il faut l'en retrancher.

rencontré par César s'appelât comme le champ de bataille où il devait remporter sa victoire définitive, les historiens grecs et latins, si empressés à recueillir tous les présages, n'auraient pas manqué de signaler ce curieux rapprochement et d'y voir un arrêt de la destinée. Leur silence seul est une raison pour faire exclure le nom de *Pharsalia* de ce passage de César.

Sur le témoignage du poète, qui sert encore ici à redresser l'histoire, il faut donc chercher le long de la côte de Khimara les « sables de Palæsté », et trouver, au même endroit, parmi les rochers et les parages dangereux dont parlent les Commentaires, ce mouillage, cette *statio*, qui n'était pas même un petit port de pêche ou de refuge perdu dans les anfractuosités de la montagne, puisque César avait dû éviter « tous les ports ». Ce qui lui était nécessaire, pour opérer avec célérité son débarquement, c'était une étendue suffisante de plages et de pentes accessibles, qui laissât un grand nombre de bâtiments approcher à la fois et permît aux troupes de se former à terre sans encombrement. On peut ajouter que ce point devait être nécessairement en communication avec quelque route traversant les montagnes. A ces conditions seules, César pouvait se tirer du double péril au milieu duquel il s'était jeté : prévenir l'attaque de la flotte ennemie et surprendre à temps les garnisons de l'intérieur.

LA CÔTE DES MONTS CÉRAUNIENS

Les monts de Khimara, qui élèvent, sur le bord même de l'Adriatique, toute une chaîne de pics ardus et de crêtes sauvages, forment dans leur développement deux régions différentes [1].

Au nord s'avance un haut promontoire, dont les versants inhabités et presque inaccessibles séparent, comme un épais mur de pierre, les eaux de la baie d'Avlona de celles du large. C'est une succession de pentes raides, uniformes, bordées partout d'une longue ligne de falaises rougeâtres, véritables précipices au bord de la

1. Consultez, pour toute cette description, le plan I, imprimé p. 15.

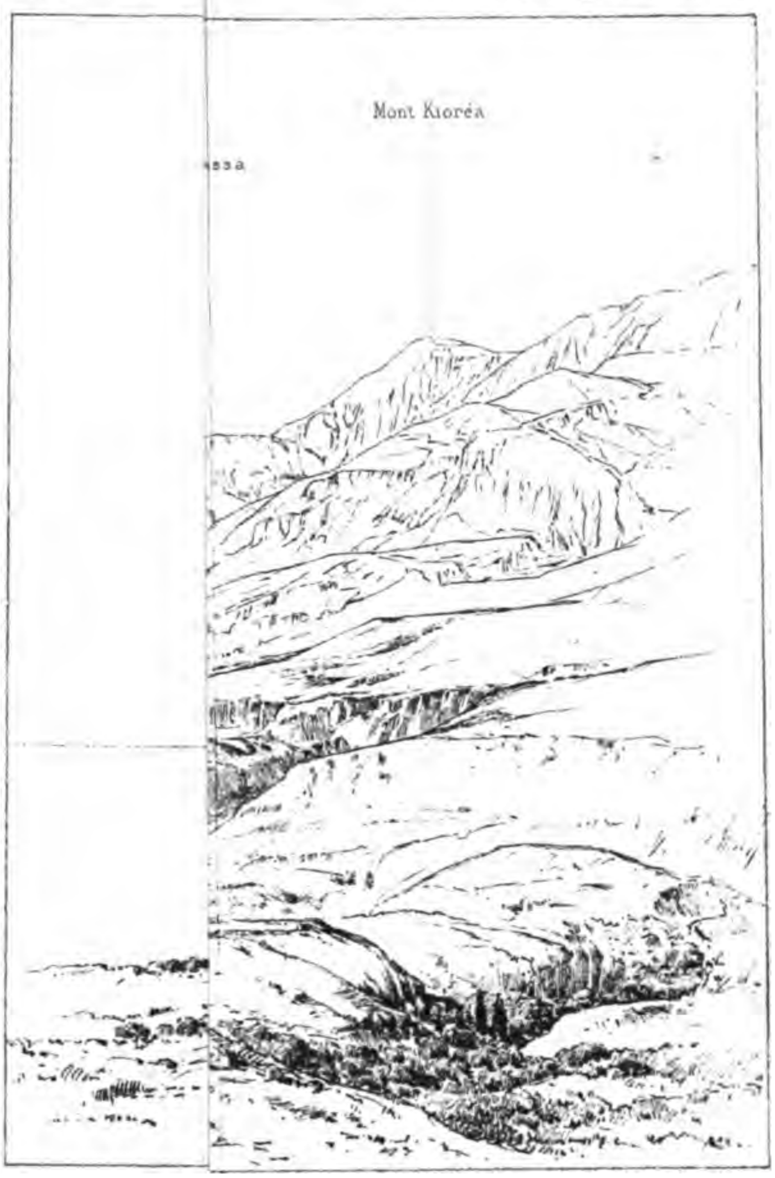
mer, qui plongent à pic jusque dans ses profondeurs. Toute cette côte, qui offre l'aspect d'une nudité imposante, s'appelle aujourd'hui le *Désert* (*Érimo*). Ce sont les fameuses roches Acrocérauniennes de l'antiquité, qui étaient la partie la plus extrême des monts Cérauniens. Les ravins y ont seuls creusé quelques dentelures, où les barques du pays trouvent, par le calme, un coin de sable resserré entre des abîmes. Telles sont les criques de *Grammata*, de *Valle del Orso*, et plus loin celle de *Kondami* ou de *Cala-Bianca*. Malgré l'opinion de Pouqueville[1], qui veut retrouver ici les rochers dont parle César, aucune de ces gorges, sans issue vers la montagne, n'a jamais offert un espace convenable pour faire accoster une flotte; il n'y a pas un point, dans toute cette partie, où plusieurs milliers de fantassins[2] et six cents chevaux aient pu prendre terre et trouver un chemin.

La partie méridionale de la chaîne n'est pas à ce point inabordable. C'est là pourtant que se dressent les plus hautes cimes, les sommets de *Tchika* et de *Kioréa*, qui sont presque toujours enveloppés d'orages et méritent encore l'ancien nom de *Monts de la Foudre*. Mais ces montagnes ne serrent plus la mer d'aussi près; elles projettent en avant de brusques contreforts, où les Khimariotes ont accroché leurs villages. Des plantations d'oliviers, de cyprès, d'orangers, qui montrent combien toute cette côte est abritée contre les vents du nord, marquent quelques taches de verdure sur l'immense surface des rochers. Les pentes, d'abord abruptes et tourmentées, s'adoucissent en s'approchant du rivage et viennent y former de longues plages blanches, séparées par autant de pointes rocheuses. Chaque bourgade a là son étendue de grèves, ses magasins et sa flottille de petits bâtiments, tirés au loin sur le sable. On trouve même, vers le sud, le petit port *Palermo*, abri profond et sûr, bien connu des anciens sous le nom de *Panormos*; c'est, pendant la mauvaise saison, l'asile ordinaire des plus gros bateaux du pays.

César avait évité le port Panormos, comme tous les autres ports;

1. *Voyage en Grèce*, III, v.
2. On regarde comme une leçon incertaine les *XV millia* de César (éd. Nipperdey, p. 153).

Opérations milit[...] Vue d'après nature A



H Daumet delineavit (186[...] Imp Chardon & Sorman

il pouvait craindre d'y rencontrer, aussi bien qu'à Oricum, quelque détachement des flottes pompéiennes. Les plages voisines lui offraient, au contraire, l'emplacement le plus propice qu'il pût souhaiter pour jeter ses troupes sur la côte. Mais laquelle de ces plages est celle de Palæsté, et comment reconnaître, sur un rivage aussi étendu, le lieu exact du débarquement? Les voyageurs ont signalé avec raison, comme un indice de grande valeur, le nom de *Paliassa*, qui est porté encore aujourd'hui par un village situé tout à fait au nord de ce canton maritime. J'ajouterai le nom albanais de *Dhermi* (en grec *Drimadhæs*), qui est celui d'une bourgade toute voisine : ce serait, à côté même de Palæsté, un souvenir de ces *Germinii* cités par quelques manuscrits de César.

PALIASSA ET L'ANCIENNE PALÆSTÉ

La ressemblance des noms ne fournirait pas une preuve suffisante, si l'étude du terrain ne démontrait aussi que ce point de la côte fût bien celui où prirent terre les légions romaines[1]. Paliassa est, en effet, de tous les lieux habités du district de Khimara, le plus éloigné de Corfou, et le plus voisin, en même temps, du seul passage qui conduise, à travers les montagnes, vers la baie d'Oricum et vers les côtes de la Nouvelle Épire. A quelque distance du village, on voit un large ravin qui descend des cimes de Kioréa et marque sur le flanc de la montagne une immense traînée blanche; c'est le long de ses bords que sont tracés les sentiers par lesquels on arrive à contourner les pics des monts de Khimara. Ce ravin, qui se voit de la haute mer, est bien connu de tous les navigateurs de l'Adriatique; il est pour eux comme un lointain signal, le long de cette côte sauvage. Ils l'appellent *Strada-Bianca* (*la Route Blanche*), nom italien, beaucoup plus populaire, même dans le pays, que les noms grecs ou albanais correspondants [2]. J'insiste à dessein sur ce fait, en apparence insignifiant, pour montrer com-

1. La topographie de Paliassa et des plages voisines a été levée par M. Laloy, dans le plan I. La vue A, dessinée d'après nature par M. Daumet, donne l'aspect du pays.
2. *Aspri-Strata* ou *Aspri-Rouga*.

Il pouvait craindre d'y rencontrer [illegible] détachement des forces [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] plages est celle de [illegible] [illegible]

[illegible]

La ressemblance des noms [illegible]

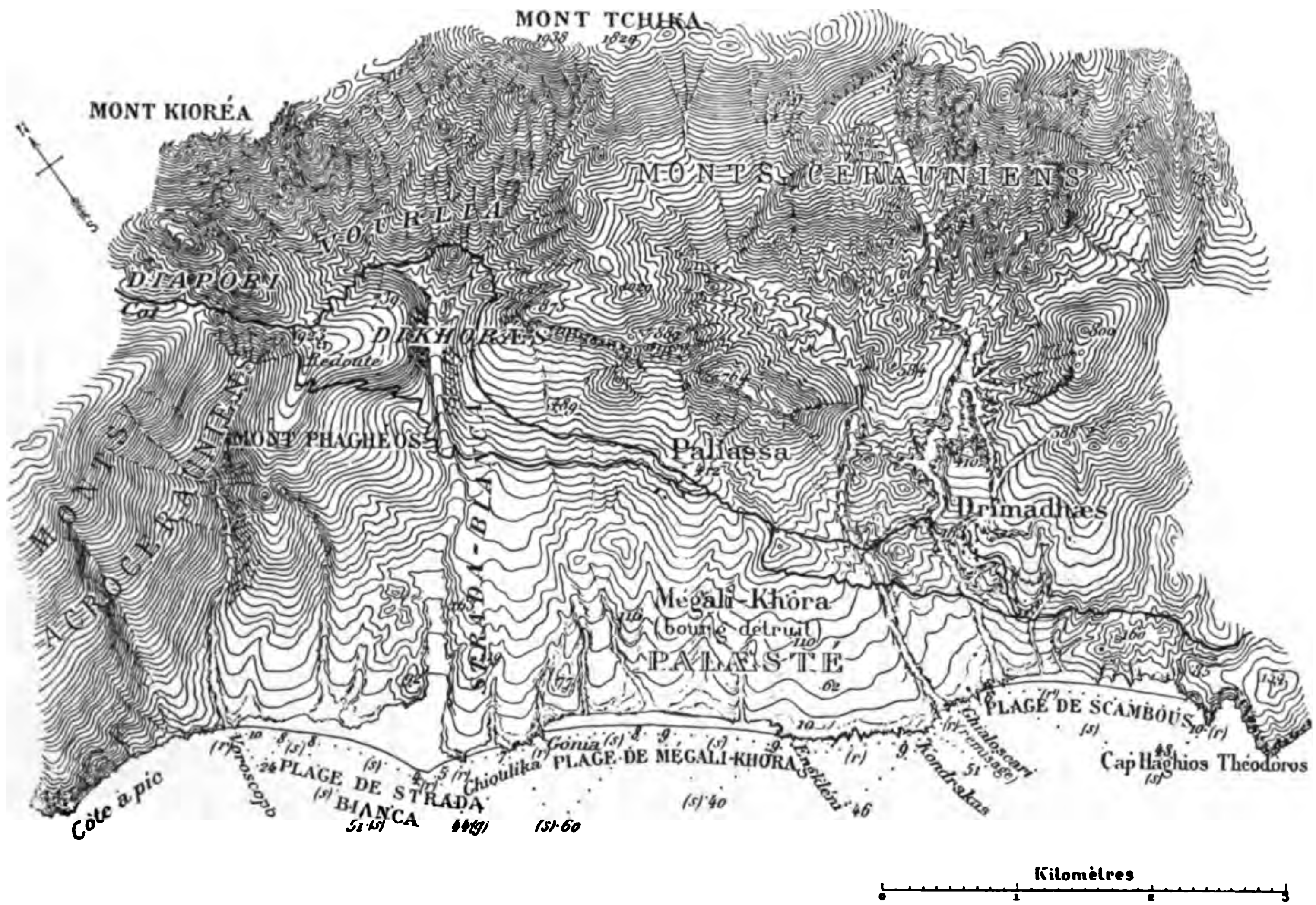
[illegible]

bien les marins de la côte d'Italie connaissent en détail tous ces parages. C'est donc sur des renseignements précis que César est venu débarquer sur la plage de Paliassa et tomber au seul point vulnérable de tout ce long rempart de montagnes.

Entre la mer et les raides contreforts qui portent le village de Paliassa, en avant d'une région de pentes douces et cultivées que l'on appelle *Périvolo* (*le Jardin*), s'étend une ligne de sable de mille huit cents mètres, située entre deux plages plus étroites. On la distingue sous le nom de plage de *Mégali-Khôra*, c'est-à-dire plage de la *Grande-Bourgade*. Ce nom de Mégali-Khôra s'applique particulièrement à une hauteur voisine du rivage; là, dans un vallon, on trouve quelques traces de constructions antiques et de nombreux débris de poteries. Les habitants prétendent que c'est l'ancien emplacement de Paliassa, qui était alors un bourg considérable, dont la population dispersée a formé les villages environnants. Cette Grande-Bourgade marque assurément la position antique de Palæsté, qui était située ainsi au bord même de la mer et tout près des sables que foulèrent en débarquant les soldats de César.

Cette plage droite et ouverte ne répond pas sans doute à l'idée de ceux qui, exagérant le texte des Commentaires, ont pu croire que les légions romaines débarquèrent dans un lieu presque inabordable et directement au milieu des rochers. Cependant il ne faut pas porter les yeux bien loin, le long du rivage, pour reconnaître les dangers signalés par César[1]. Au nord, à cent mètres seulement des sables de Mégali-Khôra, se dressent les falaises de *Voroskopo*, qui commencent la longue file des roches Acrocérauniennes; plus bas, entre la petite plage de *Strada-Bianca* et la pointe de *Gônia*, la mer est semée de blocs détachés de la montagne, qui montrent, à chaque lame, leurs têtes au-dessus des flots; tandis que, vers le sud, près de la position même de Mégali-Khôra, s'étend la côte basse d'*Engkléni*, toute dentelée de pointes noires, et de laquelle se détache en avant le dangereux

1. *Saxa inter et alia loca periculosa quietam nactus stationem. Guerre civile,* III, 6.



PLAN I : CÔTE DE PALÆSTÉ.
Débarquement de César.

écueil de *Kondrakas*. Ces dangers peu apparents sont justement ceux que les marins redoutent le plus. Si le vent, moins favorable, eût empêché les vaisseaux d'être complètement maîtres de leur direction et de leur manœuvre, il y avait dans les environs assez de brisants et de roches à fleur d'eau pour causer le désastre de toute la flotte. Favorisé par les éléments, qui le laissaient libre de choisir le rivage le plus accessible, César devait néanmoins se féliciter d'avoir pu exécuter son hardi dessein, dans des parages si souvent funestes, sans y perdre un seul de ses vaisseaux.

Un autre inconvénient pouvait se présenter le long de ces plages sablonneuses. On avait à craindre que le peu de profondeur des eaux n'obligeât les bâtiments à jeter l'ancre au loin. Mais les sondages que le commandant de la *Biche*[1] a exécutés, avec le plus grand soin, parallèlement à toute cette partie du littoral, nous ont révélé que les fonds y sont d'une pente très rapide, en raison même de la déclivité des montagnes qui bordent la mer. Il y a partout *de l'eau à toucher*, comme disent les marins, c'est-à-dire qu'on trouve immédiatement des profondeurs de quatre et cinq mètres, et qu'un bâtiment de médiocre grandeur peut venir tout près de terre sans cesser de se trouver à flot.

DESCRIPTION DU DÉBARQUEMENT

Dans ces conditions, l'opération dut s'exécuter avec une grande promptitude, sans qu'il fût nécessaire de recourir à tout un va-et-vient de barques, qui ne pouvait que la compromettre en la retardant. Je crois même que ce mode de débarquement n'était guère praticable pour les navires anciens, à cause du petit nombre et du peu de capacité des esquifs qu'ils avaient à bord. Les bâtiments de César n'eurent donc qu'à se développer le long de la plage et à venir tous ensemble accoster le sable ; le mouvement est très exactement décrit par Lucain, qui nous montre toute la flotte

1. M. Saillard, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette mixte à hélice la *Biche*. Nous avons eu le regret d'apprendre la mort de cet officier distingué, survenue plusieurs années après notre mission. M. Sallandrouze de Lamornaix, alors enseigne de vaisseau à bord du même bâtiment, s'est associé aussi très activement à ces travaux scientifiques.

« venant en même temps s'accrocher aux sables de Palæsté[1] ». *Confixit* marque bien une manœuvre d'ensemble; les crochets, *unci*, ce ne sont pas les ancres, le terme serait trop vague, mais plutôt ces *grappins* que les bateaux de la Méditerranée jettent, au bout d'une chaîne ou d'un câble, sur le sable du rivage, pour s'y assujettir. Les soldats n'avaient plus qu'à débarquer sur les ponts volants[2], ou même à sauter sur le sable avec leurs armes, ce qu'ils pouvaient faire aisément sans mettre le pied dans la mer. Ils trouvaient, pour se former, mille huit cents mètres de plage et toute la campagne de Périvolo. Quelques cohortes jetées en avant suffisaient pour occuper tout de suite le chemin de la montagne et empêcher qu'aucun messager ne portât à Oricum la nouvelle de l'arrivée de César.

INSUFFISANCE DES MESURES PRISES PAR L'ENNEMI

Si César fut servi, dans cette difficile opération, par la nature et par les éléments, on peut remarquer qu'il ne le fut pas moins par la négligence de ses ennemis. Il ne paraît pas qu'une seule mesure stratégique sérieuse eût été prise, à terre ou sur mer, pour s'opposer à un débarquement. La flotte pompéienne, que la mauvaise saison empêchait de croiser continuellement dans l'Adriatique, aurait dû n'être que plus attentive à tenir une de ses divisions toujours prête à prendre la mer. Il eût suffi, pour donner l'éveil, de quelques postes de soldats établis le long de la côte, ou même d'un service régulier de signaux et de vigies. Mais toutes ces précautions avaient été négligées, comme s'il se fût agi d'un ennemi ordinaire, capable de se laisser effrayer par le seul renom de ces rochers et de ces montagnes.

La disposition des stations navales n'avait pas été entendue avec plus de prévoyance. Le gros des forces avait été porté maladroi-

1. ... *quæ jam vento fluctuque secundo*
Lapsa, Palæstinas uncis confixit arenas.
Pharsale, V, 459-460.

2. Ce qu'on appelait *pontibus exponere milites*.

tement aux extrémités de la ligne de défense. Bibulus, l'amiral de Pompée, se tenait avec la meilleure partie de la flotte, au tranquille mouillage de Corfou; le port de Dyrrachium, à l'extrémité opposée, était occupé par les escadres Rhodienne et Liburnienne, sous le commandement d'Octavius et de Coponius; tandis que la position centrale d'Oricum, toute voisine de l'Italie et de Brindes, n'était gardée que par dix-huit bâtiments, qui suffisaient pour défendre la baie, mais non pour exercer une surveillance efficace sur toute cette partie de la côte. César, si nous en croyons Dion Cassius [1], n'ignorait aucun de ces détails, et ils le déterminèrent à saisir promptement tout l'avantage de la situation. Bibulus reconnut trop tard le défaut des dispositions qu'il avait prises, et, lorsqu'il les modifia, César était déjà maître de l'Épire.

1. XLI, 44.

III. LA PRISE D'ORICUM

ROUTE A TRAVERS LES MONTS CÉRAUNIENS

Les habitants de Paliassa prononcent encore aujourd'hui anathème contre un traître qui livra à l'ennemi les sentiers de la montagne. « Des étrangers, disent-ils, étaient venus débarquer sur la côte; un homme du village leur conseilla de quitter leurs lourdes chaussures et de prendre les sandales de peau de chèvre dont se servent les bergers du pays, et c'est seulement ainsi qu'ils purent escalader ces pentes ardues et s'emparer des sommets[1]. » Quand on leur demande la date de cette curieuse histoire, ils répondent que, « dans ce temps-là, on se battait encore avec des flèches ». Ces détails se rapportent probablement à quelque fait tout local, plutôt qu'au grand événement qui nous occupe : ils donnent au moins une idée de l'âpreté de ces montagnes et des difficultés qui attendaient encore les soldats de César après leur débarquement.

Le chemin qu'ils avaient à suivre, pour franchir la haute barrière qui se dressait devant eux, côtoie, comme je l'ai montré, le grand torrent de Strada-Bianca. Il arrive par de pénibles détours jusqu'aux crêtes d'une âpre montagne qu'on appelle *Phaghéos*. Ce contrefort, en se rattachant aux pentes occidentales du mont Kioréa, forme un col élevé, nommé *Diapori,* c'est-à-dire le *Passage,* qui permet de les contourner et d'aller trouver à sa naissance un autre ravin descendant vers la baie d'Avlona.

César ne parle point de la marche difficile qu'il eut à exécuter; il se contente de dire que, le débarquement terminé, il partit le même jour pour Oricum[2]. Mais Appien nous rapporte « qu'il chemina

1. 'Ανάθεμα τοῦ 'Ρουκετᾶ, ποῦ μᾶς πρόδοσε τὴν Τζῖχα !
C'est le seul vers qui se soit conservé d'une ancienne chanson populaire.
2. *Guerre civile,* III, 11.

pendant la nuit, par un sentier étroit et difficile; que les troupes, obligées de se fractionner en beaucoup de détachements, à cause de la difficulté du terrain, ne parvinrent à se reformer en colonnes que le lendemain au lever du jour[1] ». Nous avons fait nous-mêmes, à pied et d'une seule traite, la route de Jules César. Il nous a fallu dix heures, à marcher lentement, derrière nos bagages portés à dos de mulet, pour gagner l'endroit où se trouvent encore aujourd'hui les vestiges de l'antique Oricum. Surpris par la nuit, comme les légionnaires romains, nous n'avons pu nous tirer de plus d'un mauvais pas que grâce à notre guide, un Albanais turc de la montagne, à la fois chevrier et soldat, qui connaissait toutes les pierres de la route.

Je décrirai successivement les principaux accidents du chemin suivi par César. Les soldats gravirent d'abord sans difficulté les pentes de Périvolo, jusqu'à la hauteur du village moderne de Paliassa. Là ils trouvèrent une bifurcation de la route qui les força à se diviser. Deux sentiers s'engagent dans les défilés tortueux de Strada-Bianca : l'un, plus court, praticable seulement pour les hommes à pied, franchit tout de suite le torrent et vient dessiner de pénibles lacets sur le flanc concave du mont Phaghéos ; l'autre, que suivent les bêtes de somme, serpente longtemps sur la rive gauche du ravin, tourne avec lui au fond des abîmes de *Dikhoræs*, creusés au pied du mont Tchika, et, après avoir traversé une branche du torrent nommée *Vourlia*, vient rejoindre la première route, au col de Diapori. C'est par ce dernier chemin que la cavalerie, mettant pied à terre, s'engagea lentement, suivie du peu de matériel que César emportait avec lui. L'infanterie avait avantage, pour gagner du temps, à suivre à la fois les deux sentiers; néanmoins la nécessité de défiler homme par homme ne put manquer d'apporter à la marche un retard considérable; on peut calculer par les distances que le quart de l'armée attendait encore l'ordre de se mettre en route, lorsque les premières cohortes franchissaient les plus hauts passages de la montagne[2].

1. Appien, *Guerres civiles*, II, 54.
2. Voyez le plan n° II.

Le col de Diapori[1], élevé de plus de neuf cents mètres au-dessus de la mer, est exposé à une brise glacée et le plus souvent obstrué par les nuages. Quelques semaines plus tard, les soldats de César y eussent trouvé probablement une infranchissable barrière de neige. A partir de ce point commence la descente. On s'engage d'abord dans un large ravin, sur les deux versants duquel s'étend une forêt clairsemée ; ce sont de grands pins qui s'élèvent parmi des touffes de buis. Ce dernier détail n'est point à négliger, car le buis était, dans l'antiquité, une des productions renommées d'Oricum[2].

Nous n'avons suivi, sur ces pentes rapides, qu'un seul sentier; mais de nombreux passages à travers les bois permettaient aux soldats de s'avancer en plus grand nombre et d'un pas plus pressé. Là commença cette dispersion qui eût pu devenir funeste, si l'armée ne se fût trouvée protégée par la solitude même de ces lieux et par l'obscurité.

Il est présumable cependant que l'avant-garde, conduite par des guides de Palæsté, se tira de ces bois avant la nuit : vers le soir, elle put encore découvrir, des hauteurs de *Logara*, la mer et les ports d'Oricum. Ici la vallée, s'élargissant tout à coup, laisse couler parallèlement les torrents de *Rodina*, qui se réunissent au pied des montagnes pour former un courant unique, sous le nom de *Lioumi-Bahrda* ou *Rivière Blanche.* Les chemins, en suivant le cours des eaux, viennent de même aboutir à une seule chaussée, qui débouche enfin dans une petite plaine, baignée au nord par les eaux de la baie d'Avlona.

Cette plaine, qui dépend aujourd'hui du bourg important de *Doukatæs*, situé dans la montagne, est enfermée, par la mer et par les versants de deux chaînes abruptes, dans un triangle nettement dessiné; la nature semble l'avoir limitée à souhait pour former le territoire d'une ville antique. C'est là que l'armée fit halte pendant la nuit, et reforma ses colonnes, attendant le point du jour pour marcher sur Oricum.

1. Consultez, pour toute cette partie de la route, le plan I.
2. Nicandre, *Thériaques*, v. 516.

DÉCOUVERTE D'ORICUM

Les cartes de l'Épire antérieures à notre voyage s'accordaient à placer Oricum dans la baie qui a pris le nom de la petite échelle d'Avlona; mais aucun voyageur n'avait encore déterminé sa position exacte ni retrouvé ses ruines. Pouqueville et le colonel Leake[1] n'en parlent évidemment que sur des indications étrangères. D'après les renseignements qu'ils ont recueillis, on croyait devoir placer Oricum sur le rivage oriental du golfe, à l'est de la Rivière Blanche, tout à fait en dehors de la plaine que je viens de décrire et dans un site où rien ne rappelle les indications des anciens. Quelques lignes de César, à propos d'une attaque de Sextus Pompée, postérieure de plusieurs mois à ces événements, donnent pourtant des détails assez particuliers pour qu'il semble facile de reconnaître au moins la position de la ville. C'était une place forte, située à l'extrémité d'une « jetée naturelle, qui en faisait presque une île[2] ». Ce môle formé par la nature devait être une langue de terre plutôt qu'un isthme rocheux, puisqu'il fut possible d'y faire passer des vaisseaux, en employant simplement un système de treuils et de leviers[3]. Il contribuait à fermer un « port intérieur[4] », mis en communication avec la mer par un canal profond et tellement étroit qu'il avait suffi d'y couler un seul bateau de charge pour obstruer la passe. On est même amené par cette description à admettre l'existence d'un second port, qui s'ouvrait plus directement sur le golfe.

Il ne fallait que jeter les yeux autour de soi, dans la plaine qui s'étend vers la mer, au-dessous du village de Doukatæs, pour y reconnaître d'importants détails de topographie, qui manquaient sur les meilleures cartes. Je fus étonné de découvrir près du rivage

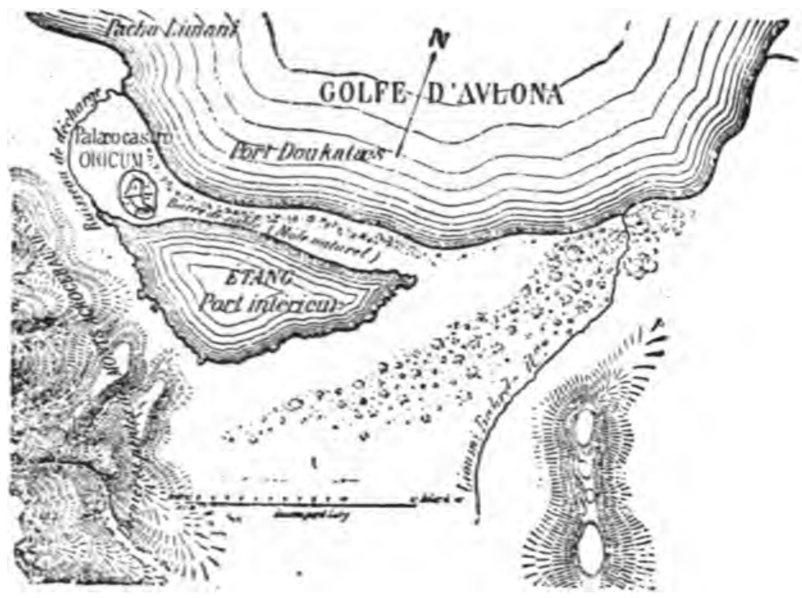
1. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, III, VI; Leake, *Northern Greece*, vol. I, p. 2-3.

2. *Ex altera parte molem tenuit naturalem objectam, quæ pæne insulam oppidum effecerat.* *Guerre civile*, III, 40.

3. *Ibid.*

4. *Is naves nostras interiorem in portum post oppidum reduxit et ad terram deligavit.* *Ibid.*, III, 39.

une vaste nappe liquide, véritable lac, qui a pris la forme triangulaire du territoire où il est encadré [1]. Il n'est séparé des eaux de la baie que par une longue barre de sable, et se déverse dans la mer, à l'un de ses angles, par un ruisseau profond, qui circule au milieu des marécages. Non loin de ce ruisseau et tout à l'extrémité de la bande sablonneuse, se dresse un petit monticule de rochers, isolé de toutes parts, vers lequel je me hâtai de diriger mes recherches.



PLAN II : POSITION D'ORICUM.

Je trouvai en effet sur cette colline tous les vestiges d'une ville antique, peu considérable, mais qui paraît avoir été construite et défendue avec beaucoup d'art. La muraille hellénique, dont les soubassements décrivent encore une figure ovale, serrait de près le pied des rochers. Elle a été remaniée avec des briques et du ciment, probablement à l'époque où Hérode Atticus fit relever à ses dépens toute la ville d'Oricum [2]. Le plateau est

1. Le plan II est une réduction du plan original levé, sur ma demande, par M. le commandant Saillard : ce plan a donné pour la première fois la topographie d'Oricum. — Comparez la vue B, dessinée par M. Daumet.
2. Philostrate, *Vie d'Hérode Atticus*.

également couronné par les débris écroulés d'une fortification intérieure ou acropole, formée de deux enceintes juxtaposées. Le rocher a conservé surtout de nombreuses et ineffaçables traces; le plan de la ville y est resté gravé presque tout entier. On reconnaît parfaitement la disposition régulière des maisons, rangées par étages concentriques, avec une ruelle circulaire à chaque étage, et avec de nombreux escaliers taillés dans le roc, qui montent directement de toutes les parties de l'enceinte inférieure jusque sur les hauteurs de l'acropole. Là, une chapelle ruinée, dont le saint même est oublié, marque l'emplacement du principal temple. Les habitants paraissent ignorer les noms d'*Orco* et d'*Erikho*[1] qui rappelaient encore, au moyen âge, celui d'Oricum; ils ne nomment plus aujourd'hui ces vestiges que *Palæokastro* ou le *Vieux-Château*.

POSITION DE LA VILLE ET DE SES PORTS

Du sommet de l'acropole je reconnus facilement tous les détails de la description de César. En me tournant du côté du nord et vers la mer, j'avais à ma droite l'étroit banc de sable qui rattache seul la colline à la terre ferme et qui se prolonge sur une étendue de mille mètres, sans jamais présenter plus de six mètres de largeur. C'est évidemment le *môle naturel* des Commentaires. On comprend que Sextus Pompée se soit emparé facilement de cette langue de terre sablonneuse et qu'il ait pu la faire franchir à quatre de ses birèmes[2]. A ma gauche, *ex altera parte*, venait déboucher le ruisseau qui, autrefois, élargi aux dépens du marais et conduit par des travaux de canalisation plus près des murailles, formait la passe étroite du port intérieur, *fauces portus, introitus portus*. Là était placé le vaisseau surmonté d'une tour et fortement assujetti à un autre bâtiment coulé à fond, double obstacle qui n'empêcha pas

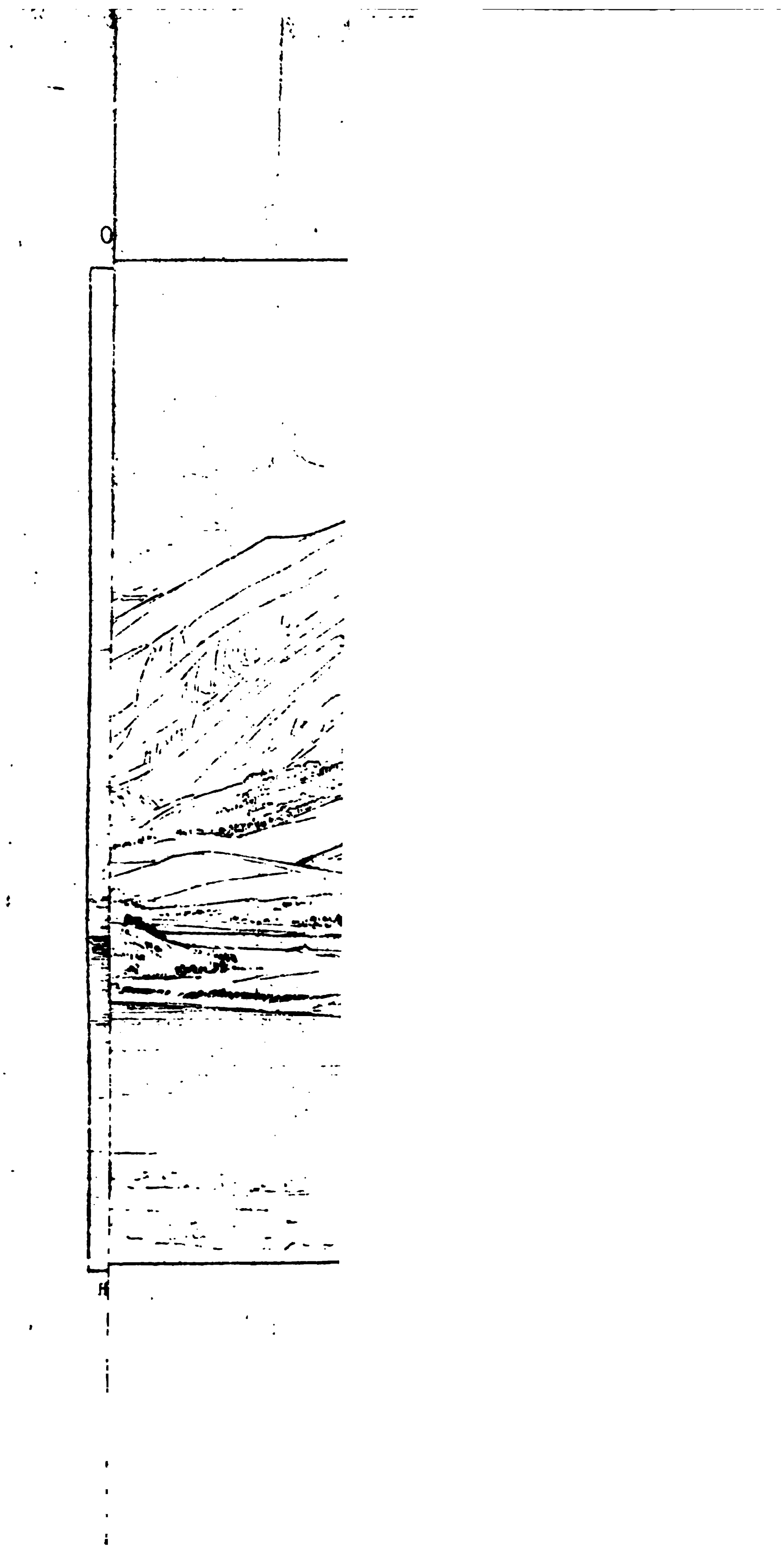
1. Anne Comnène écrit même *Jéricho*, p. 39.
2. *Quatuor biremes subjectis suculis impulsas vectibus in interiorem partem traduxit. Guerre civile*, III, 40.

Sextus Pompée de dégager le passage et de forcer l'entrée [1]. La plus petite embarcation de la *Biche* a pu, sans difficulté, remonter ce ruisseau et pénétrer dans le lac, pour y opérer des sondages.

C'est, en effet, un lac, un vaste étang, plutôt qu'une lagune. Ses eaux, alimentées par des sources abondantes, seraient tout à fait douces, sans les infiltrations de la mer, qui leur donnent un léger goût saumâtre. La sonde trouve partout des fonds réguliers de vase de trois ou quatre mètres, c'est-à-dire une profondeur plus que suffisante pour les bâtiments des anciens; encore avait-il été facile de l'augmenter sur certains points par le plus simple travail. Il faut reconnaître à tous ces signes le *port intérieur* d'Oricum, celui qui était situé derrière la partie forte de la ville, *post oppidum*, et dans lequel on amarrait les vaisseaux au rivage. Le nom de *bassin* convient même plus exactement à ces eaux abritées contre toutes les agitations de la mer. C'est là que les vaisseaux longs de César, après le débarquement d'Antoine, vinrent prendre leur station d'hiver, dans une position qui paraissait inattaquable et qui ne les défendit pas, cependant, contre la double attaque dirigée avec tant d'acharnement par le jeune Pompée : ils furent capturés ou brûlés jusqu'au dernier. Ces événements ne prennent place que tout à la fin de l'hiver, lorsque César a réuni enfin toutes ses troupes et n'attache plus qu'une importance secondaire à conserver ses communications maritimes.

Dans l'antiquité, alors que de fréquentes relations avaient lieu entre l'Italie et la côte d'Épire, les facilités que présentait ce bassin fermé, pour les hivernages, comme pour la construction et la réparation des bâtiments, firent la fortune de la petite ville d'Oricum, d'ailleurs trop enfoncée dans un coin détourné du golfe et trop écartée de toutes les grandes voies, pour avoir jamais été un débouché de commerce. Le mouillage en dehors du bassin, sans être aussi tranquille, est encore très sûr : c'est là que viennent

1. *Faucibus portus navem onerariam submersam objecit et huic alteram conjunxit, super quas turrim effectam ad ipsum introitum portus opposuit.* Et plus loin : *Cn. Pompeius... submersam navem remulco multisque contendens funibus adduxit....* *Guerre civile*, III, 39, 40.



s'abriter aujourd'hui les navires, lorsque le mauvais temps les empêche de tenir devant Avlona. Tout ce fond de la baie porte, sur les cartes marines, le nom de *Port Doukatæs*. On trouve même, à l'ouest des ruines et du ruisseau qui sert d'écoulement au lac, une anse nommée *Pacha-Limani* ou *Port du Capitan-Pacha*[1], où les petits bâtiments trouvent un abri inaccessible aux vents et aux contre-coups de la mer. C'est l'ancien port *extérieur*, dont la description de César fait soupçonner l'existence, le même, sans doute, que Strabon nous donne pour l'*échelle* d'Oricum, et qu'il appelle *Panormos*[2], comme le port situé de l'autre côté des montagnes. Les cartes de la marine anglaise, très inexactes pour toute cette partie de la côte d'Épire, substituent faussement au nom de Pacha-Limani celui de *Porto-Raguséo*, qui appartient à une autre crique, située au nord, sur le même revers du promontoire acrocéraunien.

REDDITION D'ORICUM

Dans cette position, au milieu des eaux, la petite place d'Oricum était à l'abri d'une attaque soudaine venant de terre. César ne pouvait l'aborder que d'un seul côté : par la chaussée naturelle qui sépare le lac de la mer, tentative qui devenait impossible, même avec les forces dont il disposait, devant tout ennemi résolu à se défendre. Il est vrai qu'il n'avait pas là un obstacle qui lui barrât le chemin et qu'il fût contraint d'emporter à tout prix, ainsi qu'on pourrait le croire, d'après la position donnée jusqu'ici à Oricum par les cartes. Rien n'empêchait les légions de s'avancer directement sur la route d'Avlona, en franchissant le lit du Lioumi-Bahrda, qui répond exactement à l'ancien *Kélydnos*, placé par Ptolémée entre Oricum et Aulon[3]. Quelques cohortes, occupant l'étroit débouché de la place, suffisaient pour condamner à l'immobilité

1. Ainsi appelé parce que c'était une des stations régulières du *Capitan-Pacha* ou grand-amiral de la flotte turque.

2. Μετὰ δ' Ἀπολλωνίαν Βυλλιακὴ καὶ Ὠρικὸν καὶ τὸ ἐπίνειον αὐτοῦ ὁ Πάνορμος καὶ τὰ Κεραύνια ὄρη. Strabon, VII, 316.

3. Ptolémée, III, 14, 15.

une faible garnison, impuissante à gêner le passage d'une armée de quinze mille hommes.

Cependant César, fort de son titre de Consul et de l'assurance de rencontrer partout des partisans, avait d'autres moyens à employer que les armes. Il ne voulut pas négliger la brillante occasion de saisir au passage une ville aussi importante, qui était le véritable centre des défenses maritimes de l'ennemi. On sait, par les Commentaires, comment, dès la première sommation, le commandant de la place, L. Torquatus, se vit abandonné à la fois par les habitants et par la garnison, composée de Parthiniens, milice auxiliaire levée en Épire[1]. Appien ajoute que Lucrétius Vespillo et Minucius Rufus, qui commandaient à Oricum le détachement naval, n'eurent que le temps de prendre la fuite, après avoir coulé les bateaux chargés de blé qu'ils gardaient pour Pompée. Ils avaient pris leur mouillage « de l'autre côté de la ville[2] », c'est-à-dire près de la sortie du port, tandis que César entrait par les portes de l'est, qui communiquaient seules avec la jetée naturelle.

César, comprenant l'utilité de sa conquête, pour faciliter le débarquement du reste de son armée et pour mettre ses vaisseaux à l'abri des croiseurs de Pompée, y laissa d'abord toute une légion sous le commandement de M' Acilius[3]. Un autre de ses lieutenants, Statius Murcus, était particulièrement chargé d'exercer une exacte surveillance le long de la côte et d'y établir une ligne de postes dans tous les endroits abordables[4]. Ces précautions étaient nécessaires contre les tentatives de Bibulus, qui avait enfin reconnu l'importance de la position en la voyant entre les mains de l'ennemi : il vint, dès ce moment, mouiller avec toute sa flotte dans la baie d'Oricum et y établit le centre de sa croisière[5].

César rend toute justice à l'activité et à l'énergie déployées alors

1. *Guerre civile*, III, 11.

2. Ἐπὶ θάτερα τῆς Ὠρίκου... σῖτον ἐν πλοίοις φυλάσσοντες. *Guerres civiles*, II, 54.

3. *Deducta Orico legione quam tuendæ oræ maritimæ causa posuerat.... Guerre civile*, III, 34.

4. *...cum M'Acilio et Statio Murco, legatis, quorum alter oppidi muris, alter præsidiis terrestribus præerat. Ibid.*, 15.

5. *A Salonis ad Oricum, portus, stationes littoraque omnia longe lateque classibus occupavit. Ibid.*, 8.

par le vieil amiral, son ennemi personnel. Il montre, en même temps, la situation étrange et difficile de cette flotte, bloquée à son tour sur la mer, et ne pouvant trouver un seul point pour faire son eau et son bois, au milieu d'un golfe entouré de postes ennemis [1]. Ces détails, écrits avec la vivacité piquante qui est souvent le ton des livres de la Guerre Civile, ne sont peut-être pas exempts de toute exagération. Il y a, autour de la baie, tant de sources et de lieux sauvages, qu'il était difficile d'en défendre partout l'accès. Mais le mauvais temps, auquel cette vaste baie n'est pas complètement fermée en hiver, vint compliquer la situation et rendre le blocus très dur pour une flotte nombreuse. J'ai déjà montré que le golfe d'Avlona donne entrée aux vents de l'ouest et du nord, qui n'y laissent d'autre refuge que derrière l'île de *Sasséno*, l'ancienne *Sason*, ou tout près de la position d'Oricum, dans la rade de Doukatæs et dans les deux criques qui en sont voisines. Il est, de plus, exposé à de violentes rafales, qui descendent brusquement des montagnes, et, sans causer une agitation dangereuse, fatiguent les bâtiments sur leurs ancres. La *Biche* eut plusieurs fois à souffrir de ces coups de vent; l'une de ses embarcations, qui venait de nous conduire de Pacha-Limani à Avlona, eut une fois son mât cassé net à ras des bancs, et fut obligée de s'abriter toute une nuit à Porto-Raguséo, sans pouvoir rejoindre le bord. Dans ces conditions, on comprend combien la flotte de Bibulus eut à souffrir, pendant tout un hiver, de ne pouvoir choisir ses mouillages ni être libre dans ses communications avec la terre; il n'est pas étonnant que son chef, peu habitué à de pareilles fatigues, soit mort victime de sa tardive vigilance [2].

CONCLUSION

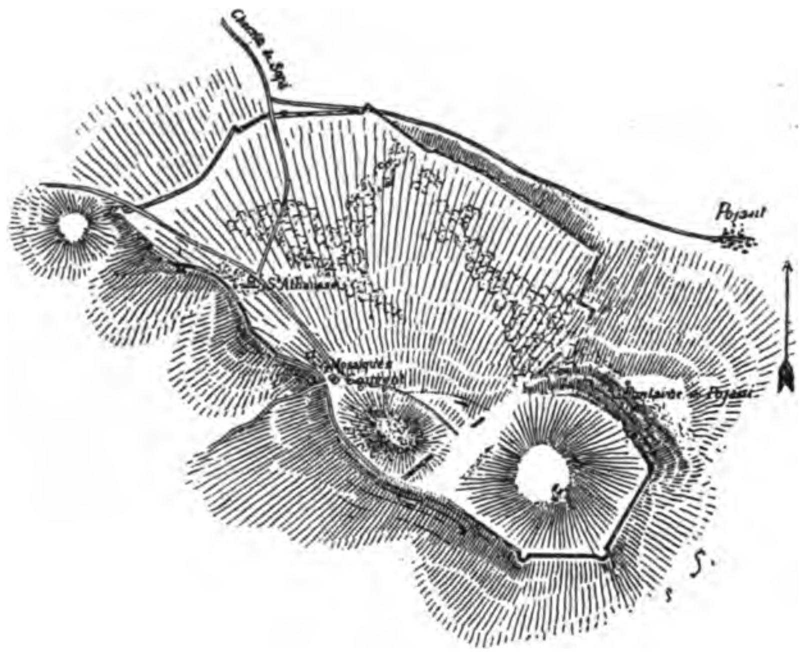
L'occupation d'Oricum n'arrêta que pendant quelques heures la marche de César [3]. Il lui restait encore une route difficile à fran-

1. *Bibulus... erat cum classe ad Oricum, et, sicuti mari portibusque Cæsarem prohibebat, ita ipse omni terra earum regionum prohibebatur; præsidiis enim dispositis omnia littora a Cæsare tenebantur neque lignandi atque aquandi neque naves ad terram religandi potestas fiebat. Guerre civile*, III, 15.

2. *Ibid.*, 18.

3. *Recepto Cæsar Orico, nulla interposita mora, Apolloniam proficiscitur. Ibid.*, 12.

chir le long des montagnes qui bordent à l'est le golfe d'Avlona; il devait se hâter, pour faire tomber encore, par la soudaineté de son attaque, la grande ville d'Apollonie. C'est ce qui arriva en effet. Le commandant pompéien de la place, L. Stabérius, chercha vainement à se mettre en défense dans l'acropole, qui, étant assez forte, aurait pu devenir un obstacle [1]. L'opposition de la



PLAN III : ENCEINTE D'APOLLONIE.

population grecque le contraignit à se retirer, et les portes s'ouvrirent aussi facilement que celles d'Oricum. Les villes épirotes d'Amantia et de Bullis suivirent l'exemple d'Apollonie, et César se trouva dès lors posséder en Épire une excellente base d'opérations.

Ainsi tout lui avait réussi dans son hardi projet. Non-seulement

1. La reddition d'Apollonie étant plutôt un acte politique que militaire, je n'avais pas fait lever, lors de ma mission, le plan de cette ville; mais plus tard, en 1876, je priai un voyageur, M. Alfred Gilliéron, de vouloir bien se charger de ce soin. C'est son travail que je reproduis à l'échelle du vingt millième, d'après la première publication qui en a été faite dans les *Monuments grecs*, 1877, p. 13. Sur Apollonie, voyez notre *Mission de Macédoine*, p. 393 et suivantes. [Note de 1885.]

il avait traversé la mer, débarqué ses troupes et franchi les défilés sans rencontrer aucun obstacle; mais, par le même mouvement et dès la première étape, il avait pris à revers une des positions maritimes les plus importantes de l'ennemi, et maintenant il était maître d'une place de premier ordre, dont la possession lui assurait une base d'opérations excellente, entre deux rivières, au milieu des plaines de la Nouvelle Épire.

Il y a, dans ce brillant début de campagne, un enchaînement trop suivi de circonstances favorables, pour qu'elles n'aient pas été prévues et cherchées. J'ai tenté de montrer que César ne s'était pas livré sans réflexion au premier vent qui soufflait et jeté sur la première côte venue, comme un aventurier qui joue son avenir dans une entreprise désespérée. Sa marche est le résultat d'un plan, conçu sans doute avec audace, mais avec cette audace qui convient à un génie supérieur et qui ne calcule pas moins que la prudence. Sûr de trouver en lui-même, dans les circonstances les plus difficiles, des ressources inattendues, servi par une prodigieuse activité et par une admirable justesse de coup d'œil, César n'est que hardi, dans un acte où d'autres que lui passeraient pour téméraires.

Napoléon Ier, dans le *Précis des guerres de César*, dicté à Sainte-Hélène [1], trace, après dix-huit siècles, au général ancien une route plus sûre, qui l'eût conduit de l'Espagne et de la Gaule jusqu'en Épire, à travers l'Istrie et la Dalmatie. Bien que ces provinces eussent été annexées au gouvernement de la Gaule et que leur ancien proconsul y conservât, dans quelques villes, toute son influence, César craignit sans doute d'être retardé par la nécessité de guerroyer avec les tribus barbares des Dalmates, soulevées contre lui par les lieutenants de Pompée [2]. Aussi préféra-t-il le

1. « Les douze légions que César réunit à Brindes venaient d'Espagne, des Gaules ou des rives du Pô; il semble donc qu'il eût mieux fait de les diriger par l'Illyrie et la Dalmatie sur la Macédoine; de Plaisance, point d'intersection des deux routes, la distance est égale pour arriver en Épire; son armée y serait arrivée réunie, il n'aurait point eu à passer la mer, obstacle si important et qu'il faillit lui être si funeste de traverser devant une escadre supérieure. » *Précis des guerres de César*, XI, IV.

2. *M. Octavius..., concitatis Dalmatis aliisque barbaris, Issam ab amicitia Cæsaris avertit. Guerre civile*, III, 9.

chemin de la mer et les chances d'un débarquement. Les places de l'Épire n'étaient occupées que par des garnisons auxiliaires levées dans le pays; les légions pompéiennes, sous la conduite de leur chef, quittaient à peine Thessalonique pour s'engager, par la voie Egnatienne, dans les défilés des monts Candaviens[1] : César résolut de ne pas attendre que toute une armée romaine, cantonnée sur la côte, lui barrât le passage. Au moment où ses ennemis le croyaient encore à Rome, occupé de son pouvoir et de ses honneurs, il était déjà de l'autre côté de la mer, maître d'une position stratégique qu'il avait pu choisir, dans un pays riche et organisé, où il pouvait attendre la jonction du corps d'armée d'Antoine, sans redouter l'arrivée des troupes de Pompée.

1. *Pompeius erat eo tempore in Candavia iterque ex Macedonia in hiberna Apolloniam Dyrrachiumque habebat. Ibid.*, III, 11. — Comparez Dion Cassius, XLI, 44 : Πομπήιος μὲν δὴ ἔν τε τῇ Θεσσαλονίκῃ ἐχείμαζε καὶ φυλακὴν οὐκ ἀκριβῆ τῶν παραθαλασσίων ἐποιεῖτο.

DEUXIÈME PARTIE

LE

BLOCUS DE DYRRACHIUM

Cæsar consilium capit ex loci natura.
César, *Guerre civile*, III, 43.

LE

BLOCUS DE DYRRACHIUM

I. OPÉRATIONS ANTÉRIEURES AU BLOCUS

PREMIERS PROJETS DE CÉSAR CONTRE DYRRACHIUM

A peine débarqué sur la côte d'Épire, maître d'Oricum et d'Apollonie, César, mesurant du premier coup d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer de son audace, prenait la résolution de pousser sa marche jusqu'à Dyrrachium. Pompée avait fait de cette ville son arsenal, le rendez-vous de ses flottes et le grand entrepôt de ses approvisionnements[1] : après la perte d'Apollonie, c'était la seule place considérable qui lui permît de s'appuyer à la mer, où était sa principale force. Tant qu'il en restait maître, il se maintenait sur la route de l'Italie, libre d'exécuter à toute heure le hardi projet que lui prêtait la renommée, celui de reporter la guerre sous les murs de Rome, en abandonnant à César l'inutile possession de l'Épire[2]. Telle était, en un mot, l'importance de la position, que le succès de la campagne y semblait en grande partie attaché.

ARRIVÉE DE POMPÉE PAR LA CANDAVIA

Pour obtenir, dès le début des opérations, un pareil avantage, César comptait moins sans doute sur une attaque de vive force

1. *Omnem apparatum belli, tela, arma, tormenta, ibi collocaverat.* — *...omnem commeatum totiusque belli apparatum.* César, *Guerre civile*, III, 44 et 41. — Διῤῥάχιον τὸ ταμιεῖον τῆς Πομπηίου παρασκευῆς. Appien, *Guerres civiles*, II, 55.

2. ... *si forte Pompeius, vacuam existimans Italiam, eo trajecisset exercitum, quæ opinio erat edita in vulgus.* *Guerre civile*, III, 29.

que sur les secrètes intelligences qui l'avaient déjà si bien servi, et qu'il pouvait faire jouer avec toute chance de succès, tant que Pompée n'avait pas paru avec son armée. Celui-ci, cependant, s'avançait, à travers la haute Macédoine, par la *voie Egnatienne*, dont la possession lui assurait toute facilité pour ses communications. Il était déjà arrivé à cette partie de la route qu'on appelait *Candavia*, lorsqu'il apprit tout à coup le débarquement de l'ennemi [1].

Le nom de Candavia désignait la haute vallée du *Genusus*, rivière du versant illyrien, appelée de nos jours *Shkoummi* par les Albanais. Ses eaux, coulant vers l'ouest, se sont ouvert, dans l'épaisseur des montagnes, un large passage, qui répond aux « vastes défilés » dont parle Lucain [2]. La route n'en est pas moins étroite et périlleuse : comme elle ne peut suivre le lit torrentueux de la rivière, elle reste suspendue sur le flanc des rochers qui bordent la rive gauche, et ne cesse, pendant une longue journée, de serpenter péniblement entre deux étages de précipices. L'étape du défilé commence au lieu nommé par les Itinéraires romains [3] *Tres Tabernæ*, les Trois Auberges, remplacées par les *khans* de *Kukuss*; puis vient la station propre de *Candavia*, aujourd'hui *Djoura*, village posté dans les rochers, au point le plus élevé du passage et donnant, comme autrefois, son nom à toute la montagne. Le terme de la descente correspond à l'endroit marqué, sur la carte de Peu-

1. *Pompeius erat eo tempore in Candavia, iterque ex Macedonia in hiberna Apolloniam Dyrrachiumque habebat. Guerre civile*, III, 11. — La Via Egnatia, dès le temps de Polybe et des rois de Macédoine, était déjà fréquentée dans cette partie, sous le nom de ἡ ἐπὶ Κανδαουΐας ὁδός. Il n'est pas possible de préciser à quelle époque, antérieure toutefois au temps de Strabon et de l'empereur Auguste, un certain Egnatius, le même, selon toute vraisemblance, qui fonda, sur la côte opposée de l'Adriatique, une colonie du nom d'Egnatia, fit paver cette route à la romaine et y fit placer des bornes milliaires. Cicéron la cite déjà comme une des grandes voies militaires de l'Empire, *via illa nostra militaris* (*De Provinc.*, II). Je l'ai suivie moi-même, en me rendant de Salonique à Durazzo. Une inscription grecque, en l'honneur d'un nommé *Publius Sevius Pompeius*, que j'ai trouvée à Okhrida, l'ancienne Lychnidus, semblerait prouver que Pompée avait eu soin de se lier, par des liens d'hospitalité et peut-être par la concession du titre de citoyen romain, avec les familles influentes de cette ville, qui commandait la voie Egnatienne.

2. *... terræque secutus*
Devia, qua vastos aperit Candavia saltus.
Lucain, *Pharsale*, VI, 330-331.

3. *Mutatio in Tabernas — Mutatio Candavia — Mutatio Trajecto — Statio Scampis*, suivant l'*Itinerarium Hierosolymitanum*.

tinger, par le mot *Genusus*, et, dans l'Itinéraire de Jérusalem, par celui de *Trajectus*; c'était évidemment le gué du Génusus, où se voient maintenant le pont ruiné et le khan du Shkoummi. De là, le même jour, on pouvait gagner par un chemin commode, sur la rive droite du fleuve, la ville de *Scampæ*, qui devint, vers la fin de l'Empire, *Albanopolis*, dont les Turcs ont fait *Elbassan*[1]. Engagé au milieu de ces gorges, Pompée se trouvait encore à près de quatre journées d'Apollonie et à trois journées de Dyrrachium.

César dépeint, avec son ironie ordinaire, le trouble et la précipitation des Pompéiens, qui purent craindre un instant d'être arrêtés au débouché des montagnes; mais cette vive alerte sauva Dyrrachium. Arrivés à Scampæ, dans le plat pays, ils durent se porter rapidement sur *Clodiana*, qui devait probablement son nom aux campements d'Appius Claudius pendant les guerres d'Illyrie, et qui paraît répondre à la petite ville albanaise de *Pékini*. A ce point, la route se bifurquait pour se diriger à la fois sur Apollonie et sur Dyrrachium[2]. Pompée comptait prendre la première direction et arriver encore à temps pour défendre les villes maritimes de la Nouvelle Épire; mais, apprenant la chute d'Apollonie, il ne songea plus qu'à l'autre place, son dépôt de guerre, et se hâta de venir camper en avant de la ville avec toute son armée[3].

QUARTIERS D'HIVER SUR LA LIGNE DE LAPSUS

César, exposé à être attaqué par un ennemi supérieur en nombre, qui débouchait sur son flanc droit, se replia sur sa base d'opérations, derrière le fleuve *Apsus*, actuellement le *Bératino*, un des plus grands cours d'eau de cette côte, coulant au nord d'Apollonie, à

1. Il suffit de consulter, pour toutes ces opérations préliminaires, la carte moderne de la Turquie d'Europe dressée par Kiepert.

2. *Clodiana*, dans tous les Itinéraires. — Συμβαίνει δ' ἀπὸ ἴσου διαστήματος συμπίπτειν εἰς τὴν αὐτὴν ὁδὸν τούς τ' ἐκ τῆς Ἀπολλωνίας ὁρμηθέντας καὶ τοὺς ἐξ Ἐπιδάμνου· ἡ μὲν οὖν πᾶσα Εγνατία καλεῖται. Strab., 322.

3. *Majoribus itineribus Apolloniam petere cepit. — Dyrrachio timens, diurnis eo nocturnisque itineribus contendit. — Cum prope Dyrrachium Pompeius constitisset castraque metari jussisset.... Guerre civile*, III, 11, 13.

deux heures de marche de ses ruines [1]. Il ne pouvait engager aucune action sérieuse, tant que la moitié de ses légions, restée à Brindes sous le commandement de Marc Antoine, ne l'avait pas rejoint. L'état avancé de la saison, la vigilance des croiseurs ennemis, lui faisaient augurer que la réunion de toutes ses forces ne pourrait s'opérer de sitôt. Il résolut d'attendre son lieutenant derrière ces fortifications de terre que les armées romaines, devançant de plusieurs siècles les idées de la stratégie moderne, préféraient déjà aux murs cyclopéens des acropoles grecques. Il établit, pour l'hiver, ses cantonnements, *castra stativa*, dans la plaine de l'Apsus, abritant ses soldats sous des cabanes couvertes de peaux [2].

Quant à Pompée, ce parti convenait trop à l'irrésolution de son caractère pour qu'il ne s'empressât pas de l'accepter et de prendre, dès le début, une attitude passive, qu'il devait conserver pendant toute la campagne. Renonçant à toute combinaison stratégique qui lui eût permis de profiter, avant le fort de l'hiver, de la supériorité numérique de son armée, il se contenta de quitter Dyrrachium pour s'établir sur la rive gauche de l'Apsus. Le fleuve, qui n'est pas guéable dans cette partie de son cours, formait entre les deux camps une barrière suffisante.

JONCTION DE CÉSAR ET D'ANTOINE

Les faits militaires dont l'Épire est le théâtre, depuis l'arrivée de Pompée jusqu'à la seconde tentative de César contre Dyrrachium, ne peuvent guère être étudiés que dans les textes. L'hiver passé dans les cantonnements de l'Apsus; la tardive apparition des vaisseaux d'Antoine, poussés beaucoup plus vers le nord par les vents

1. *Cæsar, præoccupato itinere ad Dyrrachium, finem properandi facit, castraque ad flumen Apsum ponit in finibus Apolloniatium. — Inter bina castra Pompei atque Cæsaris unum flumen tantum intererat Apsus. Guerre civile,* III, 13, 19.

2. Ce que les Romains appelaient *sub pellibus hiemare*. Le nombre de peaux nécessaires devait être fourni en peu de temps par la grande quantité de bétail consommée par l'armée. Ces peaux me rappellent les grandes pièces de laine feutrée que les bergers valaques, descendants nomades des conquérants romains, campés encore en Épire, assujettissent, avec des pierres, sur les toits de leurs cabanes de feuillage, pour les protéger contre les pluies de l'hiver.

et par la poursuite de l'escadre pompéienne; les deux chefs se portant, par une route différente, à la rencontre des légions nouvellement débarquées; César, retardé par la nécessité de remonter le fleuve, pour en trouver les gués, et, néanmoins, opérant sa jonction avec son lieutenant, grâce à la présence d'esprit de ce dernier, qui a su faire halte au moment du péril et laisser son général venir à lui : tel est le résumé de ces événements, que l'auteur des Commentaires expose, avec sa netteté habituelle, dans leur déduction stratégique, mais en tenant trop peu compte de la topographie pour qu'il soit possible de les suivre sur le terrain avec une précision suffisante[1].

J'ai pu seulement constater, en visitant le pays, que les *castra stativa* de l'Apsus étaient en plaine, au milieu des vastes pâturages qui bordent le cours inférieur de la rivière. La flotte de Brindes, poussée par le vent du sud vers les côtes de la haute Illyrie, ne peut donc avoir été aperçue des campements[2], mais seulement de l'acropole d'Apollonie, par les guetteurs de César, et, par ceux de Pompée, des hautes collines d'*Ardénitza*, situées en arrière de son camp. Le lieu où s'exécuta le débarquement d'Antoine est le seul point qu'il soit facile de déterminer d'après les indications des Commentaires.

Le port *Nymphæum* répond exactement au mouillage de *Saint-Jean de Médua*, situé au delà des bouches du Drin et de la place d'*Alessio*, l'ancienne *Lissus*, à deux journées de Durazzo ou Dyrrachium, dans la direction du nord[3]. Il suffit d'examiner, sur les cartes marines, la configuration de cette anse, ouverte au sud, fermée à l'ouest par une pointe légèrement recourbée, pour comprendre comment un brusque changement dans la direction du vent, tournant au sud-ouest, permit aux vaisseaux qui portaient les troupes de César de s'y abriter, tandis que l'escadre qui leur donnait la chasse était brisée en partie contre la côte.

1. *Guerre civile*, III, 19, 24-31.
2. *Prætervectas Apolloniam Dyrrachiumque naves viderant. Guerre civile*, III, 30.
3. *Nacti portum qui appellatur Nymphæum, ultra Lissum millia passuum tria, eo naves introduxerunt; qui portus ab Africo tegebatur, ab Austro non erat tutus. Guerre civile*, III, 26.

CAMPEMENT D'ASPARAGIUM : NÉCESSITÉ DE DÉTERMINER CETTE POSITION POUR L'INTELLIGENCE DES OPÉRATIONS DU BLOCUS

La seule étude vraiment importante pour comprendre à la fois les mouvements qui précèdent et ceux qui vont avoir lieu autour de la place de Dyrrachium, c'est la détermination du lieu nommé *Asparagium*, où Pompée s'établit, dans de nouveaux campements, après avoir vu s'accomplir sous ses yeux la jonction d'Antoine et de César. César, dès qu'il eut réglé l'emploi de ses renforts, y vint camper lui-même dans le vain espoir d'entraîner l'ennemi à un engagement général. Cette position fut ainsi le point de départ des grandes opérations qui vont remplir la saison du printemps. Pour s'être trompés sur ce détail de topographie, plusieurs écrivains ont commis les erreurs les plus graves. Déroutés par des renseignements inexacts et par des cartes mal faites, après avoir conduit les deux armées belligérantes à la rencontre d'Antoine jusque vers Lissus, ils les font descendre directement sur Dyrrachium par le nord, contresens qui a porté la confusion dans l'étude de toute cette partie de la campagne.

Asparagium, d'après le texte même des Commentaires, était situé sur le territoire de Dyrrachium, dans cette partie moyenne de l'Illyrie que les Romains rattachaient à la Macédoine [1]. Une position choisie pour le campement de deux armées était naturellement voisine d'un cours d'eau de quelque importance. César prend soin de le nommer, non pas dans ce passage, mais plus loin, lorsque les armées, après la rupture du blocus, viennent reprendre pour une nuit leurs anciens campements [2]; c'était le Génusus ou Shkoummi, que nous connaissons déjà par les Itinéraires et qui était traversé par la voie Egnatienne au sortir des gorges de la Candavia. Or le

1. *Pompeius... ad Asparagium Dyrrachinorum pervenit. Guerre civile,* III, 30. — *Cæsar, postquam Pompeium ad Asparagium esse cognovit, eodem cum exercitu profectus,. ertio die in Macedoniam ad Pompeium pervenit juxtaque eum castra posuit. Ibid.*, 41.

2. *Sed quum ventum esset ad flumen Genusum, quod ripis erat impeditis.... Guerre civile,* III, 75. — *Confecto justo itinere ejus dici, quod proposuerat Cæsar, traductoque exercitu flumen Genusum, in veteribus suis castris contra Asparagium consedit. Ibid.*, 76.

Shkoummi est le dernier cours d'eau que l'on ait à passer en bac, lorsqu'on vient à Durazzo par le sud, environ cinq heures avant d'y arriver. L'identité des deux rivières est évidente : car César, qui bat en retraite dans cette direction, franchit le lit encaissé du Génusus dès sa première étape; Pompée y arrive en même temps, et ses soldats peuvent même, pendant la nuit, retourner dans leur camp de la veille, voisin de Dyrrachium, chercher ce qu'ils y ont laissé de leurs bagages. C'était donc sur les rives du Shkoummi et au midi de Durazzo qu'il fallait placer, sans hésitation, les campements d'Asparagium.

César et Pompée rencontrent encore, dans le voisinage d'Asparagium, les *Parthini*, tribu d'Illyriens, agriculteurs autant que guerriers, qui entassaient dans les souterrains de leurs maisons d'abondantes provisions de blé, et qui devaient posséder par conséquent un des rares territoires fertiles de la côte d'Albanie. Ce pays à blé, dont Pompée, en se retirant sur la ligne du Génusus, confisqua toutes les récoltes, pour ne pas les laisser tomber entre les mains de son rival[1], ne peut être que la *Mouzakia*, cultivée aujourd'hui par les *Lals*, plaine d'alluvion, qui s'étend au bord de la mer, entre le Beratino et le Shkoummi, et qui est traversée dans toute sa longueur par la route directe d'Avlona à Durazzo (l'ancienne route d'Apollonie à Dyrrachium). Pompée, lorsqu'il s'établit dans ses nouvelles positions, paraît justement avoir eu pour but d'occuper les débouchés de cette route de la Mouzakia, en se maintenant à la fois sur la ligne du Shkoummi et dans le voisinage de la mer. On trouve encore aujourd'hui, au point d'intersection de la route et du fleuve, la forteresse de *Bashtova*, construite dans un but analogue par les Byzantins. Aucune position ne me paraît représenter les campements d'Asparagium mieux que ce carré de

1. *Prædæ loco Parthinos habuerat, frumentumque omne conquisitum, spoliatis effossisque eorum domibus, per equites comportarat. Guerre civile*, III, 42. Comparez *ibid.*, II, 41. — Pompée avait aussi levé parmi les Parthiniens des auxiliaires pour renforcer ses garnisons de la côte, et occupé une de leurs forteresses, *oppidum*, que César lui enlève dans sa marche sur Asparagium. Cette tribu paraît avoir pris, dès le temps des guerres de Macédoine, une extension prépondérante dans tout le pays entre l'Apsus et le Génusus, grâce à l'alliance des Romains. Tite Live dit : *per Parthinorum socias urbes*. XLIII, 23.

murailles, flanqué de tours aux quatre angles, qui s'élève dans la plaine, près d'un pont ruiné, à l'endroit même où l'on passe en bac l'ancien Génusus, et à deux heures de son embouchure[1].

La position d'Asparagium étant déterminée, il en résulte quelque lumière, propre à éclairer les événements qui précèdent. César, en marchant à la rencontre d'Antoine, n'avait pas certainement dépassé la ligne du Shkoummi; obligé de franchir l'Apsus assez haut, il avait appuyé à l'est. Antoine s'était de même écarté de la côte, où il eût été arrêté par les embouchures de plusieurs grands cours d'eau et par la place de Dyrrachium; il n'avait pu prendre que la grande voie de communication qui mène d'Alessio à Elbassan par Tirana; c'était lui qui avait franchi le Shkoummi, mais à une grande distance de son embouchure. La jonction des deux corps d'armée avait donc eu lieu vers la région des montagnes, que Pompée la quitta le premier pour se rapprocher de la mer. On s'en était éloigné d'une distance assez considérable, puisque César, après un peu de temps consacré à la répartition de ses forces, mit trois jours à rejoindre son adversaire devant Asparagium[2].

Dans tous ces mouvements, Pompée avait en somme perdu la ligne de l'Apsus, et il avait reculé devant l'ennemi en lui abandonnant le vaste territoire des Parthiniens. Satisfait de retrouver à Asparagium une bonne position défensive, il renonçait pour la seconde fois à toute conception militaire, même à son idée de reporter la lutte sur le sol italien. Sous prétexte de temporisation, c'était abandonner à l'ennemi la conduite de la guerre. César, au contraire, disposant enfin de toutes ses forces réunies, brûlait de troubler par quelque coup hardi la sécurité de son rival. La connaissance qu'il avait acquise, dans les dernières opérations, des routes de l'intérieur lui suggéra l'idée de reprendre ses anciens projets contre Dyrrachium et de mettre en échec, par une autre voie, cette place importante, que Pompée pensait si bien couvrir par son immobilité et par le seul choix d'un campement favorable.

1. Voyez la carte de Turquie de Kiepert.
2. *Guerre civile*, III, 41 : *tertio die*.

II. LA VILLE ET LE PAYS DE DYRRACHIUM

LA PRESQU'ILE DE DYRRACHIUM

A ce point commencent réellement les opérations contre Dyrrachium, qui forment, après le débarquement de César, comme le second acte de la campagne. Nous allons retrouver bientôt les deux généraux campés devant cette ville et cherchant à s'y maintenir par les gigantesques travaux d'un triple blocus : César, acculé devant la place qu'il prétend assiéger, et cherchant à investir, pour se dégager, les campements de Pompée sur les collines de Pétra. Seulement, avant d'étudier sur le terrain la marche et les positions des armées, il est nécessaire de faire connaissance avec le pays qui se prêtait, par sa configuration, à des manœuvres aussi compliquées.

La ville de Dyrrachium, maîtresse de l'un des rares mouillages de l'Adriatique, située en face de l'Italie et la tête de l'un des deux embranchements de la grande route militaire qui mettait Rome en communication rapide avec l'Orient[1], pouvait, de plus, avant l'invention de l'artillerie, être considérée comme une position stratégique admirablement défendue par la nature : ce qui lui permit de soutenir avec éclat le rôle de première importance qu'elle n'a pas cessé de jouer jusqu'à la fin du moyen âge, sous le nom à peine modifié de Durazzo[2].

Ce que les anciens désignaient proprement sous le nom de *Dyrrachion* n'était ni une ville ni un port de mer : c'était le massif isolé de collines qui dessine, au nord de la baie de Durazzo, une des parties saillantes de la côte d'Illyrie[3]. Ces hauteurs, resserrées

1. La voie Egnatienne.
2. Durazzo est une forme italienne : les Albanais disent *Doûrès*, les Turcs *Drasch*.
3. 'Επίδαμνος... ἡ νῦν Δυρράχιον ὁμωνύμως τῇ χερρονήσῳ λεγομένη ἐφ' ἧς ἵδρυται. Strab., 316. Comparez Etienne de Byzance aux mots 'Επίδαμνος et Δυρράχιον.

entre les eaux profondes de l'Adriatique et de vastes lagunes, forment une petite presqu'île montueuse, qui s'étend parallèlement à la mer sur une longueur de sept mille mètres, et qui ne présente pas dans sa plus grande épaisseur plus de trois mille mètres de large[1]. Un cordon de sable la rattache seul, vers le nord, au massif du cap *Pali*, relié lui-même au continent par une semblable bande sablonneuse. Du côté du sud, la presqu'île n'a d'autre accès qu'un isthme, coupé par l'étroite embouchure des lagunes; un pont de bois et un gué, situé un peu plus haut, permettent de franchir le passage. Nous verrons plus loin Jules César faire allusion au double accès par le nord et par le sud.

Si l'on ne tient pas compte du canal qui sert d'écoulement aux lagunes, la presqu'île devient un isthme, selon l'expression de Thucydide, moins rigoureusement exacte que le mot de *chersonèse* employé par Strabon. Presque détachée de la terre ferme, elle est encore protégée contre les attaques venant de la mer par l'escarpement de ses collines, qui lui forment un rempart continu de falaises de terre blanche[2].

DYRRACHIUM COMME PLACE MILITAIRE

C'est à l'extrémité méridionale de cette chersonèse de Dyrrachion que les Corcyréens, sous la conduite de Phalios de Corinthe, vinrent à une époque ancienne fonder la ville grecque d'*Épidamnos*. Attirés par la proximité du mouillage, ils comptaient en même temps sur la force de la position pour se maintenir au milieu des tribus sauvages de l'Illyrie. En effet, la nouvelle ville, heureusement placée pour les communications commerciales avec l'Italie, ne tarda pas à acquérir une importance qui lui valut d'exciter la jalousie de ses fondateurs et d'être, comme on sait, l'occasion

1. Voyez, pour tous ces détails, le plan IV, à grande échelle, dressé par la Mission.

2. Ἔστι δ' ἰσθμὸς τὸ χωρίον. Thuc., I, 26. — Thucydide nous montre déjà la place exposée à un rigoureux blocus, qui la fait tomber aux mains de Corcyréens ligués avec les barbares de la côte.

lointaine de la guerre du Péloponnèse. Mais ce fut surtout lorsque les Romains commencèrent à s'immiscer dans les affaires de la Grèce, que l'ancien comptoir de Corcyre vit son rôle grandir tout à coup de toute la fortune des envahisseurs. Il devint leur principale station navale et militaire au delà de l'Adriatique, et, longtemps avant d'être élevé au rang de colonie de Rome, il était déjà une cité toute romaine.

L'esprit superstitieux des Romains, qui retrouvait dans le nom d'Épidamne un mot latin de fâcheux augure, commença vers le même temps à faire prévaloir la forme de Dyrrachium. Les témoignages les plus sérieux, celui de Tite Live en particulier [1], ne permettent pas de penser que cette dénomination nouvelle ait été motivée par aucun changement dans la position même de la place. Il est vrai que Pausanias, au temps d'Adrien, nous avertit de ne pas confondre Dyrrachium avec l'ancienne Épidamne [2]. C'étaient, selon lui, deux points différents, bien que séparés par une faible distance. Mais il suffit de jeter les yeux sur les pentes étroites qui dominent le mouillage de Durazzo, pour voir qu'il n'y a là de place que pour une seule ville. Tout ce qu'on peut admettre, c'est que la cité romaine, tendant à se rapprocher de la mer et des lagunes, finit par s'écarter un peu de l'ancienne acropole hellénique. Sous l'Empire, les fortifications n'étaient plus d'aucun usage au milieu des provinces pacifiées; il est possible qu'à cette époque l'antique citadelle, qui conservait seule le nom d'Épidamne, se trouvât complètement abandonnée au profit de la basse ville et des faubourgs, où les colons romains avaient groupé de préférence leurs habitations. C'est ainsi que de nos jours la ville turque n'occupe pas absolument la même position et n'embrasse pas une circonférence à beaucoup près aussi vaste que l'enceinte ruinée des Byzantins; les deux citadelles sont même construites sur des sommets distincts; cependant on ne peut voir dans cette différence que

1. *Dyrrachium, tum Epidamni magis celebre nomen Græcis erat*. T. L., XLIII, 21.

2. Toute personne qui, s'embarquant pour la côte d'Épire, disait qu'elle allait à Epidamne, *eo Epidamnum*, semblait dire, par une phrase moitié grecque, moitié latine, qu'elle allait « à sa perte », ἐπὶ *damnum*. Plaute, *Ménechmes*, II, 1, 38; Pomponius Mela, II, III, 1; Pline, III, 26.

le mouvement naturel d'une seule ville qui s'est déplacée sur elle-même[1].

Au temps de Jules César, la ville de Dyrrachium enfermait déjà dans ses remparts une partie considérable de la plage[2]. Lucain nous la représente « environnée par une mer furieuse, qui, soulevée par le souffle de l'Auster, bat les maisons et les temples et vient écumer jusque sur les toits[3] ». Le trait, pour être forcé, ne donne pas moins une idée juste de la situation. Le poète est moins exact lorsqu'il transforme en rochers redoutables aux matelots les précipices de terre blanche qui supportent les murailles et lorsqu'il dit que « l'épaisseur d'une faible colline empêche seule la place de former une île[4] ». Il faudrait à ce compte accepter une tradition qui a cours encore à Durazzo et qui représente la ville ancienne comme s'étendant sur toute la presqu'île. Pour preuve de cette assertion, les habitants montrent à l'entrée de l'isthme de sable qui rattache les collines de Durazzo à celles du cap Pâli, au point appelé *Porta*, une épaisse muraille byzantine, encore percée d'une grande porte en arcade. Mais cette fortification, distante de sept kilomètres de la ville, n'était évidemment qu'un ouvrage avancé, construit au moyen âge pour protéger toute cette partie du territoire, entourée par les eaux. Il est vrai que les anciens n'avaient pas négligé de défendre aussi par quelques constructions cette étroite ouverture. Toute la presqu'île, habitée et cultivée en beaucoup d'endroits, malgré l'âpreté de ses collines de terre, formait ainsi avec les fortifications de la place un vaste système de défense. Dans cette

1. Pour les détails de la topographie historique de Dyrrachium, voyez notre *Mission de Macédoine*, ch. IV, avec la pl. 27, fig. 1, et le plan H. Il faut, dans cette question, tenir compte aussi des érosions qu'une pointe aussi exposée aux vents et à la mer a dû nécessairement subir depuis l'antiquité. Si l'on examine avec soin, sur le plan IV, levé par M. Laloy, les écueils marqués en avant de Durazzo et les courbes sous-marines ajoutées d'après les cartes anglaises, on verra que la presqu'île a dû former autrefois un bec plus prononcé. [Note de 1886.]

2. *Defendens tutam vel solis turribus urbem.*
Pharsale, VI, v. 18.

3. Voyez toute la description (v. 22-28) et surtout le trait :
... spumatque in culmina pontus.

4. Cela se trouve au vers 25 :
Exiguo debet quod non est insula, colli.

situation, Dyrrachium était, comme toutes les villes défendues par des marais, comme Mantoue par exemple, aussi difficile à prendre d'assaut qu'elle était facile à bloquer.

LE MOUILLAGE DE DYRRACHIUM

On a pu remarquer, par la description précédente, que la ville de Durazzo n'a point de port, mais simplement un mouillage, et ce mouillage est loin d'offrir toute la sûreté désirable; ses eaux profondes ne sont bien protégées que contre les vents de l'est et du nord. Les petits bâtiments s'y abritent encore contre les vents d'ouest en se serrant tout près du rivage et des remparts. Mais, dès que le temps menace de tourner au sud-ouest ou au sud, l'ancrage n'est plus tenable dans cette baie ouverte, et les navires, qui n'ont pas, comme ceux des anciens, la ressource de se haler sur la grève, doivent prendre la mer au plus vite et chercher au nord un abri momentané derrière les falaises sauvages du cap Pâli et du cap Rodoni. Une ligne d'écueils à fleur d'eau, qui borne le mouillage à l'ouest, en rend encore l'accès périlleux pour les bâtiments qui ne connaissent pas le danger.

Je priai le commandant de la *Biche* d'examiner avec soin ce banc de rochers, pour voir si les anciens n'en avaient pas profité pour appuyer les fondations d'une jetée : il n'y découvrit aucune apparence de travail humain. Cependant la tradition locale, toujours portée à exagérer les œuvres du passé, a conçu une idée grandiose des travaux qui faisaient de l'antique Dyrrachium une place maritime importante.

Les habitants prétendent que les lagunes situées à l'est de la ville formaient à cette époque un vaste port intérieur. Les bâtiments n'y avaient pas seulement accès par la passe naturelle qui s'ouvre dans le golfe, mais aussi par un canal ouvert au milieu des marais, qui venait déboucher dans la mer au delà du cap Pâli. Ils pouvaient ainsi entrer et sortir, selon les vents, par le nord et par le sud. Sans accepter tout ce qu'imaginent aujourd'hui les Albanais de Durazzo, on doit croire que les Épidamniens, ou les

Romains après eux, n'avaient pas négligé de creuser la partie des lagunes la plus voisine de la ville et l'embouchure naturelle par laquelle elles se déversent dans la mer[1]. Ils avaient pu ainsi, sans un grand travail, ouvrir aux bâtiments un bassin de refuge contre les tempêtes du sud et du sud-ouest, si fréquentes en hiver dans l'Adriatique. Dans ce cas ils n'avaient pas manqué de construire aussi, devant l'entrée des lagunes, quelque fortification détachée correspondant à celle de Porta. Cet ouvrage, qui leur assurait la liberté du passage par terre et par mer, complétait le système de défense de la presqu'île de Dyrrachium.

RAISONS POUR PLACER LES CAMPEMENTS DE CÉSAR ET DE POMPÉE EN DEHORS DE LA PRESQU'ILE DE DURAZZO

On peut déjà tirer quelques conséquences graves de cet examen de la position de Dyrrachium. Il est évident que César n'avait pu ni investir une ville ainsi défendue par la nature, ni même camper directement sous ses murailles. Il avait dû s'arrêter en deçà des deux isthmes : ce qui suffisait pour tenir la place en échec et en fermer l'accès à l'ennemi. Je suppose qu'il eût forcé ces étroits passages : il se fût enfermé volontairement dans la presqù'île de Dyrrachium, comme dans une impasse, et Pompée n'aurait eu que la peine de l'y tenir bloqué pour le faire prisonnier.

Si César n'avait pu établir son camp dans la presqu'île de Dyrrachium, à plus forte raison Pompée, qui était coupé de la place, n'y avait point assis le sien. Ce n'est donc en aucun point de ce massif de collines, non plus que dans la petite chaîne du cap Pâli qui s'y rattache, qu'il faut chercher la position de Pétra. L'ignorance de la véritable configuration du pays et l'opinion erronée qui fait arriver les belligérants par le nord, sont les seules raisons qui aient pu porter quelques géographes à placer les deux camps dans ces parages, où rien ne répond d'ailleurs à la description de César. Les falaises de terre blanche du cap Pâli, où les cartes de Kiepert mar-

1. Sur le bassin de refuge que Robert Guiscard établit dans ces mêmes lagunes, pour y remiser sa flotte, voyez *Mission de Macédoine*, p. 366.

quent le mot Pétra avec un point d'interrogation[1], forment surtout un chaînon si étroit, si abrupt, qu'il serait naturellement impossible d'y établir un camp.

LA POSITION DE PÉTRA D'APRÈS LES COMMENTAIRES

Les Commentaires rapportent que Pompée, coupé de Dyrrachium, choisit au bord de la mer « une position élevée, qu'on appelait *Petra*, c'est-à-dire la *Roche*, et qui offrait, pour les vaisseaux, un lieu de débarquement médiocrement commode, quoique protégé par la côte même contre certains vents[2] ». Recueillons tout de suite, dans le récit de César, tous les détails qui pourront nous aider à retrouver cette position de Pétra, dont la détermination est d'une importance capitale pour l'étude qui nous occupe. Ce n'était pas une hauteur isolée : « à l'entour se dressaient, en grand nombre, des collines âpres[3], au milieu desquelles circulaient des cours d'eau, qui se rendaient à la mer[4] par des gorges étroites, comparables, vu leur encaissement, aux galeries d'émissaires souterrains[5] ». Il y avait là toute une région montagneuse, où l'on trouvait en même temps des bois, des pâturages, des fonds marécageux et des champs cultivés. Telle était enfin la situation que Pompée, après s'y être retranché, restait en même temps en communication directe avec la mer et à portée de soutenir à toute heure, par une diversion, la ville assiégée; il en dominait si bien tous les abords, qu'il tenait à son tour l'ennemi à l'étroit, en arrêtant de toutes parts ses convois.

Ne trouvant aucune position convenable au nord de Durazzo, je tournai toute mon attention sur la vaste baie qui s'arrondit au sud de la ville. Des hauteurs de l'ancienne citadelle byzantine, je

1. Il s'agit toujours des cartes antérieures à la date de notre mission en 1861.
2. *Pompeius interclusus Dyrrachio..., edito loco, qui appellatur Petra aditumque habet navibus mediocrem atque eas a quibusdam protegit ventis, castra communit. Guerre civile*, III, 42.
3. *Erant enim circum castra Pompei permulti editi atque asperi colles. Ibid.*, 43.
4. *Omnia enim flumina atque omnes rivos qui ad mare pertinebant. Ibid.*, 49.
5. *Ut erant loca montuosa et ad specus angustiæ vallium. Ibid.*

découvrais dans cette direction deux massifs de collines, venant l'un et l'autre border la mer de leurs brusques escarpements. L'un de ces deux points devait nécessairement répondre aux collines fortifiées par les soldats de Pompée.

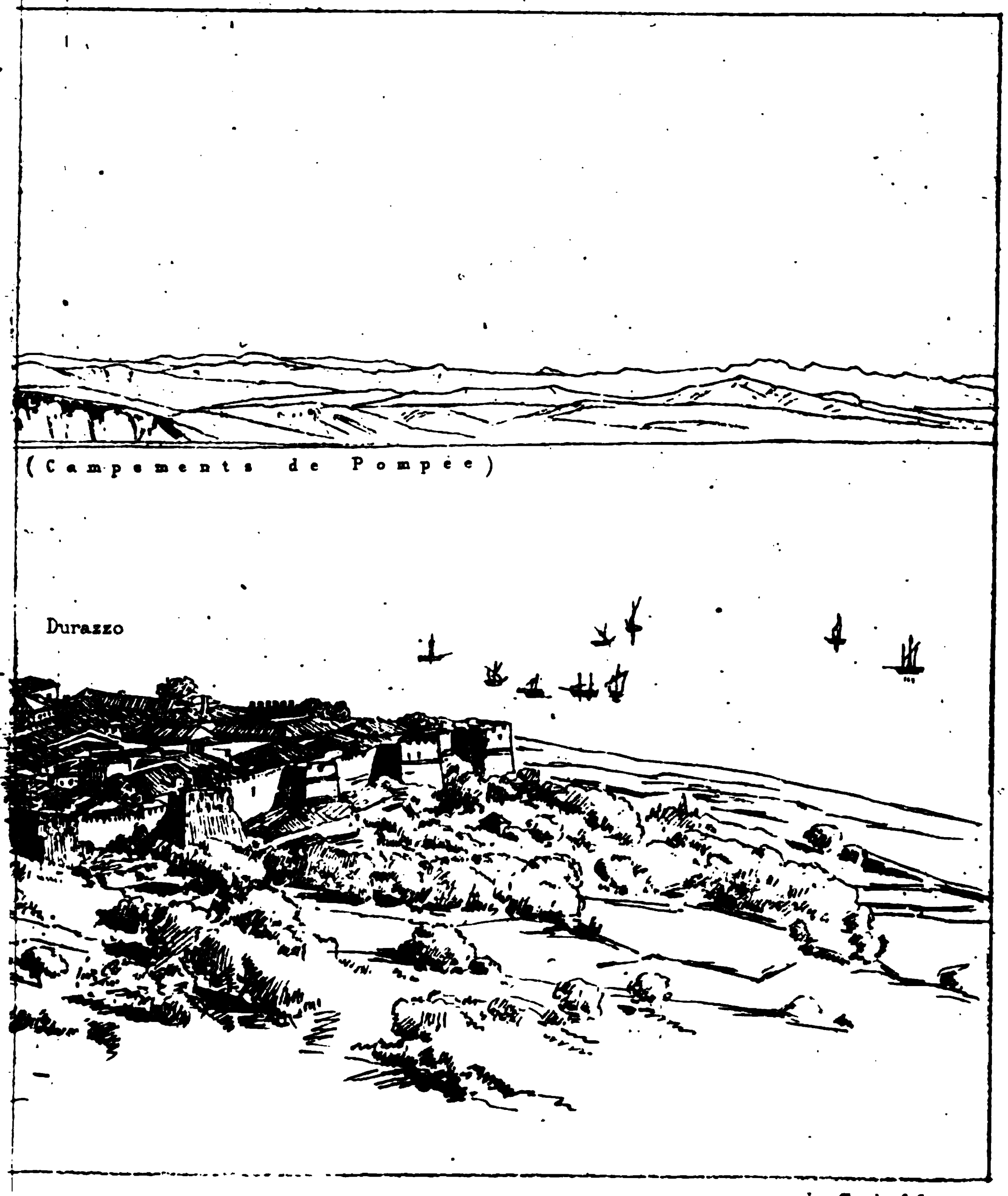
LA ROCHE DE SHKAMM OU DE PIETRA-BIANCA, RÉPONDANT A LA COLLINE DE PÉTRA

Le groupe de hauteurs que les Albanais appellent *Toûrr*, et les Italiens cap *Laghi*, large plateau raviné, qui fait face, avec ses falaises d'argile bleuâtre, à la pointe même de Durazzo, me parut dès le premier coup d'œil beaucoup trop éloigné et placé dans une région trop détournée pour avoir été choisi par les Pompéiens[1]. Dans cette situation, Pompée n'eût pas menacé sérieusement les débouchés du pays, et César, pour venir l'y bloquer, eût été contraint par la distance, qui est de quinze kilomètres, de débloquer Dyrrachium. Malgré la présence dans ces parages de quelques basses assises d'une roche noire, de plusieurs ruisseaux coulant parallèlement vers la mer et d'une petite anse, celle de *Tzarin*, à peine assez large pour une vingtaine de barques de pêche, l'ensemble de la position ne s'accorde en rien avec les renseignements donnés par les Commentaires.

Au contraire, dans le massif le plus voisin, séparé seulement de la ville par les lagunes, je voyais de loin se dresser un pan de falaise aux lignes abruptes, remarquable par sa blancheur, qui lui a fait donner sur les cartes marines le nom de *Pietra-Bianca* : c'était l'ancien nom des campements de Pompée, conservé à travers les siècles. La première reconnaissance que je dirigeai de ce côté me laissa la conviction qu'aucun autre lieu, dans les environs de Durazzo, n'avait pu être le théâtre des événements mémorables rapportés par César. J'appris d'abord que les Albanais, habitants du pays, donneaint de leur côté à cette hauteur le nom de *Shkamm*, qui, dans leur langue, désigne une roche escarpée et

1. Cette position a été marquée ensuite, sur les cartes de la Grèce ancienne de Kiepert, comme étant celle de Pétra.

Vue d'après nature C



Imp Chardon & Sormani

répond exactement à la signification de *Petra*. Un village qui couronne l'escarpement s'appelle encore *Shkall-Gour*, c'est-à-dire l'*Échelle de la Pierre*. Dans une région faite tout entière de terre argileuse, c'est en effet quelque chose de surprenant que cette falaise de pierre, le seul rocher de la contrée. A cette roche unique, qu'on voit de toute la baie briller comme une tache blanche sur le fond vert sombre de la côte, s'attacha évidemment de toute antiquité le nom de Pétra[1].

La falaise de Shkamm, que j'appellerai plus simplement *la Roche*, s'étend sur un front d'environ cinq cents mètres dans la partie la plus creuse de la baie de Durazzo. Elle baigne, en un point, son pied dans la mer, sans y dessiner pourtant aucune saillie. C'est comme la façade de tout un canton montueux, véritable entassement de cimes pointues, où l'on reconnaît à chaque pas le pays décrit par les Commentaires. Ces hauteurs sont formées, comme toute la contrée, d'épaisses couches de terre glaise. On sait que les terrains de cette formation, exposés à se fendre verticalement, sont ceux qui offrent les accidents les plus brusques et les plus variés. En effet, les eaux qui s'écoulent sur les pentes du massif de Shkamm y ont creusé un véritable labyrinthe de gorges tortueuses, ouvertes comme des ruelles entre des précipices de terre glissante. Les ruisseaux, ainsi encaissés, se trouvent séparés les uns des autres par autant de plateaux étroits, qui se ramifient en longues bandes, se couronnant çà et là de mamelons et de cônes aigus. Voilà bien les profonds ravins, les nombreuses et âpres collines de Pétra.

Au pied même de la Roche passe le seul cours d'eau un peu important du massif, la rivière *Krâcia*, alimentée par cinq grands ravins. Elle débouche sur une plage étendue, où des bâtiments d'un faible tonnage, trouvant plus de deux mètres d'eau à cinquante mètres de la côte et partout des fonds de sable réguliers, peuvent accoster sans difficulté. Il n'y a pas là une anse, un mouillage proprement dit; mais ce que César appelle très justement *accessus*,

1. C'est la vue C, dessinée sur place par M. Daumet.

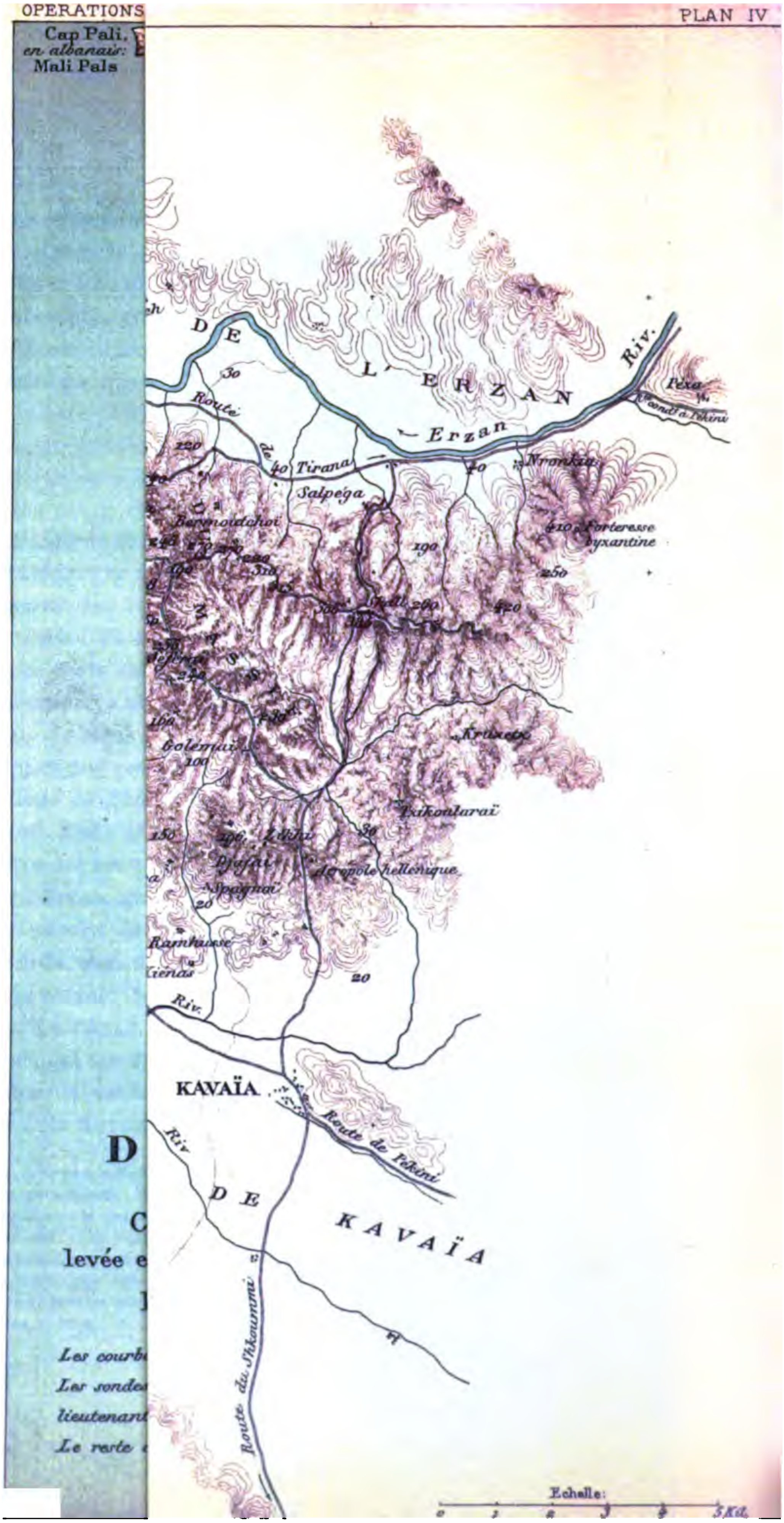
c'est-à-dire une plage abordable. L'endroit n'est cependant pas complètement découvert : il se trouve garanti des vents du nord et du nord-est. Il est vrai que c'est plutôt par la saillie générale de la pointe de Durazzo, que par la protection même de la Roche; ce qui n'empêche pas César d'avoir pu dire, à première vue, que « la colline de Pétra protégeait les vaisseaux contre certains vents[1] ».

CLASSIFICATION DES COLLINES QUI FORMENT LE MASSIF DE SHKAMM

Pour faire comprendre la structure compliquée des hauteurs qui entourent la roche de Shkamm, je les diviserai en six groupes, que je distinguerai par le nom des principaux villages[2]. — Au nord, entre les premiers escarpements et les lagunes de Durazzo, s'étend d'abord le bas plateau d'*Arapaï*, aux pentes larges et adoucies, couronnées de mamelons obtus (80 mètres); il est séparé de la région escarpée par le vallon de *Kroï-Mret*, petit bassin ouvert et accessible, où coulent les eaux de *Freunça*, gâtées par les infiltrations de la mer. — Au delà se dressent les talus de la chaîne de *Shkall-Gour* (110 mètres), qui forme, avec les ramifications de *Vargaï* et de *Mouharémaï*, le principal groupe du massif, le seul qui s'appuie directement à la Roche, et celui par conséquent où l'on devra placer le centre des opérations de Pompée. — De l'autre côté du ravin à pic où coule la rivière Krâcia, le groupe de *Tilaï* est composé par l'agglomération de plusieurs grosses collines, celles de *Krumdhein*, de *Gzdâri*, de *Paliama*, bordées vers la mer par les plateaux plus abaissés de *Sinarézi*. — Si l'on remonte, au contraire, vers le centre du massif, entre les deux principaux embranchements de la rivière, on voit surgir devant soi, comme une citadelle, le faisceau de cimes ardues qui porte les hameaux de *Mânz* (250 mètres). — Les deux derniers groupes, plus écartés du centre, laissent s'ouvrir près de la plage un coin de plaine. Vient

1. La roche de Pétra a pu aussi, comme la pointe de Dyrrachium, avoir eu autrefois un peu plus de développement et de saillie qu'aujourd'hui : les courbes sous-marines de notre plan semblent bien indiquer le travail de la mer.

2. Suivez toute cette topographie sur la carte par courbes de niveau levée, sous ma direction, par M. Laloy : c'est le plan III de la Mission.



OPERATIONS
PLAN IV
Cap Pali,
en albanais:
Mali Pals
D
C
levée e
I
Les courb
Les sonde
lieutenant
Le reste
DE L'ERZAN
Riv.
Erzan
Pexa
Route de Tirana
Salpeğa
Nronkia
Forteresse byzantine
Krtinetz
Tsikoularaï
Zdrza
Djafaï
Spagnaï
Acropole hellénique
Ramhasse
Kienas
KAVAÏA
Route de Pékini
DE KAVAÏA
Route du Shkoumni
Echelle:
5 Kil.

alors la chaîne de *Belbéra*, qui s'abaisse brusquement, pour s'étaler en plateau, et projette jusqu'à la mer une traînée de mamelons. — Enfin les crêtes de *Djafaï*, égales en hauteur aux pics de Mânz, dominent la grande plaine de *Kavaïa*, qui borne le massif au sud, et y versent leurs eaux dans la *Leshnikia*, grosse rivière en comparaison de tous les ruisseaux de ces collines.

ARÊTE COMMUNE RELIANT LES COLLINES

Malgré le chaos que présentent d'abord aux regards ces groupes de collines se ramifiant à l'infini, il faut remarquer qu'ils vont tous se rattacher en arrière à une chaîne commune, qui est le lien et l'arête du massif. Cette chaîne, d'une hauteur moyenne de deux cents mètres, assez escarpée en beaucoup d'endroits pour ressembler à une muraille de terre qui barre l'horizon, part du plateau d'Arapaï, s'élève derrière les sommets de Mânz, puis vient former une rangée de pics, occupés par les hameaux du grand village de Séferaï. Sa direction générale est du nord-est au sud-ouest. Dans sa partie méridionale, elle sert de ligne de partage entre les eaux du massif et la Leshnikia; au nord, elle les sépare de l'*Erzan*, grande rivière, qui coule au fond d'une large vallée et qui se jette dans la mer au-dessus du cap Pâli [1]. Il faut considérer surtout que, dans un pays entrecoupé d'abîmes, les crêtes les plus élevées sont les chemins naturels. La longue arête dont il s'agit est donc, en réalité, une route suspendue à une grande hauteur, qui traverse de part en part une région difficilement praticable. Il est facile de comprendre l'importance capitale d'une pareille disposition pour la stratégie.

1. L'*Erzan*, le *Kharzanès* des Byzantins, est appelé par quelques géographes *Lizana*. C'est très probablement le *Palamnos* des Grecs, qui coulait, suivant Scylax (p. 10), tout près d'Epidamne et que le général de Gœler confond à tort avec la Leshnikia. Les colons romains paraissent avoir remplacé ce nom par celui d'*Ululeus*, de forme toute latine: car Vibius Sequestris nomme ainsi la rivière qui alimentait l'aqueduc de Durazzo : *Ululeus Dyrrachii est, unde aquæ hujus ductæ* (p. 20.) — L'inscription d'un aqueduc, que j'ai trouvée vers Arapaï, dans les prairies de l'Erzan, ne laisse plus de doute à ce sujet (*Mission de Macédoine*, p. 387).

DÉTAILS SUR LA NATURE DU PAYS

A côté de ces traits généraux, de nombreux détails s'accordent avec la description de César et avec celle de Lucain, qui n'est souvent que le développement emphatique de la première. Les pentes raides des collines sont presque partout couvertes de bois épais, qu'une profusion d'arbustes épineux, surtout le *paliure* aux dards recourbés, achève de rendre impénétrables : les sangliers seuls réussissent à y pratiquer leurs trouées. On peut y reconnaître « les quartiers de forêt et les repaires de bêtes sauvages » que le poète de la *Pharsale* enferme dans les retranchements des deux armées [1]. Vers l'embouchure des ruisseaux, dans le fond humide et plat des gorges, on retrouve partout « les espaces propres au pâturage [2], les lieux bas et marécageux [3] » dont il est question dans les textes. Les hameaux que j'apercevais çà et là sur les cimes, me faisaient penser aux *Taulantii*, tribu barbare qui habitait autrefois et cultivait les hauteurs de Pétra [4]. Comme eux, le paysan albanais y trouve plus d'un lieu à cultiver, au milieu des bois et des précipices. Il entoure sa maison d'oliviers, dont la douce verdure, couronnant ces crêtes étroites, fait un surprenant contraste avec la végétation sauvage qui encombre les abîmes; il récolte le seigle et le blé sur les plateaux, le maïs dans le creux des ravins. Il n'est pas étonnant que les Pompéiens aient trouvé, sur les mêmes collines, des champs cultivés, où ils mirent au vert leurs chevaux et leurs bêtes de somme [5]. On peut dire, en général, de cet étrange pays, que tout plateau y est champ, que tout versant y est bois, et tout fond, prairie, diversité qui explique toutes les circonstances rapportées par les historiens.

1. *Amplexus fines, saltus, nemorosaque tesqua*
Et sylvas, vastaque feras indagine claudit.
Lucain, *Pharsale*, VI, v. 41-42.

2. *Non desunt campi, non desunt pabula Magno.*
Ibid., 43.

3. *Loca... demissa et palustria. Guerre civile*, III, 49.

4. *Quemque vocat collem Taulantius incola Petram.*
Pharsale, VI, v. 16.

5. *Quindecim millia passuum circuitu amplexus, hoc spatio pabulabatur; multaque erant intra eum locum manu sata quibus interim jumenta pasceret. Guerre civile*, III, 44.

EXAMEN DE LA POSITION STRATÉGIQUE

Pris dans son ensemble et comme position militaire, le massif que je viens de décrire est un obstacle de premier ordre, une quadruple ligne de retranchements naturels, s'étendant entre les deux principales routes qui aboutissent à Durazzo. Sur son versant septentrional, le long de la vallée de l'Erzan, passe la *Route de l'Intérieur*, venant de *Tirana*, point central, en communication directe avec Alessio, l'ancienne Lissus, et avec Elbassan, qui, sous le nom de Scampæ, était une des stations de la voie Egnatienne [1]; tandis que la *Route de la Côte*, débouchant de la plaine de Kavaïa, dans laquelle se réunissent le chemin qui vient d'Avlona par Bashtova (Asparagium) et la grande chaussée pavée venant de Salonique par Elbassan, s'engage entre la mer et la falaise de Shkamm, dans le pied de laquelle elle est même un instant creusée, formant un défilé analogue aux fameuses Thermopyles de la Grèce occidentale [2]. C'est, comme on le voit, une position des plus favorables pour couper les communications de la ville de Durazzo, ou celles de toute armée campée devant la place. Cette convenance stratégique est une dernière preuve qui vient confirmer toutes les autres et montrer qu'il ne faut pas chercher ailleurs le théâtre des opérations du blocus.

1. Voyez plus haut, p. 37.

2. La position de Pétra est encore connue au moyen âge comme un défilé, une *clisoura*, voisine de Dyrrachium et de la mer : τὴν κλεισούραν τὴν ἐγχωρίως οὕτω καλουμένην Πέτραν, dit Anne Comnène (V, 390), en montrant ce point occupé par l'empereur Alexis dans sa lutte contre Robert Guiscard assiégeant Dyrrachium. Guillaume de Pouille dit au même sujet

> *Et properare loco moneat qui Petra vocatur :*
> *Ecclesiæ sancti Nicolai proximus iste*
> *Est locus....*

J'ai montré ailleurs combien ces opérations, renouvelées presque sur les mêmes emplacements, éclairaient celles de César et de Pompée (*Mission de Macédoine*, p. 363-374). [Note de 1885.]

III. OPÉRATIONS DU BLOCUS

DISPARITION DE TOUTE TRACE MATÉRIELLE DES OUVRAGES DE CÉSAR ET DE POMPÉE

Avec des données aussi positives sur le véritable théâtre des opérations du blocus, on pouvait espérer, sans doute, retrouver quelque chose des immenses travaux de circonvallation exécutés par les soldats de César et de Pompée. Cependant c'est en vain que, durant un séjour de plus d'un mois dans les environs de Durazzo, j'ai exploré à plusieurs reprises, les collines du massif de Pétra; vainement j'ai étendu mes recherches depuis la vallée de l'Erzan jusqu'à celle du Shkoummi, ouvrant une enquête auprès des habitants de toute condition, demandant partout « des murs et des citadelles de terre » : je n'ai pu découvrir aucune trace évidente, aucun vestige considérable, que l'on puisse regarder, de bonne foi, comme un reste des ouvrages romains. Le garde du génie chargé des levés topographiques visitait, sur mes pas, le pays, pente par pente et colline par colline, et ses investigations n'ont pas été plus heureuses. S'il subsiste quelque partie de ces antiques retranchements, sous les impénétrables fourrés de paliures qui recouvrent la moitié de la contrée, on peut dire que ce sont des restes ignorés même des habitants et pour ainsi dire introuvables[1].

Du reste, sur un sol de terre glaise, il n'y a rien d'étonnant à ce que de pareils ouvrages aient depuis longtemps disparu. Les personnes qui s'occupent de fortification savent que, même dans les places fortes, les talus formés de ce terrain sont sujets à se détruire d'eux-mêmes, par un travail de désagrégation naturel, et qu'ils ne

1. J'ai relevé seulement sur la rive droite de l'Erzan un curieux ouvrage appelé *Toprak-Kaleh* ou le *Fort-de-terre* : c'est un terrain plat, sorte d'îlot artificiel, entouré d'un profond fossé, dont les lignes sinueuses semblent avoir été disposées pour y détourner un bras de la rivière : je n'y vois aucun rapport avec les opérations que nous étudions.

tarderaient pas à descendre dans les fossés, si l'on n'y portait pas souvent la main. A plus forte raison, des retranchements ouverts à la hâte, sur des pentes ravinées, abandonnés ensuite pendant dix-neuf siècles à l'action des éléments, ont-ils dû s'effacer de bonne heure et, comblant les fossés, rendre au sol son ancien niveau. Car il ne faut pas comparer ces ouvrages de campagne, quelle que fût leur importance, aux camps romains que l'on montre encore en différents pays, et qui étaient, en réalité, des stations militaires, des places d'armes, occupées, pendant une longue suite d'années, par des garnisons régulières.

En l'absence de toute trace matérielle permettant de lever le plan authentique des travaux de César et de Pompée, l'étude même du terrain nous a fourni des documents qui ont leur valeur scientifique. Il y aurait sans doute imprudence à vouloir refaire, sur des preuves de cette nature, le tracé complet et détaillé des circonvallations. Ce serait retomber dans les constructions théoriques du général de Gœler[1]. Mais, en examinant la structure du massif de Pétra, j'y ai trouvé les positions des deux armées, le développement progressif et les limites de leurs lignes, écrits en traits assez évidents, pour éclairer d'une véritable lumière le récit de César, et donner même la clef de plus d'une opération qui n'est pas suffisamment expliquée dans les Commentaires.

ÉPOQUE DU BLOCUS ; FORCE DES ARMÉES

Avant de commencer l'étude de ces opérations, il est nécessaire de se rendre compte de la saison où elles ont eu lieu, du temps

1. La présente étude du blocus de Dyrrachium a été faite tout entière sur le terrain, sans aucune connaissance du traité que cet officier allemand a consacré au même sujet : *Die Kæmpfe bei Dyrrachium und Pharsalus*, par August von Gœler, Karlsruhe, 1854. Il est intéressant de voir un écrivain qui n'a pas visité le pays et qui ne peut s'en faire une idée que sur des cartes informes, arriver, on peut dire par le seul raisonnement, à des opinions qui approchent de la vérité. Sans connaître l'existence de la Roche de Shkamm, sur l'indication vague de quelques hauteurs au fond de la baie de Durazzo, il a deviné que là devait être le théâtre des opérations. Le travail du général de Gœler doit être considéré surtout comme une heureuse hypothèse; et sa construction théorique des circonvallations est beaucoup plus exacte que la topographie, par trop sommaire, qu'il développe sur un plan à grande échelle, en l'appuyant du nom de l'État-Major autrichien.

qu'elles ont duré et d'évaluer en chiffres, aussi exactement que possible, les forces qui vont s'y trouver engagées. Les Commentaires apprennent que, au moment où Antoine songea enfin à passer la mer, « l'hiver finissait[1] ». On peut donc placer son débarquement vers le 20 mars, sa jonction avec son général vers le 22 ou le 23. En accordant à César quelques jours pour les envois de troupes qu'il fit dans diverses provinces, en ajoutant à ce nombre trois journées qu'il employa pour marcher vers Asparagium, deux autres jours qu'il y perdit à provoquer son rival, on arrive à placer la reprise des opérations contre Dyrrachium vers le 1er avril. Un autre passage nous amène à faire concorder la dernière période du blocus avec l'époque où le blé commence à mûrir[2], c'est-à-dire avec les premiers jours de juillet. On peut donc, sans se tromper, assigner à la durée des opérations près de quatre mois, selon le compte de Suétone[3].

Quant au nombre d'hommes engagés de part et d'autre, le compte peut en être établi aussi avec une approximation suffisante. Pompée avait neuf légions, qui, d'après les chiffres donnés par César, lors de la bataille de Pharsale, étaient chacune de cinq mille hommes, ce qui fait quarante-cinq mille hommes d'infanterie, auxquels il faut ajouter sept mille cavaliers et plus de trois mille hommes de trait[4]; mais il est probable que ses effectifs, d'ailleurs exagérés par son rival, n'avaient pas encore atteint cette plénitude. César était loin d'atteindre ce nombre. La nécessité, sans doute urgente, mais très fâcheuse, d'assurer ses communications avec les provinces éloignées, l'avait empêché

1. *Multi jam menses erant et hiems præcipitaverat. Guerre civile*, III, 25.
2. *Jamque frumenta maturescere incipiebant. Ibid.*, 49.
3. *In Macedoniam transgressus, Pompeium per quatuor pæne menses maximis obsessum operibus, ad extremum Pharsalico prælio fudit.* Suétone, *Jules César*.
4. Voyez le compte des légions de Pompée, au paragraphe 4 du IIIe livre de la *Guerre civile*. A Pharsale, Pompée avait en ligne 90 cohortes ou légions, faisant 45 000 hommes, ce qui donne 500 hommes par cohorte et 5000 hommes par légion. César avait 75 cohortes, équivalant à 7 légions 1/2, et en tout 22 000 hommes: ce qui ne fait pas 300 hommes par cohorte et 3000 par légion. J'ai suivi les chiffres généralement adoptés; pour la discussion minutieuse de ces effectifs, voyez surtout le résumé donné par Nipperd dans son édition de César, p. 153 et suivantes. César a dû être porté, comme tous les généraux, à exagérer le chiffre des troupes ennemies et à diminuer celui de ses troupes.

de profiter réellement de la réunion de toutes ses forces, après la jonction des quatre légions d'Antoine. De la belle armée de dix légions qu'il avait tenue un instant sous sa main, il avait distrait trois légions et cinq cohortes, pour les porter sur différents points de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Achaïe, sous le commandement de ses lieutenants Domitius, Cassius Longinus et Calvisius [1]. Il lui restait donc sept légions et demie, dont les cadres, comme il le dit lui-même, étaient mal remplis [2] : à Pharsale, elles n'étaient que de trois mille hommes; à Dyrrachium, elles ne pouvaient dépasser trois mille cinq cents hommes : ce qui donnerait à César vingt-six mille hommes. Sa cavalerie, si peu nombreuse, portée un moment à onze cents chevaux, avait été réduite par les mêmes raisons à sept cents. Il est vrai qu'il avait dû garder avec lui ses plus fidèles et ses plus vieilles troupes ; mais le nombre ne lui eût pas été inutile pour des travaux comme ceux qu'il allait entreprendre.

MOUVEMENT TOURNANT DE CÉSAR SUR DYRRACHIUM

Telles étaient les forces que les deux chefs tenaient en présence dans leurs campements d'Asparagium et qui se seraient déjà mesurées sur les bords du Génusus, si Pompée n'avait pas renoncé, pour la seconde fois, à profiter de la supériorité numérique de son armée. César, reprenant alors ses projets contre Dyrrachium, part brusquement de son camp, suit d'abord une direction fausse pour donner le change à l'ennemi, puis, faisant un grand détour, s'engage résolument dans des chemins étroits et difficiles, qui le ramènent à son but [3]. Pompée reste persuadé, tout un jour, que la disparition de César n'a d'autre cause que le manque de vivres. Renseigné enfin par ses éclaireurs, il ne peut se mettre en marche que le lendemain; il compte cependant que, maître de la route directe de Dyrrachium, il pourra encore arriver à temps pour barrer

1. *Guerre civile*, III, 29, 34.
2. *Copiæ infrequentiores. Ibid.*, III, 2.
3. *Magno circuitu, difficili angustoque itinere, Dyrrachium, profectus est...; diverso ab ea regione itinere. Ibid.* III, 41.

le passage[1]. Mais César a deviné sa pensée : la nuit, il n'a fait halte que le temps nécessaire pour laisser respirer ses troupes. Grâce à leur énergie, sur laquelle il était habitué à compter, dans la matinée il est rendu devant Dyrrachium, au moment même où l'avant-garde de Pompée commence à paraître dans le lointain[2].

Des deux routes entre lesquelles s'étend le massif de Pétra, celle qui arrive directement de Bashtova, par la plaine de Kavaïa, parallèlement à la côte, et qui vient ensuite passer sous la falaise de Pétra en côtoyant le golfe de Durazzo, est évidemment la route de Pompée, qui s'avançait, dit poétiquement Lucain, « par la frontière de la mer[3] ». La route de l'intérieur, qui débouche par la vallée de l'Erzan, est au contraire celle où César se jette par son mouvement tournant. En remontant cette route, on rencontre, à cinq heures de Durazzo, le bourg de *Péza*, près duquel l'Erzan reçoit un des principaux affluents de sa rive gauche : par la vallée de Péza on s'élève dans une région de montagnes enchevêtrées, région de forêts et de terres glaises, qui sépare le bassin de l'Erzan de celui du Shkoummi ou Génusus, et l'on arrive en six heures à la ville de Pékini, située sur cette rivière et distante elle-même de la position où nous avons placé Asparagium, d'environ cinq heures. C'est bien là « l'étroit et difficile chemin » où César « dérobe sa marche au milieu des fourrés[4] ». Il avait donc à faire une route de seize heures. Remontant d'abord à distance la rive gauche du Shkoummi, il vient le passer vers Pékini et, le même jour, franchit les montagnes; un chemin plus facile par la vallée de Péza et la rive de l'Erzan lui permet alors de reprendre sa route au milieu de la nuit et de faire halte le matin devant Dyrrachium. Pour arriver au même point, Pompée n'avait à faire que cinq heures de marche par les chemins unis de la plaine de Kavaïa. Vers neuf ou dix heures

1. *Pompeius..., postero die, castra movit, breviore itinere se occurrere ei posse sperans. Guerre civile*, III, 41.

2. *Cæsar... parva parte noctis itinere intermisso, mane Dyrrachium venit, cum primum agmen Pompei procul cerneretur, atque ibi castra posuit. Ibid.*

3. *Hoc iter æquoreo præcepit limite Magnus.*
Pharsale, VI, v. 15.

4. *... tectusque via dumosa per arva.*
Ibid., VI, v. 13.

son avant-garde put arriver en vue de Durazzo; mais elle avait encore à contourner le golfe, chemin de plus d'une heure, et, à ce moment même, l'armée de César prenait ses positions.

POSITION DU CAMP DE CÉSAR

La route qui amenait César devant Dyrrachium le faisait passer derrière les plateaux d'*Arapaï*, et ces plateaux aux larges pentes étaient le point le plus favorable qu'il pût souhaiter pour ses campements. Comme la situation de la place ne lui permettait pas de l'investir de près, et qu'il devait se contenter d'en occuper les issues, il n'avait aucun intérêt à s'établir au bord même des lagunes, sur les plages basses et privées d'eau où poussent aujourd'hui les maigres buissons de *Shkôzet*. Les hauteurs d'Arapaï lui présentaient, au contraire, une position dominante et commode. Il pouvait y former un camp régulier pour toute son armée, près d'une belle source, qui est aujourd'hui la fontaine d'Arapaï, à portée de l'Erzan, de ses prairies et de ses eaux courantes: voisinage que César n'avait pu manquer de rechercher, lui dont l'armée ne cessa pas, un seul jour, d'avoir de l'eau en abondance [1].

Les pentes occidentales du plateau s'étendant jusqu'au rivage de la mer, où elles forment, vers le hameau de *Shimmihl* [2], un étroit passage, qui continue les Thermopyles de Shkamm, César se trouvait maître, sans sortir de son camp, de la route des Pompéiens. De là il surveillait en même temps les « deux accès » de Dyrrachium, qu'il ne fit fermer que plus tard par des fortifications avancées [3] : celui du sud, vers le pont de bois des lagunes, celui du nord, entre les collines de *Shina-Vlashi* et la forêt marécageuse de *Valnina*. C'était, en un mot, la seule position qui lui permît de bloquer efficacement la place, et tout à la fois d'en interdire l'approche à Pom-

1. *Guerre civile*, III, 49.
2. *Shimmihl* veut dire en albanais *Saint-Michel*; j'y ai reconnu le lieu où se passa le principal incident de la bataille gagnée par Robert Guiscard sur l'empereur Alexis Comnène, bataille dont la comparaison avec les opérations de César et de Pompée offre des coïncidences si instructives (*Mission de Macédoine*, p. 368; cf. Anne Comnène, *Alexiade*, IV, 116.)
3. *Guerre civile*, III, 58.

pée. Sa ligne d'opérations s'étendant, par Arapaï, de Shimmihl jusqu'à *Salmané*, il se trouvait fermer un véritable isthme d'une lieue de large, entre l'Erzan et la mer. Il tenait, barrés du même coup, les passages par lesquels les gens de la place pouvaient sortir et les défilés par lesquels l'armée de secours pouvait arriver.

POSITION DU CAMP DE POMPÉE A PÉTRA

César étant campé sur Arapaï, Pompée ne pouvait plus ni forcer à gauche le passage au bord de la mer, ni tourner à droite par les prairies de l'Erzan, sans engager une action générale : ce qu'il était toujours décidé à éviter. Ne voulant cependant quitter ni le voisinage de la place menacée ni celui de la mer, qui lui permettait de s'appuyer sur sa flotte, il fit gravir à son armée les pentes méridionales du massif de Shkamm, et, cherchant au milieu de ces collines une position forte, il s'établit sur les hauteurs escarpées de Shkall-Gour, au-dessus de la roche même de Shkamm, appelée alors Pétra. Il y était à la fois attiré par la proximité de la rivière Krâcia et par celle du golfe. De ce lieu, comme d'un observatoire, il embrassait la mer, sillonnée de ses vaisseaux ; ses regards plongeaient de loin dans le camp de César et jusque dans l'enceinte de Dyrrachium, et il ne pouvait perdre aucun mouvement de l'ennemi contre la place.

Il est vrai que la plate-forme qui surmonte la Roche, et les étroits plateaux qui s'y rattachent n'offraient pas un espace, à beaucoup près, suffisant pour asseoir un camp de plus de quarante mille hommes, formé en rectangle, sur un plan régulier, selon les lois de la castramétation romaine. Mais les Romains, comme toutes les nations militaires, sortaient au besoin des règles absolues de la théorie, et, quand ils quittaient la plaine, ils savaient disposer leurs campements selon la forme du terrain. Un fait prouve du reste que les Pompéiens ne s'étaient pas contentés de couvrir de leurs tentes les parties hautes et escarpées de la colline de Pétra. Nous les voyons se ranger en bataille sur le front de leur camp, et assez près du vallum pour que leur troisième ligne y touche

presque et que les deux premières soient encore protégées par les projectiles lancés des retranchements ; c'est une manœuvre qu'ils n'auraient pas pu exécuter, s'ils avaient dû, pour former leur ligne, défiler par les rares et étroits sentiers qui descendent le long de ces escarpements. Il faut admettre, pour tenir rigoureusement compte de la topographie, que le camp pompéien, tracé irrégulièrement, comprenait des parties hautes et des parties basses, et même quelques pentes difficiles où il était impossible de dresser les tentes. Il couronnait d'abord, du côté de la rivière Krâcia, toutes les ramifications méridionales de Shkamm et de Shkall-Gour, peut-être même les plateaux de *Vargaï*; en avant, ses retranchements descendaient jusqu'au bord de la vallée de *Kroï-Mret*, par les pentes adoucies de deux contreforts, qui sont le contrefort septentrional de Shkamm et celui où l'on voit le hameau *g* de Shkall-Gour. Ces deux contreforts embrassent entre leurs pentes un fond plat et spacieux, véritable recoin de plaine où Pompée trouvait place pour établir une portion notable de son armée. Aucun lieu n'était plus convenable pour faire masser les troupes avant de les ranger en bataille dans la vallée de Kroï-Mret, en face de celles de César, qui venaient s'aligner du côté opposé, sur les dernières pentes du plateau d'Arapaï.

Les paysans albanais, dont les souvenirs ne remontent guère plus haut que le temps de leur héros Skander-Beg, rapportent une tradition demi-historique qui ne laisse pas de nous éclairer, au moins par comparaison, sur les positions occupées par les Pompéiens. Le sultan Mekhmet (Mahomet II), dans son expédition contre l'Albanie, étant venu, disent-ils, bloquer Durazzo, s'établit, lui aussi, sur la plate-forme de Shkamm. Mais un canon qui défendait la place, engin d'une puissance miraculeuse, ayant pris ce lieu dominant comme point de mire, ne laissait aucun repos aux troupes musulmanes. Leur chef se vit contraint de quitter la position et de chercher un campement mieux abrité dans la vallée de Kroï-Mret. On ajoute que plus tard, après la prise de Durazzo, le sultan, retrouvant sur les murailles de la ville le canon auteur de cette injure, le sépara en deux morceaux, d'un seul coup de son terrible

cimeterre. Comme preuve de ces événements, les habitants de Shkall-Gour montrent encore, vers le hameau *a* de leur village, un point qu'ils nomment *Métérizi*, mot turc qui veut dire le *Retranchement*, et, dans la vallée de Kroï-Mret, un emplacement circulaire qu'on ne laboure pas parce qu'il était occupé par la tente impériale. Le nom même de *Kroï-Mret* signifie en albanais *la Source de l'Empereur* et désigne originairement une petite fontaine qui fut, dit-on, creusée alors par les ordres du padischah. On ne saurait dire s'il n'y a pas dans cette histoire quelque souvenir confus qui remonte à des faits plus anciens; elle montre au moins, par un second exemple, l'importance des positions de Shkall-Gour et de Kroï-Mret, pour toute armée qui veut bloquer ou surveiller Dyrrachium.

Si cet espace ne suffisait pas à Pompée pour loger une armée aussi nombreuse que la sienne, il avait pu encore, en arrière de son camp, grouper des cohortes sur les hauteurs les plus voisines de la mer, comme celles de *Sinarézi*, de *Krumdhein* et de *Gzdâri*. Lucain le représente comme occupant, dès le premier moment, « une vaste étendue de collines[1] ». La petite plaine de Paliama était encore un emplacement très favorable pour mettre au large sa nombreuse cavalerie, qui s'y trouvait en communication avec les vastes pâturages de la plaine de Kavaïa et avec les eaux de la Leshnikia, plus abondantes que celles de la rivière Krâcia. Toutes ces positions garnissaient utilement la plage, qu'il avait assignée comme rendez-vous à une division de sa flotte de guerre et aux innombrables navires qui, chaque jour et par tous les vents, venaient y décharger de nouvelles provisions de vivres[2]. L'ancrage n'était pas sûr; mais, au moindre souffle de mauvais augure, les bâtiments pouvaient ou regagner promptement à la rame la station de Dyrrachium, ou se haler sur le sable hors des atteintes de la mer.

1. *... ut vastis diffusum collibus hostem*
Cingeret ignarum...
Pharsale, VI, v. 31.

2. *Quotidie enim magnus undique navium numerus conveniebat, quæ commeatum supportarent, neque ullus flare ventus poterat, quin aliqua ex parte secundum cursum haberent.* *Guerre civile*, III, 47.

EMBARRAS CAUSÉS A CÉSAR PAR LA POSITION DE POMPÉE

Autant ces positions étaient favorables aux Pompéiens, autant elles devenaient gênantes pour l'armée de César. En effet, celui-ci se trouvait, à son tour, bloqué entre le camp ennemi et les lagunes de la ville assiégée ; il était menacé de perdre toutes ses communications avec l'intérieur du pays, qui lui étaient indispensables pour ses approvisionnements. Son adversaire, posté comme lui entre la mer et l'Erzan, obstruait, d'un côté, la route du littoral, en occupant, au-dessous de son camp, les Thermopyles de Pétra ; de l'autre, sans étendre ses lignes jusqu'au fleuve, il infestait néanmoins la vallée de sa cavalerie, et enlevait les convois de vivres qui convergeaient de tous les points sur cette route restée seule ouverte[1]. Les cavaliers de Pompée n'avaient, en effet, qu'à défiler le long du plateau de Shkall-Gour, jusqu'au point où il se rattache à l'Arête du Massif, point que j'appellerai le Nœud de Shkall-Gour. De cet endroit, où l'Arête est encore peu élevée, ils descendaient à l'Erzan par des versants facilement praticables, et pouvaient même le passer à gué et battre au loin ses deux rives.

PROJET D'ENTOURER POMPÉE D'UNE CEINTURE DE RETRANCHEMENTS

Le plateau d'Arapaï, comme on l'a vu plus haut, communiquait aussi de plain-pied, par une série de mamelons, avec le Nœud de Shkall-Gour et les montagnes de l'Arête. Cette circonstance, jointe à la nécessité de remédier aux attaques de la cavalerie pompéienne, qui menaçait d'affamer son armée, suggéra à César l'idée d'occuper ces positions voisines de son camp et dont il apprenait l'importance à ses propres dépens. Tel est le point de départ de la conception audacieuse qui va donner lieu à toute une série d'opérations nouvelles, les plus mémorables de la campagne. César, résolu à ne pas quitter le blocus de Dyrrachium, mais entravé sur ses derrières par

1. *Guerre civile*, III, 48.

une armée supérieure en nombre, prend le parti de la bloquer elle-même dans les positions où elle se cantonne. Avisant les nombreuses collines qui enveloppent le camp ennemi, leurs pentes escarpées et leurs sommets ardus, il en occupe un certain nombre, y établit des postes fortifiés, *castella*, et commence à les relier par une ligne continue, en conduisant ses circonvallations de la mer à la mer[1], sur une ligne qui a jusqu'à six lieues de développement.

RAISONS TOPOGRAPHIQUES QUI ATTÉNUENT LE REPROCHE DE TÉMÉRITÉ ADRESSÉ AU PLAN DE CÉSAR

Il n'y a pas à rappeler de l'arrêt porté contre cette tentative par un homme de guerre qui peut faire la leçon même à César. Napoléon la qualifie, à juste titre, d'extrêmement téméraire[2]: il reproche au général romain d'avoir manqué aux règles les plus simples de la stratégie, en étendant démesurément ses lignes autour d'un ennemi concentré dans une position inabordable et appuyé sur une flotte nombreuse. César semble avoir prévu le jugement sévère des hommes du métier; et partout dans son récit on sent percer le désir de se justifier. Il allègue la nécessité d'assurer ses communications et de contenir la cavalerie pompéienne, le désir de diminuer par une grande conception stratégique le crédit de son rival. Parmi toutes ces raisons, il en est une qu'il était impossible jusqu'ici d'apprécier, la seule pourtant qui puisse atténuer les reproches qu'on lui adresse, c'est, comme il le dit lui-même en une phrase nette et précise, « qu'il avait pris conseil de la nature même du terrain[3] ». Une exploration détaillée du pays pouvait seule permettre d'instruire cette partie du procès, qui est à la décharge de César.

1. Ἐπετόλμησεν ἔργῳ δυσχερεῖ τε καὶ παραλόγῳ · πάντα Πομπηΐου τὰ στρατόπεδα ἑνὶ τείχει περιλαβὼν ἐκ θαλάσσης ἐς θάλασσαν ἀποτειχίσαι. Appien, *Guerres civiles*, II, 61.

Erant enim circum castra Pompeii permulti editi atque asperi colles. Hos primum præsidiis tenuit, castellaque ibi communit. Inde, ut loci cujusque natura ferebat, ex castello in castellum perducta munitione, Pompeium circumvallare instituit. Guerre civile, III, 43.

2. « Les manœuvres de César à Dyrrachium sont extrêmement téméraires; aussi en fut-il puni. Comment pouvait-il espérer se maintenir avec avantage le long d'une ligne de circonvallation de six lieues, entourant une armée qui avait l'avantage d'être maîtresse de la mer et d'occuper une position centrale? » Napoléon Ier, *Précis des campagnes de César*, XI, IV, 4.

3. *Cæsar consilium capit ex loci natura. Guerre civile*, III, 43.

En effet, la configuration toute particulière de la contrée lui prêtait, pour ses fortifications, un appui dont il est juste de tenir le plus grand compte. Les nombreuses collines qui la couronnent, avec leurs sommets détachés, leurs pentes de terre glaise, raides et glissantes, devenaient, dès qu'elles étaient occupées par une poignée d'hommes et fortifiées par des redoutes flanquées de tours, *turrita castella* [1], des positions inattaquables. On peut en juger encore aujourd'hui; car les hameaux albanais qu'on aperçoit çà et là postés en sentinelles sur toutes les cimes, sont autant de forteresses, où chaque *parenté* [2] vit isolée et, quand elle le veut, inabordable, sous la protection de quelques fusils. J'ai fait relever avec le plus grand soin, sur le plan, ces hauteurs habitées, qui signalent aux yeux les positions dominantes du Massif, celles qui ont dû être occupées de préférence par les *castella* de César et de Pompée. Ajoutez que la terre glaise, se laissant partout creuser, sur les crêtes comme le long des pentes et dans le fond des ravins, facilitait singulièrement le travail des talus et des tranchées qui devaient former ensuite, d'une redoute à l'autre, l'enceinte continue, *perpetua munitio* [3].

OCCUPATION DE L'ARÊTE DU MASSIF, VÉRITABLE REMPART ET ROUTE STRATÉGIQUE NATURELLE

Mais rien ne favorisait mieux le projet de circonvallation que l'existence de l'Arête continue, qui réunit toutes les collines par un lien commun. Il suffisait, en effet, à César de garnir de quelques troupes cette chaîne, dont il tenait déjà l'un des bouts, pour avoir

1. ... *turritaque summis*
Disponit castella jugis....
Pharsale, VI, 39-40.

2. Tous ces noms de hameaux, comme *Séféral*, *Djafal*, *Mouharémal*, sont, en effet, des pluriels, indiquant autant de familles : les *Séfer*, les *Djafer*, les *Mouharem*, etc.

3. Lucain, avec son exagération ordinaire, montre César « entassant les débris des maisons, les blocs arrachés aux carrières et aux murailles des citadelles ». On avait pu, en effet tirer de pareils matériaux de quelques bourgs fortifiés des Taulantiens, dont j'ai retrouvé trace à *Zikhi* près de Djafal, et aussi des rares filons de roche qui percent en deux ou trois points la couche d'argile. Mais la terre avait fourni aux soldats romains une matière préférable aux rochers accumulés par l'imagination du poète.

autour du camp de Pompée un retranchement naturel, une muraille qui offrait presque partout, vers l'ennemi, une escarpe de deux cents mètres et un développement de plusieurs lieues. Ayant d'abord occupé et relié à son camp le Nœud de Shkall-Gour, seule approche facilement accessible à l'ennemi, il courait le long des crêtes; pénétrait dans le groupe escarpé de Mânz, qui fait saillie en avant de la chaîne et la flanque comme un gigantesque bastion; puis continuait à se glisser, par la ligne des sommets, jusqu'à Séféraï, d'où il n'avait plus qu'à se rabattre vers la mer, pour investir complètement l'ennemi. Cette arête, grâce aux sentiers qui la suivent dans toute sa longueur, était de plus un véritable chemin de ceinture, une route stratégique, étroite mais continue, sur laquelle il lui était facile de se mouvoir assez rapidement; de sorte qu'il avait pu la parcourir et occuper toutes les hauteurs avant que l'attention de l'ennemi fût éveillée sur son dessein. Une fois maître d'un arc de cercle qui dominait en les débordant les positions ennemies, il n'avait plus qu'à descendre le plus possible sur les pentes, pour y creuser ses ouvrages; ces retranchements artificiels, appuyés sur une barrière de montagnes, achevaient de rendre son centre impénétrable, en resserrant partout le blocus. Sans ce puissant secours d'un centre tout formé par la nature, l'entreprise de César n'était pas seulement téméraire, elle était impraticable. Mais, n'ayant besoin, pour garnir un front de huit kilomètres, que de quelques cohortes bien retranchées, il avait pu, sans le même péril, porter ses masses sur les deux ailes : à l'aile droite, pour surveiller Dyrrachium; à l'aile gauche, pour étendre de vive force les circonvallations jusqu'à la mer.

TROIS LIGNES NATURELLES PERMETTENT DE FERMER LA CIRCONVALLATION

Située à l'extrémité de l'Arête, la position de Séféraï était pour César un point stratégique de première importance; car, de ces hauteurs, les ramifications mêmes des montagnes lui offraient trois routes naturelles pour redescendre vers le rivage et fermer complètement, à son extrême gauche, ses lignes de blocus. Il était

d'abord en communication, par le *Nœud de Tilaï*, avec les collines de Krumdhein, de Sinarézi et de Gzdâri, positions qui lui auraient permis, s'il avait pu espérer s'en saisir, de serrer l'ennemi de très près et de l'emprisonner dans le bassin de la rivière Krâcia. Le haut passage naturel que j'ai appelé *Attache de Belbéra*, véritable pont jeté à travers une profonde vallée, lui ouvrait une autre voie : César occupait alors les cimes abruptes de Belbéra, descendait par une suite non interrompue de plateaux et de mamelons jusqu'à une colline avancée que le plan désigne sous le nom de *Colline de la Plage*, éloignée de la mer seulement de cinq cents mètres, et il avait encore là une ligne de clôture excellente, qui lui permettait de couper à Pompée toute communication avec la plaine de Kavaïa et la rivière Leshnikia. Enfin, s'il était forcé de se rejeter plus en arrière, il lui restait la ressource de gagner, par l'*Attache de Djafaï*, autre viaduc naturel, les hautes crêtes de ce nom, d'où il dominait tout le plat pays de Kavaïa. Dans ce cas, qui était de beaucoup le moins favorable, il était forcé d'achever le cercle de ses circonvallations dans la plaine, et il ne trouvait plus à s'appuyer que sur le cours de la Leshnikia, dont la rive opposée restait, par conséquent, en la possession de l'ennemi.

LE COMBAT DE LA COLLINE EST UNE TENTATIVE MALHEUREUSE DE CÉSAR POUR FERMER SES LIGNES VERS PALIAMA

Les crêtes éloignées de la mer avaient pu être enlevées rapidement, sans que Pompée y vît d'abord autre chose qu'une manœuvre pour fermer à ses cavaliers les chemins de l'Erzan [1]. Mais l'apparition de l'ennemi dans la direction de Séféraï ne pouvait plus lui laisser aucun doute sur les projets de César. Il songea alors à reculer, autant que possible, les limites du terrain occupé par ses légions, en fortifiant à son tour les collines et en se couvrant d'une ligne de contrevallation. Vers le sud, il était encore temps de

1 *Prima quidem surgens operum structura fefellit*
Pompeium...
Lucain, *Pharsale*, VI, v. 64-65, cf. v. 31.

gagner du terrain parallèlement à la mer, pour conserver l'accès de la plaine et affaiblir l'ennemi, en le forçant de s'étendre indéfiniment[1]. César cherchant, au contraire, à percer vers la plage, le plus près possible du centre des Pompéiens, l'occupation des collines devint pour les deux armées l'occasion d'une émulation sanglante.

César raconte en détail un de ces engagements, où il fut délogé d'un point sur lequel il avait cherché à porter ses lignes[2]. Une de ses légions, la IX[e], placée sous le commandement d'Antoine, avait occupé la position et commençait à la fortifier : Pompée s'empare aussitôt d'une colline située vis-à-vis de celle de César et qui même, « en un point, communiquait presque de plain-pied avec elle[3] »; il lance par cet accès son infanterie légère, fait avancer ses machines et force les ennemis à quitter la place. La retraite, « s'opérant sur un versant rapide[4] », aurait pu être désastreuse pour eux, si Antoine, arrêtant ses légionnaires à moitié de la pente, ne les eût ramenés au pas de course pour exécuter une dernière charge. Ce retour offensif permit à la légion de se dégager, mais sans pouvoir conserver une position trop voisine des lignes de Pompée : les soldats « s'arrêtèrent un peu en deçà et, saisissant d'autres collines, achevèrent leur fortification[5] ».

César oublie de nous faire connaître vers quelle partie des lignes il faut placer cette hauteur, qui devait être un point stratégique important, si l'on en juge par l'acharnement avec lequel il fut disputé. Mais la mention même des troupes engagées nous en avertit : nous retrouvons plus loin Antoine et la IX[e] légion au bord de la mer, défendant l'extrême gauche des retranchements; à Pharsale, la même légion est également placée à l'aile gauche, commandée encore par Antoine, et César prend soin de

1. *Relinquebatur ut... quam plurimos colles occuparet et quam latissimas regiones teneret, Cæsarisque copias quam maxime distineret. Guerre civile*, III, 44.

2. Voy. *Guerre civile*, III, 45 et 46.

3. *Huic loco propinquum et contrarium collem Pompeius occupavit.... et quum una ex parte prope æquum aditum haberet....*

4. *Erat per declive receptus.*

5. *Pauloque citra eum locum morati, aliis comprehensis collibus, munitiones perfecerunt.*

nous prévenir que tel est son ordre de bataille constant[1]. On peut en conclure que la colline dont il s'agit était située à la gauche de César, du côté où il cherchait à se frayer un chemin vers la mer, et qu'elle fut attaquée justement dans ce mouvement de flanc sur la gauche, où la IXe légion se trouvait nécessairement en tête et chargée d'ouvrir la marche.

Le mamelon conique, voisin de la mer, désigné sous le nom de *Colline de la Plage*, est la hauteur qui attire d'abord les yeux dans cette partie du massif; mais il ne présente ni une élévation suffisante (60 mètres), ni un assez grand développement, ni des pentes assez raides, pour avoir été l'objet du combat soutenu par la IXe légion. En outre, comme il forme l'extrême pointe du massif vers le sud, on n'aurait pas retrouvé en arrière d'autres collines pour y reporter les lignes de circonvallation. Une autre position répond mieux à la description de César : c'est la grosse colline escarpée de *Paliama* (140 mètres), qu'une attache naturelle, espèce d'isthme, relie au groupe de Tilaï et aux positions les plus centrales des Pompéiens. César, ne pouvant sans doute pénétrer par le Nœud de Tilaï, avait jeté ses vues sur cette colline presque détachée, qui lui permettait encore de serrer l'ennemi de très près; mais il n'avait pu l'aborder que par le profond ravin de Séféraï. Pompée, en venant s'établir en face, sur la hauteur de Tilaï, se rendait facilement maître d'un passage beaucoup plus commode pour arriver au même point, et créait aux premiers occupants un danger sérieux en les refoulant dans les ravins par lesquels ils étaient venus.

CÉSAR OBLIGÉ D'ÉTENDRE SES LIGNES DANS LA PLAINE

Les collines sur lesquelles les soldats de César reportèrent leurs circonvallations sont alors celles de Belbéra ou celles de Djafaï. On est porté à choisir les dernières, quoique plus éloignées, par

1. *Cæsar, superius institutum servans, decimam legionem in dextro cornu, nonam in sinistro collocaverat, et huic sic adjunxit octavam.... Sinistro cornu Antonium, dextro P. Sullam... præposuerat. Guerre civile,* III, 89.

le désir d'appuyer la droite de Pompée sur toute la chaîne de Belbéra et de l'étendre jusqu'à la ligne de la Leshnikia par les plateaux de *Ramhussé*. Un texte nous montre, en effet, les retranchements aboutissant de ce côté à un cours d'eau de quelque importance, qui ne peut être que cette rivière[1]. L'échec très sérieux de Paliama avait donc eu pour grave conséquence de rejeter César jusqu'à Djafaï; de le contraindre à allonger démesurément ses retranchements, en leur faisant décrire un grand détour dans la plaine, par Spagnioï, Téféritchi et la rive gauche de la Leshnikia: ce qui faisait de son extrême gauche le point le plus vulnérable de ses circonvallations. Cette nécessité malheureuse d'abandonner les lignes naturelles du massif, qui faisaient sa force, pour aborder la plaine, fut une des principales causes qui devaient faire échouer l'audacieuse tentative de César[2].

RÉSUMÉ DU BLOCUS

Néanmoins le cercle du blocus était fermé, et ce n'est pas une confirmation sans valeur pour les études qui précèdent que de retrouver exactement, dans le vaste espace que nous avons embrassé, les dimensions données par les Commentaires aux contrevallations des deux armées. Si l'on suit avec le compas, sur le plan à grande échelle joint à ce travail, la ligne assez régulière des positions assignées à César, en passant par Shimmihl, le front d'Arapaï, le Nœud de Shkall-Gour, celui de Bermoutchoï et de Mânz, puis par Séféraï, Golemaï, le confluent du ravin de Belbéra, enfin par Téféritchi et l'embouchure de la Leshnikia, on obtient une étendue de vingt-trois kilomètres, qui répondent aux dix-sept mille pas du texte, avec une différence en moins de deux kilomètres, qu'il est d'ailleurs nécessaire de réserver pour les inégalités de terrain[3].

1. *Guerre civile*, III, 66.

2. On peut admettre aussi que César avait conservé la ligne de Belbéra, qui le conduisait encore plus directement vers la Leshnikia et vers la mer. Pompée se serait alors contenté d'occuper la *Colline de la Plage*, pour rester maître du littoral et se maintenir aussi près que possible de la Leshnikia.

3. *Millia passuum in circuitu munitione septemdecim erat complexus. Guerre civile*, III, 63.

L'espace embrassé par les défenses de Pompée n'était pas à beaucoup près aussi considérable ; mais ses lignes, étant beaucoup plus irrégulières et franchissant plusieurs ravins, n'avaient guère moins de développement que celles de César. En désignant



PLAN IV BIS : LIGNES DE CÉSAR ET DE POMPÉE DEVANT DYRRACHIUM[1].

comme les positions de ses vingt-quatre *castella* le contrefort septentrional de Shkamın, les hameaux de Shkall-Gour, le Nœud et les trois gros mamelons de Mouharémaï, les collines que j'ai appelées pointe de Mânz, les sommets de Krumdhein, de Tilaï et de Paliama, les crêtes et le village de Belbéra, les hameaux de Ramhussé, l'embouchure de la Leshnikia et quelques points

1. Ce petit plan ne donne ni le nombre ni la position exacte des *castella*, mais seulement la disposition générale des lignes de fortification, dans son rapport avec la construction du terrain. Pour les détails, consultez toujours le plan à grande échelle n° IV.

10

intermédiaires, on n'arrive pas très loin de compte, et l'on décrit une ligne brisée de dix-huit à dix-neuf kilomètres, l'équivalent, à douze cents mètres près, des quinze mille pas marqués par César[1].

1. *Castellis enim quatuor et viginti effectis, quindecim millia passuum circuitu amplexus....* *Guerre civile*, III, 44.

IV. RUPTURE DU BLOCUS

LES POMPÉIENS MANQUENT D'EAU ET DE FOURRAGE

Pompée, cerné plutôt que bloqué, puisque toutes les routes de la mer lui restaient ouvertes, enfermé dans un cercle dont il avait lui-même reculé les limites, et où il pouvait, selon l'expression de Lucain, « changer de camp sans sortir des retranchements de César[1] », se croyait en position de lasser promptement la patience de l'ennemi, sans éprouver lui-même aucune des privations d'un blocus. Ses approvisionnements étaient assurés par de nombreux arrivages. Les plateaux, partout ensemencés, devenaient de vastes prairies artificielles, où les sept mille chevaux de sa cavalerie et ses bêtes de charge trouvaient abondance de fourrage vert, après avoir épuisé l'herbe dans les fonds et sur les pentes boisées. Quant à l'eau, il n'avait pas soupçonné qu'elle pût lui manquer au milieu de tant de ruisseaux, dont les uns, comme dit encore Lucain[2], avaient leur source dans l'enceinte de ses lignes (les ravins de Vargaï, de Mouharémaï) et les autres leur embouchure (les embouchures de Kràcia et de Leshnikia).

Cependant, contre toutes les prévisions des Pompéiens, l'été vint sans que César eût renoncé à son projet. Le fourrage commença à manquer. En attendant le peu que les vaisseaux pouvaient en apporter de Corcyre et d'autres côtes lointaines, les chevaux n'étaient plus nourris qu'avec des feuilles d'arbres et avec les filaments herbacés des roseaux[3], plante dont on rencontre de grandes quantités sur la plage humide de Kràcia. L'eau même

1. *Castraque, Cæsaris circumdatus aggere, mutat.*
Pharsale, VI, v. 44.

2. *Flumina tot cursus illic exorta fatigant,*
Illic mersa suos....
Ibid., v. 45.

3. *Teneris harundinum radicibus contusis. Guerre civile*, III, 58.

devint rare. Les ruisseaux, comme ceux de Kroï-Mret et de Paliama, les sources éparses où descendent encore s'abreuver les hameaux albanais, baissaient ou séchaient complètement [1]. La rivière Krâcia, abondante au commencement du printemps, lorsque les glaises sont encore imprégnées des pluies de l'hiver, ne devait plus fournir elle-même qu'un faible courant d'eau blanchâtre, qui ne suffisait pas pour une armée. On comprend alors tout l'intérêt que Pompée avait eu à conserver ses communications avec la Leshnikia, bien que cette rivière fût très éloignée de son quartier général et trop voisine des lignes ennemies pour qu'on y pût prendre l'eau sans danger.

César vint encore ajouter à cette gêne des Pompéiens par de grands travaux. Il entreprit d'obstruer tous les ruisseaux et tous les courants qui se rendaient à la mer, profitant, pour établir ses barrages, de l'encaissement des ravins, semblables à de profondes saignées. Par l'Arête, il occupait justement la ligne de partage des eaux ; il avait même, en plus d'un point, avancé ses ouvrages sur les contreforts et sur les pentes : il se trouvait donc maître de toutes les hautes ravines qui alimentent les ruisseaux du Massif, et tenait particulièrement les deux principaux bras de la rivière Krâcia (ceux de Mânz et de Tilaï). Il suffit de jeter les yeux sur le plan, pour juger combien le travail, ordinairement difficile, du barrage était favorisé ici par l'étroitesse exceptionnelle des gorges où s'engouffrent les eaux. Cette circonstance permet aujourd'hui aux habitants de faire tourner des moulins avec le moindre filet d'eau courante : pour y réussir, ils forment, avec des pieux et des fascines, des barrages très élevés, qui rappellent exactement ceux que décrit César [2].

Les Commentaires parlent même de rivières détournées de leur cours. L'escarpement des ravins du massif ne permet d'appliquer ce texte à aucun d'eux, à moins de leur faire franchir des arêtes de

1. *Guerre civile*, III, 49.

2. *Omnia enim flumina atque omnes rivos, qui ad mare pertinebant, Cæsar aut averterat aut magnis operibus obstruxerat, atque, ut erant loca montuosa et ad specus angustiæ vallium, has sublicis in terram demissis præsepserat, terramque adjecerat, ut aquam contineret. Ibid.*, 49.

plus de cent mètres de haut [1]. Mais la Leshnikia, sur laquelle nous avons dû appuyer la droite de Pompée, étant coupée nécessairement par les circonvallations, à peu de distance de son embouchure, il avait été possible à César de faire couler une partie de ses eaux en dehors de la ligne du blocus, en les rejetant par un canal dans une autre rivière, le *Dartshi*, éloigné au plus de quinze cents mètres. Qui sait même si ce cours d'eau, si rapproché, qui coule parallèlement à la Leshnikia, ne doit pas aux travaux de César d'avoir aujourd'hui une embouchure séparée? Malgré ces efforts, César n'avait pas pu cependant mettre complètement à sec le cours inférieur de la rivière, puisque les soldats de Pompée, campés vers son embouchure, pouvaient y puiser de l'eau et que des fortifications spéciales avaient même été élevées pour les protéger dans cette opération [2]. On se rendra facilement compte de ce fait si l'on recule les barrages et les fortifications de César au delà du point où le ravin du Belbéra vient apporter son faible tribut à la Leshnikia. La rivière, quoique privée du plus grand nombre de ses affluents, conserve ainsi un faible courant, qui suffit pour motiver les ouvrages de Pompée. Les observations de César sur le détournement des eaux ont, comme on le voit, l'avantage de faire reconnaître avec quelque précision la disposition des lignes dans la plaine.

DISETTE DANS LE CAMP DE CÉSAR : LE PAIN DE CHARA

César, dont les circonvallations côtoyaient la vallée de l'Erzan et les affluents supérieurs de la Leshnikia, n'avait point à redouter les deux fléaux dont souffrait l'armée pompéienne; mais il luttait, de son côté, contre un genre de privations non moins pénible.

1. C'est ce qu'a fait le général de Gœler, qui n'a pu avoir aucune idée de la distribution des eaux dans les environs de Dyrrachium: il ne soupçonne même pas l'existence de la rivière Kràcia, ni celle de deux cours d'eau dans la plaine de Kavala, et il a le tort de placer l'Erzan en dehors du théâtre des opérations.

2. *Munitionem ad flumen perduxerat... quo liberius a periculo milites aquarentur,* ce qui est en contradiction avec *omnia flumina* de la citation de la page précédente. *Guerre civile*, III, 66.

Malgré tous les soins qu'il avait pris et les immenses travaux qu'il avait exécutés pour assurer ses convois de vivres, il n'avait pu se prémunir assez contre la pauvreté naturelle de cette terre d'Albanie, exposée encore aujourd'hui à de cruelles disettes[1]. On n'en était pas réduit dans son camp à une famine absolue, puisque le bétail, la grande ressource du pays, y arrivait en abondance[2]; mais le blé manquait absolument. Les soldats y suppléaient comme ils pouvaient, en se nourrissant d'herbes sauvages, et particulièrement d'une racine nommée *chara*[3], qui était fort commune, et dont ils faisaient des espèces de pains, qu'ils mangeaient avec du lait.

Cette herbe à pain est devenue un sujet de discussion pour la science. Les botanistes ont eu le tort de vouloir la confondre avec le *lapsana*, sorte de chou sauvage, au rapport de Pline, et l'une des plantes dont les soldats de César vécurent devant Dyrrachium, comme ils le rappelaient eux-mêmes dans les vers satiriques qu'ils chantaient derrière le char du triomphateur[4]. Le chara des Commentaires ne porte pas seulement un autre nom que la plante décrite par Pline : il présente encore des propriétés qui ne peuvent appartenir à cette espèce. Pour le retrouver, il fallait chercher une racine propre à être réduite en farine et à former une pâte prenant au feu l'apparence du pain[5]. M'étant renseigné à ce sujet auprès des habitants, j'appris que les paysans albanais, dans le temps de

1. ... *quod sunt loca aspera et montuosa, ac plerumque frumento utuntur importato. Guerre civile*, III, 42.

2. *Pecus vero, cujus rei summa erat ex Epiro copia, magno in honore habebant. Ibid.*, 47.

3. *Est etiam genus radicis inventum ab iis qui fuerant valeribus, quod appellatur chara, quod admixtum lacte multum inopiam levabat. Id ad similitudinem panis efficiebant. Ejus erat magna copia.* La leçon *valeribus*, qui ne s'explique pas, a été remplacée dans les éditions, mais sans autorité, par *cum Valerio, Valeris, in vallibus. Ibid.*, 48.

4. *Nec non olus sylvestre est lapsana, triumpho divi Julii, carminibus præcipue jocisque militaribus celebratum : alternis quippe versibus exprobravere lapsana se vixisse apud Dyrrachium, præmiorum parcimoniam cavillantes.* Pline, XIX, 41.

— *Inter sylvestres brassicas et lapsana est, pedalis altitudinis, hirsutis foliis, napi simillimis, nisi candidior esset flore : coquitur in cibo. Ibid.*, XX, 37.

5. *Ad similitudinem panis. — Ex hoc effectos panes.* Comparez l'énergique expression d'Appien : τὴν πόαν ἠρτοποίουν, et la phrase de Suétone : *Viso genere panis ex herba quo sustinebantur.*

disette, mêlaient quelquefois à la farine du maïs celle d'une racine sauvage qu'ils nomment *kelkâss*. Cette racine est celle d'une grande espèce d'*arum*, que j'ai trouvée à profusion dans les terres remuées, autour de Durazzo, et dont chaque pied produit plusieurs tubercules, rappelant pour la grosseur ceux de la pomme de terre. Une personne digne de foi [1] m'assura même avoir vu et goûté, à



Arum kelkàss.

Scutari, en 1847, des pains de ce kelkâss, que le gouverneur de la ville, Osman-Pacha, s'était fait apporter par curiosité. Ils étaient nourrissants, mais d'une saveur âcre, qui causait dans la gorge comme une légère brûlure : aussi était-on obligé d'en avaler rapidement les morceaux.

En effet, les variétés du genre *arum* ont cela de commun avec d'autres plantes à fécule (le manioc, par exemple, et même la pomme de terre), qu'elles contiennent certains principes plus ou moins vénéneux. Mais le tubercule ne conserve, le plus souvent, qu'une âcreté inoffensive et qu'il n'est pas impossible de neutra-

1. M. Ballerini, consul d'Autriche à Durazzo

liser. Une espèce de ce genre, l'*arum comestible*[1], déjà connue de Pline, qui la décrit parmi les bulbes de l'Égypte, est cultivée comme plante alimentaire dans divers pays de l'Ancien et du Nouveau Monde. Les *arums* des climats tempérés ont une âcreté plus tenace : ce qui n'empêche pas qu'on n'ait aussi tenté de tirer parti de la matière farineuse contenue dans leurs tubercules. Tel est, en particulier, le kelkâss des Albanais[2], qui me paraît être l'*arum byzanticum*, et que j'identifie avec le *chara*. Le poète Lucain, décrivant la famine qui règne dans le camp de César, fait donc preuve d'une exactitude presque scientifique lorsqu'il parle « de racines et de plantes suspectes[3] » fournissant une nourriture grossière « qui racle le gosier avant de descendre dans l'estomac[4] ». Cette âcreté était justement la cause qui forçait les soldats de César à manger le pain d'arum avec du lait.

POMPÉE CHERCHE A SE DÉGAGER

Malgré ces privations, l'armée de César ne se rebutait pas; le blocus devenait chaque jour plus gênant pour les Pompéiens. Leur chef, voyant s'aggraver un péril qu'il avait d'abord méprisé, fut obligé de songer enfin à rompre par la force les lignes qui l'enveloppaient. C'est dans les textes qu'il faut chercher la relation détaillée et dramatique des deux attaques dirigées successivement contre les circonvallations de César. Il suffira d'analyser

1. *Arum esculentum* ou *colocasia*, Linné. — Pline parle de l'*aron* égyptien au livre XIX, ch. 30, de son *Histoire naturelle*, et des arums sauvages de la Grèce, au livre XXIV, ch. 91-92. Comparez, dans le *Dictionnaire des Sciences naturelles*, l'article Arum, de Mirbel. — On remarquera que *kelkâss* est en rapport direct avec le mot *colocasia*, le nom de l'*arum* comestible des anciens; de même le mot illyrien *chara*, si l'on supprime l'aspiration, se rapproche du grec *aron* et du latin *arum*.

2. Cette espèce ressemble de très près à l'arum *pied-de-veau* ou *gouet*, que l'on trouve communément au pied de nos haies : ce sont les mêmes feuilles triangulaires en fer de flèche; seulement elles sont plus grandes, et toute la plante est plus forte, plus haute et plus touffue.

3. *Vellere ab ignotis dubias radicibus herbas.*
Pharsale, VI, v. 113.

4. *Quæ mollire queunt flamma, quæ frangere morsu,*
Quæque per abrasas utero demittere fauces.
Ibid., v. 114-115.

ici le récit des historiens et d'en extraire tous les renseignements qui peuvent éclairer ou compléter l'étude qui précède.

Le premier plan d'évasion ne peut être rétabli que par la comparaison de différents auteurs, le manuscrit de César et même celui d'Appien étant mutilés en cet endroit. Ce plan consistait à occuper l'ennemi assez sérieusement, loin de ses retranchements, pour les attaquer avec chance de succès. Des ouvertures, probablement simulées, avaient attiré César sous les murs de Dyrrachium. Suivi d'un faible détachement de troupes, il se présente la nuit aux portes de la ville, près du temple de Diane[1] ; mais, au lieu d'être introduit, il se voit forcé de soutenir trois combats, de repousser une sortie de la garnison et de tenir tête à toute la cavalerie ennemie, que Pompée a fait passer sur ses vaisseaux et qui cherche à déboucher de la place par le double passage dont il a déjà été question. Cette nouvelle combinaison de l'ennemi met César dans la nécessité de fermer les deux issues de Dyrrachium par une ligne de blocus, ce qu'il avait jusque-là négligé de faire[2].

L'ATTAQUE DU CASTELLUM EST UNE TENTATIVE MALHEUREUSE CONTRE LE CENTRE DE CÉSAR

En l'absence du général en chef, le camp était resté sous la garde de son lieutenant Publius Sylla. Remarquons, en passant, que cet officier se trouvait commander, comme plus tard à Pharsale, l'aile droite de l'armée, nouvelle preuve de la constance de l'ordre de bataille de César[3]. Pompée profite de l'occasion qu'il avait ména-

1. Αὐτὸς δ' ἐκ Δυῤῥαχίου τινὸς αὐτῷ πρασσομένης προδοσίας, ἦκε μέν, ὡς συνέκειτο, νυκτὸς σὺν ὀλίγοις, ἐπὶ πύλας καὶ ἱερὸν 'Αρτέμιδος. Ici commence la lacune d'Appien (*Guerres civiles*, II, 60). — Dion Cassius dit très justement à ce propos que César se laissa attirer ἔσω τῶν στενῶν, μεταξὺ τῶν τε ἑλῶν καὶ τῆς θαλάσσης. XLI, 50.

2. Ces faits se déduisent d'un passage de César : *Cæsar, quo facilius equitatum Pompeianum ad Dyrrachium contineret atque pabulatione prohiberet, aditus duos, quos esse angustos demonstravimus, magnis operibus præmunivit, castellaque his locis posuit. Pompeius ubi nihil profici equitatu cognovit, paucis intermissis diebus, rursus eum navibus ad se intra munitiones recipit. Guerre civile*, III, 58.

3. *P. Sylla, quem discedens castris præfecerat Cæsar, auxilio cohorti venit cum legionibus duabus. Guerre civile*, III, 51. — C'est entre ce chapitre et le LX[e] que le texte de César présente une lacune de plusieurs paragraphes.

gée pour attaquer le même jour les lignes ennemies. Il les aborde sur trois points à la fois; mais il réunit à dessein une force de quatre légions contre un seul poste[1], celui que Lucain désigne sous le nom de *Castellum Minutii*[2]. Cette redoute, placée sur des hauteurs d'un accès difficile[3], n'était gardée que par une cohorte. L'énergique résistance des soldats de César et l'héroïsme du centurion Cassius Scæva[4] sauvèrent cependant la position, en donnant le temps à Sylla d'accourir avec deux légions. Pompée se trouve, à son tour, dans un grand péril : n'osant opérer sa retraite sur le versant rapide qu'il a escaladé, il prend le parti de se retrancher sur les hauteurs, dans l'espace resté libre entre ses lignes et celles de l'ennemi[5]. Il établit un camp à peu de distance de la redoute attaquée, se tenant seulement hors de la portée des machines; et ce n'est qu'après cinq jours et à la faveur d'une nuit obscure, qu'il se détermine à rentrer dans ses retranchements.

Tous ces détails ne font pas connaître sur quel point des retranchements fut dirigée l'attaque des Pompéiens. La topographie parle encore ici plus clairement que les textes. Les pentes et les contreforts de Mânz sont en effet les seules hauteurs, entre les lignes de Pompée et celles de César, où l'on trouve la place des opérations qui viennent d'être rapportées. Pompée avait, de

1. Suétone nous fournit sur ce point tous les détails les plus précis : *Denique una sextæ legionis cohors, præposita castello, quatuor Pompeii legiones per aliquot horas sustinuit. Jules César.*

2. *Opportuna tamen valli pars visa propinqui*
Quam Minuti Castella vocant, et confraga densis
Arboribus dumeta tegunt....

Pharsale, VI, v. 125.

Ce Minutius, donné aussi par Appien comme le commandant du castellum, était vraisemblablement le premier centurion de la cohorte attaquée, un des trois centurions qui, avec Scæva, eurent l'œil crevé par les flèches ennemies : Πολλὰ καὶ τοῦ φρουράρχου Μινουκίου παθόντος · ᾧ γέ φάσι... καὶ τὸν ὀφθαλμὸν ὁμοίως ἐκκοπῆναι. — *Quatuor ex una cohorte centuriones oculos amiserunt.* César, *Guerre civile*, III, 53.

3. *Nam ex iniquo progressi loco in summo constiterant. Ibid.*, 51.

4. C'est Suétone qui nous fait connaître le *gentilitium* de ce centurion. — L'avancement de huit rangs que César lui accorde pour l'élever au grade de *primipilus*, « *quem... ab octavis ordinibus ad primipilum traducere se pronunciavit*, » montre qu'il était 8e centurion dans sa légion, celui qu'on appelait *secundus triarius posterior*, c'est-à-dire centurion en second des triaires de la 2e cohorte, dont le premier était Minutius. La cohorte à laquelle avait été confié le castellum était la 2e de la VIe légion.

5. César, *Guerre civile*, III, 61 et 64.

toute manière, un grand intérêt à enlever ces positions avancées qui pénétraient dans ses propres lignes; il est même difficile de supposer qu'il n'ait pas, dès le début, enfermé dans ses contrevallations les collines presque détachées appelées sur le plan *Pointe de Mânz*. Restaient les hautes cimes de ce groupe, véritable bastion naturel, qui défendait le centre des lignes ennemies autant qu'il menaçait le sien, et dont la possession lui aurait assuré un avantage définitif, en lui permettant de dominer l'arête qui reliait tous les ouvrages de César, en lui livrant comme le nœud et la clef de tout le massif. Tel était le résultat important que Pompée avait espéré obtenir.

La position du castellum de César est toute marquée, sur les plus hautes crêtes de ces collines, par le hameau *a* de Mânz. Un peu plus bas, sur le versant septentrional, le seul qui soit accessible, les croupes où sont assis les hameaux *b* et *c* du même village, formant comme un palier au milieu de pentes plus rapides, représentant l'emplacement du camp de Pompée [1]. Le sentier venant de Mouharémaï montre très clairement la route suivie par les agresseurs. On comprend, en voyant la configuration de ces crêtes étroites, comment il fut impossible aux Pompéiens de profiter de leur supériorité numérique et comment ils se trouvèrent exposés, en se retirant par des pentes aussi raides, au grave danger d'être culbutés par l'ennemi dans les profondeurs du ravin de Mânz. Il leur eût même été difficile d'asseoir un camp dans une pareille position, sans l'extrême prudence de Sylla, que César regrette sans oser la blâmer.

L'attaque du Castellum doit donc être considérée comme une tentative contre le centre de César. Suétone apporte un nouveau témoignage à l'appui de ce fait, en nous apprenant que la cohorte où commandait le centurion Scæva faisait partie de la VI[e] légion [2], qui n'était certainement placée ni à l'aile gauche, occupée par la

1. *Pompeius tumulum quemdam occupavit, qui tantum aberat a nostro castello, ut telum tormento missum adigi non posset. Guerre civile*, III, 51.

2. *Una cohors sextæ legionis.* — Comparez l'ordre de bataille de Pharsale (César, *Guerre civile*, III, 89). Au livre VIII de la *Guerre des Gaules*, ch. 4, la VI[e] légion est déjà cantonnée au centre de César à côté de la XIV[e].

VIII[e] et la IX[e], ni à la droite, formée par les deux légions de Sylla, dont la X[e]. Cet engagement ne prouve pas seulement la supériorité individuelle des soldats de César sur ceux de Pompée : il montre l'impénétrabilité naturelle du centre de ses lignes, la faiblesse numérique des troupes qu'il avait employées à le garder, et qui cependant suffirent à la tâche périlleuse qui leur était confiée, grâce autant à la force de la position qu'à leur propre énergie. C'est la confirmation de plusieurs conclusions importantes que nous avons précédemment tirées de l'étude du terrain.

LES COMBATS DE LA PLAGE SONT UNE TENTATIVE HEUREUSE CONTRE LA GAUCHE DE CÉSAR

Pompée comprit enfin que le point vulnérable des lignes ennemies n'était pas celui qui était le moins garni de troupes. Le dernier engagement nous ramène vers la plage, dans la partie des retranchements la plus éloignée du quartier général de César, c'est-à-dire à son extrême gauche[1]. Le théâtre de la lutte est cette fois clairement désigné, et il suffira de rétablir la succession des faits, un peu intervertie dans la narration, pour retrouver sur le terrain les positions disputées par les deux armées.

La IX[e] légion, rejetée vers la plaine, était enfin parvenue, après un long détour, à établir un petit camp sur la plage, à trois cents pas (444 mètres) de la mer et à quatre cents pas (592 mètres) d'une rivière qui avait près de là son embouchure. Ces détails prouvent suffisamment que César avait étendu la ligne de ses ouvrages jusque sur le cours inférieur de la Leshnikia[2]. Ce n'était, du reste, qu'un camp provisoire, qui servit seulement à prendre possession du terrain et à protéger les travailleurs au moment où ils ouvraient la tranchée de la circonvallation : il fut ensuite abandonné par la

1\. ... *ad eam partem munitionum ducit, quæ pertinebant ad mare, longissimeque a maximis Cæsaris castris aberant. Guerre civile*, III, 62.

2\. *Superioribus diebus, nona Cæsaris legio, cum se objecisset Pompeianis copiis atque opere, ut demonstravimus, circummuniret, castra eo loco posuit. Hæc silvam quamdam contingebant neque longius a mari passibus CCC aberant ...munitionem ad flumen perduxerat circiter passus CCCC. Ibid.*, 66.

légion, qui reporta ses campements un peu plus loin[1], se contentant de desservir par des bivouacs[2] les retranchements qu'elle avait ouverts. Les lignes, en cet endroit, étaient doubles : elles se composaient de deux fossés, écartés l'un de l'autre de six cents pas (888 mètres), la seconde ligne s'appuyant probablement sur le cours du Dartshi. Un troisième retranchement, encore inachevé, devait border la mer, en reliant les deux autres, et former ainsi, à la tête des ouvrages de César, une petite place d'armes, destinée à les protéger contre toute tentative de débarquement qui en eût menacé le revers[3].

L'ancien camp de la IX[e] légion étant resté inoccupé, non loin de la mer, entre les lignes des deux armées, Pompée, qui méditait une tentative contre la gauche de César, s'en empara, et, comme il se proposait d'y mettre plusieurs légions, il l'agrandit, en enfermant la première enceinte dans une enceinte plus considérable[4]. Prévoyant de plus que ses troupes s'y trouveraient dans une position difficile, entre la rivière et les lignes ennemies, il fit élever un retranchement de quatre cents pas (592 mètres), qui reliait l'angle gauche du camp à la Leshnikia, et permettait aux soldats d'aller puiser sans danger le peu d'eau qu'y laissaient couler les barrages de César[5].

Cependant des raisons que César n'explique pas, probablement le danger même de la situation, déterminèrent Pompée à abandonner ces ouvrages et à déborder par une autre voie la gauche de l'ennemi. Les révélations de deux transfuges gaulois, Raucillus et Égus, chefs de la cavalerie allobroge, portèrent son attention sur la double ligne de circonvallation qui n'était pas encore fermée du

1. ... *paulo ultra eum locum castra transtulit. Guerre civile*, III, 66.

2. ... *ut ad mare nostræ cohortes nonæ legionis excubuerant. Ibid.*, 63.

3. *Erat eo loco fossa pedum XV et vallum contra hostem in altitudinem pedum X.... Ab eo, intermisso spatio pedum DC, alter, conversus in contrariam partem, erat vallus.... Duplicem eo loco fecerat vallum, ut, si ancipiti prœlio dimicaretur, posset resisti ... Contra mare transversum vallum, qui has duas munitiones conjungeret, nondum perfecerat. Ibid.*

4. *Ibid.*, 66. *Ita minora castra, inclusa majoribus, castelli atque arcis locum obtinebant.*

5. *Item, ab angulo castrorum sinistro, munitionem ad flumen perduxerat, circiter passus CCCC, quo liberius a periculo milites aquarentur. Ibid.*

côté de la mer. Tout à coup il fait tourner la position par ses vaisseaux, en même temps qu'il l'attaque de front à la tête de six légions[1]. Les détails de cette attaque, tels qu'ils sont racontés dans les Commentaires, se retrouvent sur le terrain et s'expliquent d'eux-mêmes par la topographie : Pompée, maître en un instant de la tête des lignes ennemies, marche sur les positions de la IX[e] légion; les soldats de César se replient en désordre, jusqu'au moment où ils aperçoivent Antoine, qui descend à leur secours des hauteurs où il a placé le quartier général de l'aile gauche[2], c'est-à-dire de Spagnioï ou peut-être de Belbéra. César arrive à son tour, par le chemin de l'Arête; des signaux de fumée, faits sur les cimes de Séféraï et de Djafaï, annoncent son approche[3]. La présence du général en chef empêche la déroute; mais Pompée n'en reste pas moins maître d'une position en dehors des lignes du blocus, entre la Leshnikia et le Dartshi, il s'y établit avec le gros de ses forces; et César est forcé de camper en face de lui, sur le bord de la mer, pour l'y tenir acculé autant que possible[4]. La face des opérations se trouve ainsi transformée en moins d'un jour, et le quartier général des deux chefs transporté brusquement de la droite à la gauche[5].

NOUVEAUX CAMPEMENTS : LEVÉE DU BLOCUS

C'est alors que Pompée, pour étendre sa nouvelle ligne d'opérations vers la Leshnikia et se rattacher à ses anciennes positions, eut l'idée de faire réoccuper, par une de ses légions, le petit camp

1. *Guerre civile*, III, 62 et suivants.

2. *M. Antonius, qui proximum locum præsidiorum tenebat, ea re nunciata, cum cohortibus XII descendens ex superiore loco cernebatur. Ibid.*, 65.

3. *Neque multo post Cæsar, significatione per castella fumo facta, ut erat superioris temporis consuetudo,... eodem venit.... Ibid.*

4. *Cum animadvertisset Pompeium extra munitiones egressum, ... ut libere pabulari posset nec minus aditum navibus haberet, commutata ratione belli, quoniam propositum non tenuerat, castra secundum mare, juxta Pompeium, munire jussit. Ibid.*, 65.

5. Le général de Gœler a exposé fort clairement la position théorique de ces divers campements. Mais ses constructions s'appuient, comme toujours, sur une topographie trop incertaine; car il ne connaît pas l'existence du Dartshi, et il suppose, sur la rive gauche de la Leshnikia, des collines qui n'existent pas.

à la double enceinte qui n'était éloigné de ses campements actuels que de cinq cents pas (740 mètres)[1]. Ce mouvement n'échappa point à l'ennemi, qui, de ses redoutes de Spagnioï et de Djafaï, voyait tout ce qui se passait dans la plaine[2]. La journée n'était pas encore finie : César pensa que, la première bataille étant perdue, il lui restait assez de temps pour en gagner une autre[3]. A la tête de trois légions, qu'il avait sous sa main, il attaque subitement la légion de Pompée dans le petit camp qu'elle vient d'occuper. Il y pénètre d'abord, mais son aile gauche, engagée dans les fortifications compliquées de la double enceinte, et son aile droite, dans celle du retranchement descendant vers le fleuve, ne peuvent se réunir à temps pour résister à Pompée qui accourt avec cinq légions. De là un nouvel échec et une déroute plus grave que la première.

Si Pompée, irrésolu dans le succès, ne sut pas tirer de cette journée une victoire décisive, c'était assez pour démontrer à César l'irrémédiable faiblesse de sa gauche et l'impossibilité de continuer le blocus. Aussi abandonne-t-il à l'instant ses ouvrages, pour réunir toutes ses troupes en un seul corps et préparer sa retraite sur Asparagium et Apollonie. Au milieu de ces combats malheureux il a su néanmoins, par un nouveau changement de front, tourner encore une fois la position de Pompée et retrouver, pour s'y replier, son ancienne base d'opérations vers le sud.

Malgré leur insuccès, les opérations contre Dyrrachium ne font pas moins éclater toutes les ressources du génie de César et la supériorité de ses troupes sur celles de son rival. Elles sont un prélude de la victoire de Pharsale, et suffisent pour l'expliquer. Il est surprenant en effet de voir l'armée la moins nombreuse et la moins bien appuyée tenir pendant si longtemps l'ennemi en échec, et, après d'énormes fatigues, porter une double défaite, sans être ni détruite, ni dispersée. Cette supériorité de l'armée de César se montre jusque dans sa retraite, où, par la rapidité et la précision de

1. *Is locus aberat a novis Pompeii castris circiter passus quingentos. Guerre civile,* III, 67.
2. *Hoc idem, visum ex superioribus quibusdam castellis, confirmaverunt. Ibid.*
3. Voyez ces détails chapitres 67 et suivants.

ses mouvements, elle se joue chaque jour d'un adversaire qui se prétend victorieux. C'est qu'elle n'est pas réellement vaincue. Ce qu'elle va chercher ainsi dans les plaines de la Thessalie, ce n'est pas un refuge, c'est de l'espace pour manœuvrer à son aise et l'occasion d'une grande bataille.

TROISIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE PHARSALE

> Pompée n'avait pas établi son camp dans un endroit favorable.
>
> ... οὐδὲ τὸ στρατόπεδον ἐν ἐπιτηδείῳ ἐποιήσατο.
>
> Dion Cassius, XLII, 1.

LA

BATAILLE DE PHARSALE

I. OPÉRATIONS ANTÉRIEURES A LA BATAILLE

PROJET DE PORTER LA GUERRE EN THESSALIE

Plutarque nous représente César, après l'affaire de Pétra, passant dans sa tente une nuit d'inquiétudes et de fiévreuses méditations; il se reprochait d'avoir laissé jusqu'ici traîner la guerre en longueur, sur une côte ingrate, où le voisinage de la mer donnait tout l'avantage aux Pompéiens, quand il lui était si facile de la porter au milieu des vastes plaines et des villes opulentes de la Macédoine ou de la Thessalie. Suivant Appien, il aurait fait lui-même à ses soldats l'aveu de cette faute stratégique[1]. Que l'on accepte ou non la scène telle qu'elle est présentée par ces historiens, il est certain que le danger où César s'était mis n'eut pour effet que de lui donner une vue plus nette de la situation et de lui dicter tout un nouveau plan de campagne.

La principale cause qui l'avait retenu en Épire était la pensée de s'appuyer sur Apollonie et sur les territoires qu'il avait conquis autour de cette place. Mais ces territoires, depuis longtemps épuisés, séparés de l'Italie par la mer, qui était à l'ennemi, ne pouvaient plus être considérés comme une base d'opérations sérieuse : il

1. Plutarque, *J. César*, fin du chapitre 39. — Appien, *Guerres civiles*, II. fin du paragraphe 63.

fallait se féliciter d'être contraint par les circonstances à en chercher une autre. L'occupation de la Thessalie offrait au contraire un triple avantage. Dans une contrée assez riche en céréales pour exporter chaque année une partie de sa récolte[1], l'armée allait promptement se refaire et trouverait partout à vivre sur le pays. Cette vaste plaine, coupée par de nombreuses rivières, était de plus un magnifique champ de manœuvres, bien connu des Romains qui s'y étaient mesurés plus d'une fois avec la phalange macédonienne; et l'on devait espérer y amener plus facilement qu'ailleurs les Pompéiens à une bataille rangée. Enfin la retraite sur la Thessalie était de fait un mouvement de concentration, par lequel César donnait la main à ses deux lieutenants, Domitius Calvinus et Fufius Calénus, qu'il avait envoyés au delà du Pinde avec une force de trois légions et demie (plus de dix mille hommes); cette concentration était devenue plus que jamais nécessaire, après les pertes éprouvées devant Dyrrachium et lorsque Métellus Scipion amenait d'Asie à Pompée, son gendre, le renfort de deux légions et toute une nouvelle armée d'auxiliaires.

Il est vrai que Pompée pouvait profiter de l'éloignement de toute force ennemie pour exécuter enfin son projet, de reporter la lutte aux portes de Rome. C'était le seul parti qui fût à la hauteur des conceptions hardies de son rival. Celui-ci serait-il parvenu à se rendre à temps sur le même terrain, par la route dangereuse de l'Illyrie, après avoir réuni ses trois corps d'armée et battu isolément la réserve de Scipion? Il est permis d'en douter, malgré l'assurance avec laquelle il développe, dans les Commentaires, cette partie de son plan[2]. Mais le demi-échec de Pétra, plus utile à César qu'un demi-succès, eut pour résultat d'inspirer aux Pompéiens une folle confiance et de les jeter à sa poursuite, loin de leur flotte et de leur principal dépôt de guerre, tandis que lui, par une retraite apparente, ne faisait que concentrer toutes ses troupes pour une action décisive.

1. Xénophon (*Helléniques*, VI, I, 11) représente les Thessaliens comme δι' ἀφθονίαν καὶ ἄλλοσε σῖτον ἐκπέμποντας.
2. *Guerre civile*, III, 78.

OPÉRATIONS DES LIEUTENANTS DE CÉSAR PENDANT LE BLOCUS DE DYRRACHIUM

Quelques détails sont ici nécessaires pour faire connaître les opérations des lieutenants de César pendant les quatre mois que dura le blocus de Dyrrachium. Après les premiers succès obtenus en Épire, les contrées les plus voisines du théâtre de la guerre, oubliant pour le moment les gages qu'elles avaient donnés à Pompée, avaient envoyé leurs députations à son rival, que tout semblait alors favoriser et qui apparaissait revêtu des pouvoirs officiels du consulat. Ces contrées étaient la Thessalie, l'Étolie et cette partie de la Macédoine que les Romains appelaient *Macédoine libre*[1], région montagneuse, traversée par le cours supérieur de l'Haliacmon, habitée par les Orestes, population épirote qui, ayant préféré autrefois la protection de Rome à la domination macédonienne, conservait au cœur de la province de Macédoine une sorte d'indépendance[2].

Pour mettre à profit ces dispositions amicales, trois corps de troupes se détachèrent du camp de César. Le plus faible, celui de C. Calvisius Sabinus, qui ne comptait que cinq cohortes et un petit nombre de cavaliers, fut reçu à portes ouvertes par les Étoliens, peuple avide de changement, écrasé autrefois par la politique rigoureuse du Sénat et qui devait saisir avec empressement l'occasion d'en secouer le joug. L'Acarnanie, placée, par sa position géographique, sous le coup des événements survenus en Épire et en Étolie, se rangea aussitôt dans le même parti, et l'influence de César s'étendit de ce côté jusqu'au golfe de Corinthe. En même temps L. Cassius Longinus, à la tête d'une légion de conscrits, la XXVIIe, et de deux cents chevaux, était chargé de conquérir la bienveillance plus douteuse des Thessaliens. Le troisième détachement, placé sous le commandement de C. Domitius Calvinus, formé de deux légions de vétérans, la XIe et la XIIe, et de cinq cents

1. César, *Guerre civile*, III, 34.
2. *Orestis (Macedonum ea gens est), quod primi ab rege defecissent, suæ leges redditæ*. Tite Live, XXXIII, 34.

cavaliers, avait la force d'un véritable corps d'armée. La mission était importante : il allait opérer en Macédoine, sur la ligne de retraite de Pompée et se trouver en position d'empêcher la jonction des légions d'Asie avec le gros des forces pompéiennes.

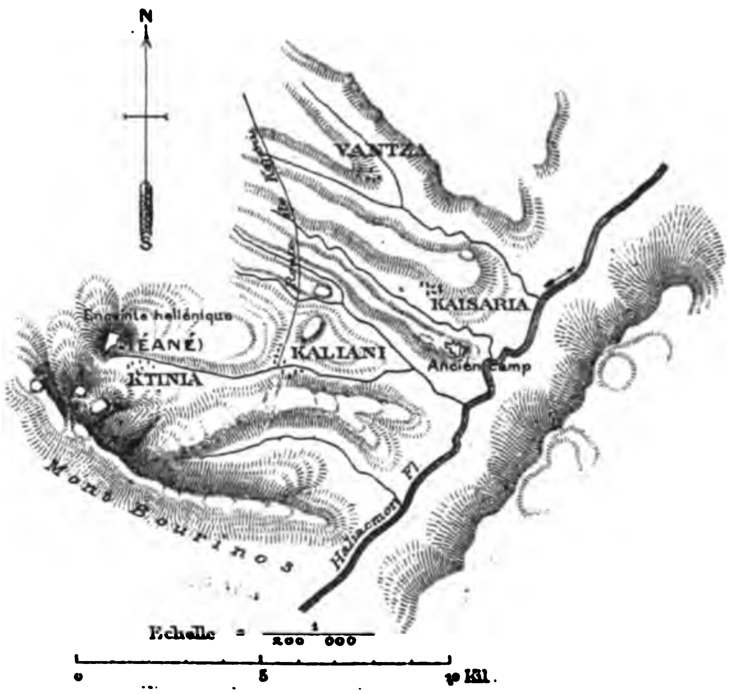
En effet, à peine Domitius avait-il pris pied en Macédoine, qu'il y reçut la nouvelle de l'approche de Scipion. Celui-ci, arrivé à la distance de vingt milles (30 kilomètres), tourna brusquement avec une partie de ses forces sur la Thessalie, refoula la légion de Cassius Longinus dans les défilés du Pinde, et l'aurait écrasée, s'il n'eût été rappelé par le péril de son arrière-garde, restée sur le fleuve Haliacmon et menacée par Domitius[1]. Les deux corps d'armée se trouvèrent alors en présence; mais toute la guerre se réduisit entre eux à des embuscades de cavalerie et à des manœuvres sur les deux rives du fleuve, opérations que César raconte en détail, sur le rapport de son lieutenant, sans donner d'autres renseignements géographiques que la mention du fleuve Haliacmon (aujourd'hui Vistritza ou Indjé-Kara-Sou[2]).

Pourtant le nom significatif de *Kaisaria*, que conserve encore un village de la province de *Kojani*, situé sur la rive gauche de ce fleuve, dans la partie moyenne de son cours, m'engagea à diriger quelques recherches dans ces parages, et la configuration du pays me parut confirmer de tout point mes présomptions. C'est une plaine ondulée, coupée par le lit encaissé de plusieurs ruisseaux, qui descendent parallèlement se jeter dans l'Haliacmon. Au-dessus même du village, les habitants montrent, entre deux de ces ravins, une plate-forme, large de deux cents mètres, bordée vers le fleuve par l'escarpement de la berge et fermée vers la plaine par une levée artificielle. Bien que l'on trouve dans la même enceinte quelques vestiges de fortifications du moyen âge, il n'est pas impossible que le *castro* de Kaisaria, avant de devenir l'emplacement d'un village fortifié, n'ait été le camp du lieutenant de César. La plaine environnante, qui faisait partie de l'ancienne *Elimiotide*, dépendait d'une ville antique située à dix kilomètres

1. César, *Guerre civile*, III, 36.
2. *Ad flumen quod inter eum et Domitii castra fluebat Aliacmonem. Ibid.*, 37.

de distance, que plusieurs inscriptions m'ont fait reconnaître pour *Æané* de Macédoine, remplacée de nos jours par la bourgade de *Kaliani*[1].

Dans son campement près d'Æané, Domitius occupait le débouché des montagnes qui séparent le pays des Éliméens de celui des Orestes : Scipion, établi sur les hauteurs de la rive opposée, se



PLAN V : ENVIRONS DE KAISARIA.

trouvait à quelques heures du défilé de *Servia* (anciennes gorges de *Volustana*), qui lui avait permis de se jeter inopinément sur la Thessalie. Si nous entrons dans le détail de la topographie, le torrent de *Vantza* serait le ruisseau aux rives difficiles qui empêcha une rencontre entre les deux corps (à six mille pas, presque neuf kilomètres, du camp de Domitius) ; et c'est derrière la grosse colline, située au confluent de ce ruisseau et du fleuve, que Domitius aurait plus tard masqué toutes ses troupes pour essayer de sur-

1. *Mission de Macédoine*, p. 285 et carte B.

prendre la cavalerie de l'ennemi (à trois mille pas, quatre kilomètres et demi, du même point [1]).

D'après Appien et Dion Cassius, les détachements de César auraient éprouvé des échecs beaucoup plus graves que ne le fait supposer la relation des Commentaires; Domitius surtout aurait eu une de ses légions presque anéantie [2]. Mais César nous le montre seulement forcé de se replier au nord, vers Héraclée de Lyncestide (aujourd'hui Monastir), position qui était la clef de la voie Égnatienne, et dans laquelle il continuait à fermer à Scipion la seule route commode pour rejoindre Pompée [3]. Quant au corps de Cassius Longinus, réuni alors aux troupes d'Étolie, sous le commandement supérieur de Fufius Calénus, il prenait part aux opérations qui avaient lieu dans le sud. Ainsi les lieutenants de César avaient réussi à se maintenir, avec plus ou moins de succès, sur les deux flancs de la Thessalie, et leur général, en pénétrant dans ce pays, devait les trouver en position pour former ses ailes.

MARCHE DE CÉSAR ET DE POMPÉE SUR LA THESSALIE

Cependant César et Pompée s'avançaient eux-mêmes avec rapidité par deux routes différentes. César, laissant derrière lui huit cohortes, pour ne pas dégarnir complètement sa ligne de retraite, avait quitté Apollonie, sur laquelle il s'était d'abord replié; il marchait à travers les montagnes de l'Épire et le pays des *Athamanes*, habitants des hautes régions du Pinde [4]. D'Apollonie la route lui était toute tracée, par le grand cours d'eau qui vient se jeter dans la mer au sud de cette ville. Il n'avait qu'à remonter, dans la

1. César, *Guerre civile*, III, 36-38. Comparez p. 95 le plan des environs de Kaisaria, dressé par la Mission, sous le n° v. Voyez aussi notre *Mission archéologique de Macédoine*, p. 285, et la *Revue archéologique*, nouv. sér., vol. XVIII, juill. 1868, p. 20.

2. Appien, *Guerres civiles*, II, 61. — Dion Cassius, XLI, 51.

3. César, *Guerre civile*, III, 79 : *Heracliam, quæ est subjecta Candaviæ*. Cette explication montre bien qu'il s'agit d'Héraclée en Lyncestide, malgré la glose *Senticam* introduite dans les manuscrits: Héraclée Sintique était une ville de Thrace.

4. César, *Guerre civile*, III, 78 : *Per Epirum atque Acarnaniam iter facere cœpit*. Bien que le nom d'Acarnanie ait pu dès lors commencer à s'étendre, il vaut mieux corriger *Athamaniam* d'après Plutarque (*Pompée*, 46): ἐβάδιζε δι' Ἀθαμάνων εἰς Θεσσαλίαν.

direction du sud-est, le lit encaissé de l'*Aoüs* (aujourd'hui *Voïoussa*), derrière lequel il pouvait à tout instant couvrir sa marche ; après avoir franchi sans obstacle les fameuses *Gorges d'Antigonéia*, qui jadis avaient arrêté les armées romaines, il pénétrait dans la haute vallée et jusqu'aux sources mêmes du fleuve : non loin de là, la chaîne du Pinde forme en s'abaissant le *Col de Metzovo*, et les eaux commencent à descendre vers un autre fleuve, le Pénée ou Salemvrias, dont le cours supérieur conduisait César jusqu'à l'entrée de la plaine thessalienne.

C'est par le même chemin que, l'an 198 avant notre ère, le consul T. Quintius Flamininus, parti, comme César, d'Apollonie, après avoir emporté de vive force les défilés de l'Aoüs, avait conduit pour la première fois une armée romaine en Thessalie.

Pompée, de son côté, après quatre jours de poursuite, désespérant de joindre l'ennemi dans ces chemins inconnus, était remonté vers la voie Égnatienne, où ses étapes étaient marquées d'avance et toutes les mesures prises pour faciliter sa marche [1]. Par là il se portait rapidement sur Héraclée de Lyncestide, où il prenait la route qui conduit actuellement de Monastir à Verria par Kojani : le défilé de *Volustana*, occupé par Scipion, et la vallée du *Titarèse*, affluent du Pénée, l'amenaient ensuite sur le même terrain que son adversaire. Cette marche subite et détournée mettait en grand péril Domitius, qui campait alors, en toute sécurité, dans les environs d'Héraclée, sans qu'un seul des courriers de César eût réussi à percer jusqu'à lui. Heureusement l'indiscrétion et les fanfaronnades des transfuges allobroges, qui éclairaient l'avant-garde ennemie, l'avertirent à temps du danger. Se repliant, avec beaucoup de promptitude et de précision, par le pays des Orestes, alliés de César, et par les montagnes de *Grévéna* [2], vers les défilés qui séparent l'Épire de la Thessalie, il arriva au moment même où son général en chef les franchissait et allait se trouver de nouveau en présence de l'ennemi.

1. *Cæsarem Apollonia a directo itinere averterat; Pompeius per Candaviam iter in Macedoniam expeditum habebat.* César, *Guerre civile*, III, 79.

2. Sur la facilité de ce passage, voyez notre *Mission de Macédoine*, p. 295 et suiv. et carte B.

JONCTION DE CÉSAR ET DE SON LIEUTENANT DOMITIUS

La jonction eut lieu à *Æginium*, petite place « située, disent les Commentaires, en vue et comme en face de la Thessalie », et dont la seule mention suffit pour démontrer le passage de César par le défilé de Metzovo [1]. En effet, bâtie sur le flanc des grands rochers des *Météores*, qui sont postés en sentinelle au débouché des gorges du haut Pénée, elle occupait l'emplacement de la ville moderne de *Kalabaka*, où une inscription grecque en l'honneur de Septime Sévère et de Caracalla rappelle encore aujourd'hui son nom, Πόλις Αἰγινιέων [2]. J'ai retrouvé au-dessus de la ville, sur le revers de la roche d'*Haghia*, qui commande le défilé, les escaliers et les citernes d'une acropole de refuge, taillés à vif dans la montagne; on n'y parvient qu'à l'aide de trous creusés en échelons le long des précipices [3]. La position était singulièrement forte : le consul Flamininus l'avait autrefois jugée inexpugnable; mais il avait pu, sans inconvénient, négliger de s'en rendre maître [4]. Cette place, qui appartenait plutôt à l'Épire qu'à la Thessalie, ne paraît pas avoir arrêté César un seul instant. C'était dans les villes fortes de la plaine qu'il devait trouver, pour la première fois, un obstacle à sa marche.

DISPOSITIONS POLITIQUES DES THESSALIENS

Il ne faudrait pas croire que les populations assistassent avec une indifférence absolue à la grande querelle qui mettait aux prises les maîtres du monde et qui se débattait au milieu d'elles. Si le hasard de la guerre les rangeait quelquefois arbitrairement sous l'un ou l'autre chef, elles avaient cependant leurs préférences et savaient les montrer au besoin. Il n'était pas de ville, dans ces contrées, où

1. *Ad Æginium quod est objectum oppositumque Thessaliæ*. César, *Guerre civile*, III, 79.
2. Le Bas, *Voyage archéologique*, inscr. n° 1204.
3. *Mission de Macédoine*, plan F.
4. Tite Live, XXII, 15.

les deux partis que représentaient César et Pompée, la démocratie et l'aristocratie, ne fussent en présence comme ils l'étaient à Rome. On a déjà pu voir, par la prise d'Oricum et d'Apollonie, si promptement abandonnées par les Pompéiens, quel appui César avait trouvé dans une faction qui était celle du plus grand nombre. La Thessalie paraît avoir été animée d'un esprit contraire; et, si quelques députations avaient été envoyées à César, au moment de ses premiers succès, le parti qui dominait dans le pays avait tous ses intérêts et tous ses vœux du côté de Pompée.

La Thessalie, alliée des Romains pendant les guerres de Macédoine, n'avait pas été réduite en province; elle conservait encore à cette époque quelque chose de la précaire autonomie si pompeusement accordée aux Grecs après la bataille de Cynoscéphales. Toutes ses villes formaient une confédération libre, sous le titre de *Ligue des Thessaliens*, Κοινὸν Θεσσάλων, que l'on peut encore lire à Larisse, sur une dédicace en l'honneur de Vespasien. Mais le Sénat romain avait pris soin d'organiser cette indépendance. Dans un pays de traditions aristocratiques, où un petit nombre de familles avaient longtemps tenu le reste du peuple réduit, sous le nom de *pénestes*, au servage agricole, il avait partout relevé l'aristocratie. Son plénipotentiaire Flamininus avait remis tout le pouvoir aux mains de ceux qui possédaient; et ceux-ci écrasaient les pauvres par une usure si rigoureuse, que la politique romaine était obligée de modérer leurs prétentions dans l'intérêt de la tranquillité publique [1]. Tous les magistrats, le *stratège*, que les Romains appellent préteur, chef annuel de la Ligue, les *synèdres*, qui formaient à Larisse un Sénat de trois cent trente-quatre membres, les *tagoi* ou archontes des villes, étaient pris exclusivement dans la classe privilégiée, dont la cause était intimement liée à celle de l'aristocratie romaine [2].

A l'époque qui nous occupe, ce parti, dévoué à Pompée, avait

1. *A censu maxime et judices et Senatum legit.* Tite Live, XXXIV, 51. — Comparez XLII, 5.

2. Une curieuse inscription de Kiérion nous fait connaître ces détails de l'organisation de la confédération thessalienne au temps de Tibère. Ph. Le Bas, *Voyage archéologique*, inscr. n° 1189; cf. *Mission de Macédoine*, p. 421.

pour chef Hégésarétos, personnage puissant, dont le crédit et l'autorité dans le pays dataient de longues années. Pétræos, jeune noble ambitieux, dirigeait la faction opposée et soutenait la cause de César [1]. Mais le parti aristocratique, appuyé par la présence de Scipion, avait le dessus dans le conseil des Thessaliens : le stratège Androsthènes [2], élu sous cette influence, s'était jeté en avant avec les troupes dont il disposait, et, garnissant les places fortes, se préparait résolument à la résistance contre l'ennemi de Pompée et du Sénat.

LE QUADRILATÈRE THESSALIEN

La portion de la plaine sur laquelle César débouchait était défendue par de nombreuses forteresses, dont les quatre principales, situées en regard, sur les versants opposés des deux chaînes qui forment cet angle de la Thessalie, dessinaient un véritable *quadrilatère*, τετράπλευρον; le mot est de Strabon. Ces places étaient *Tricca*, *Pélinnæon*, *Gomphi* et *Métropolis* [3]. Leurs positions ont déjà été déterminées, à vue de pays, par le colonel anglais Leake; mais la carte n° VI annexée à ce travail a donné, pour la première fois, une juste idée de leur situation et de leur importance, en faisant connaître la configuration exacte et détaillée de toute la région nord-ouest de la Thessalie.

Tricca n'est autre que la moderne *Trikkala*, place byzantine, située à la pointe d'une traînée de mamelons, qui s'avance des monts Khassia vers la rive gauche du Pénée, comme un long cap; j'emprunte à dessein à la topographie de la mer un terme rigoureusement exact pour la Thessalie, ancienne mer intérieure. La muraille hellénique de *Pélinnæon* marque encore très nettement ses alignements au lieu nommé *Gardhiki*, douze kilomètres au nord-est de Trikkala, sur le versant des mêmes montagnes et

1. César, *Guerre civile*, III, 35.
2. *Androsthenes prætor Thessaliæ*. *Ibid.*, 80.
3. Ἱδρυμένον μεταξὺ τεττάρων φρουρίων ὥσπερ ἐν τετραπλεύρῳ κειμένων, Τρίκκης τε καὶ Μητροπόλεως καὶ Πελινναίου καὶ Γόμφων. Strab., 437, à propos d'Ithômé.

sur la même rive du fleuve [1]. Sur la rive opposée, *Gomphi*, ville voisine de l'Athamanie et des débouchés du Pénée [2], siège d'un évêque au moyen âge, occupait certainement la position antique appelée *Palæa-Episkopi* ou le *Vieil Évêché* : c'est un autre cap qui se détache du Pinde, vis-à-vis de Trikkala, et se recourbe à son extrémité en forme de faucille; ce demi-cercle de hautes collines, ouvert au sud, portait l'ancienne enceinte, dont les paysans suivent encore la trace presque effacée du sol. Quant à *Métropolis*, il faut la reconnaître dans l'enceinte elliptique dont les fondations entourent le village de *Palæokastro*, quinze kilomètres au sud de Gomphi : j'y ai retrouvé son nom (Πόλις Μητροπολιτῶν), écrit en grandes lettres sur une plaque de marbre [3].

La largeur de la vallée entre Tricca et Gomphi est d'environ quatorze kilomètres ; entre Pélinnæon et Métropolis elle est de vingt-cinq kilomètres ; la face intérieure du quadrilatère se trouve ainsi la plus étendue de beaucoup. Vers le milieu de ce carré irrégulier, une chaîne de rochers, qui se détache aussi du Pinde, forme un promontoire plus saillant et plus élevé que tous les autres. Il est maintenant occupé par la citadelle byzantine de *Phanari*, le véritable pendant de celle de Trikkala. Sur le même emplacement s'élevait, à une époque reculée, la ville homérique d'*Ithômé*, qui n'apparaît plus, au temps de César, que sous le non de *Thamæ*, comme bourgade dépendante de Métropolis. Mais la plaine qui s'étend entre les deux pointes avancées de Phanari et de Trikkala, large seulement de douze kilomètres, traversée par le Pénée, déjà profond et formant avec ses affluents plusieurs bras parallèles, n'en restait pas moins une position stratégique de premier ordre.

Que l'on se représente l'armée pompéienne manœuvrant sur ce terrain, avec l'appui des places du quadrilatère, et l'on imagine difficilement comment César aurait pu forcer le passage. Telle

1. Strabon, 438, ne laisse aucun doute à cet égard.

2 *Peneus ortus juxta Gomphos*. Pline, *H. N.* IV, 15. — *Et imminet Athamania huic urbi*. Tite Live, XXXI, 41. — *Quod est oppidum primum Thessaliæ venientibus ab Epiro*. César, *Guerre civile*, III, 80.

3. *Mission de Macédoine*, inscr. n° 217.

était la position dont Androsthènes espérait conserver l'avantage à Pompée. Négligeant les forteresses d'*Æginium*, de *Phaloria*, de *Phéca*[1], plus avancées dans le défilé, mais qui ne pouvaient contenir assez de monde pour inquiéter l'ennemi, il avait concentré la défense sur ce point, et s'était jeté lui-même dans la place de Gomphi, qui était menacée la première.

OPÉRATIONS DE CÉSAR CONTRE LE QUADRILATÈRE : PRISE DE GOMPHI ET DE MÉTROPOLIS

Bien que la ville de Gomphi fût considérée comme l'une des clefs de la Thessalie, elle n'était pas cependant capable de soutenir un long siège, surtout en face d'une armée romaine. Androsthènes ne devait pas ignorer que, lors de la première guerre de Macédoine, elle avait été réduite en peu de jours par Amynander, roi des Athamanes, soutenu par quelques cohortes que lui avait envoyées Flamininus[2]. En effet, les collines argileuses qui supportaient les remparts de Gomphi sont raides, sans être précisément escarpées; et, si elles atteignent, du côté de l'ouest, où était l'acropole, deux cent trente mètres de haut, cette partie élevée reste accessible par la chaîne de collines qui la rattache au Pinde. Le point le plus faible était encore vers le sud, où le mur qui fermait le demi-cercle des défenses naturelles s'élevait nécessairement dans la plaine, sans autre protection que les eaux du *Bliouri* (ancien *Pamisos*?), fort basses en été.

César jugea du premier coup d'œil que la position n'était pas assez forte pour repousser un coup de main. Voulant prévenir l'arrivée des secours qu'Androsthènes avait demandés à Scipion, il fit tout préparer pour une attaque immédiate, échelles, mantelets, fascines. Avant le soir, la ville était emportée d'assaut et le pillage accordé aux soldats, autant pour faire un exemple, que pour dédommager l'armée, épuisée par la famine et la contagion, des privations qu'elle venait d'endurer en Épire[3]. Les chefs de l'aristo-

1. Pour ces places, voyez Tite Live et notre carte n° VI.
2. Tite Live, XXXII, 14.
3. César, *Guerre civile*, III, 80.



Rte de Larissa
Rte de Larissa
Misalar
580
Péterno
Gutchéri
Elia
500
550
Mt Mavrovouni
410
570
Chébali
Kutchuk
Mt Dogandji
Almandar
Orphana
Hadjobachi
240

cratie thessalienne moururent avec dignité : vingt des plus nobles vieillards furent trouvés dans la maison d'un médecin, étendus chacun près d'une coupe vide [1]; ils s'étaient réunis comme pour un dernier conseil, et avaient bu ensemble le poison, témoignant ainsi que ce n'étaient pas les nécessités de la situation, mais une véritable passion politique qui les attachait au parti de Pompée.

La prise de Gomphi par Amynander avait autrefois jeté la terreur parmi les Thessaliens, qui, après la chute de cette seule ville, considéraient comme ouvertes les portes de leur pays [2]. Le même fait eut le même résultat, et la Thessalie fut ouverte à César. La place de Métropolis s'était mise au premier moment en état de résistance; mais le cercle de ses murailles, construit tout entier dans la plaine, excepté l'acropole, qui s'appuie sur une colline peu élevée, devait tenir encore moins longtemps que les remparts de Gomphi : à peine eut-elle appris le sort fait à ses voisins, qu'elle se livra à la discrétion du vainqueur et n'éprouva que les effets de sa clémence. Nombre de places suivirent son exemple [3] : César se trouva maître en un instant de toute la partie occidentale de la Thessalie, qui en est la plus fertile : véritable mer de blé, que les habitants appellent aujourd'hui *Kambos* (la plaine par excellence), pour la distinguer de la région mamelonnée de *Rivénia*, qui s'étend au nord-est vers Larisse. Cette ville et les places qui en dépendaient immédiatement restaient seules au pouvoir de l'ennemi, et Scipion y avait concentré toutes ses forces, en attendant l'apparition de Pompée.

De toutes les villes qui avaient ouvert leurs portes, la plus voisine de Métropolis était *Kiérion*, située, comme le prouvent les inscriptions, sur les collines de *Mangghélina* qui forment comme une île au milieu de la plaine. Cette place marquait à César la route directe de Pharsale, où il devait enfin s'arrêter, après sept jours de marche continue.

1. Appien, *Guerres civiles*, II, 706, 64.
2. *Hæc traditio Gomphorum ingentem terrorem Thessalis intulit.* Tite Live, XXXII, 14.
3. *Nulla Thessaliæ fuit civitas, præter Larissæos, qui magnis exercitibus Scipionis tenebantur, quin Cæsari parerent atque imperata facerent.* César, *Guerre civile*, III, 81.

II. ÉTUDE CRITIQUE DU CHAMP DE BATAILLE

GÉNÉRALITÉS SUR LA POSITION DE PHARSALE

La ville de Pharsale, Φάρσαλος, célèbre longtemps avant César par son rôle dans l'histoire de la Thessalie et par les souvenirs héroïques de Pélée et d'Achille, est située sur la limite du pays montueux que les anciens appelaient Phthie ou Phthiotide. Elle existe encore de nos jours, sous le nom à peine corrompu de *Phersala*, plus populaire, même parmi les Ottomans, que le nom turc de *Tchaltadja*[1]. Bâtie en amphithéâtre sur le versant méridional de la vallée, elle s'élève juste au bord d'un vaste plateau, premier gradin de la région montagneuse qui s'appuie directement au mont Narthakion et plus loin à la chaîne même de l'Othrys. Bien que singulièrement déchue, elle montre encore aux voyageurs quelques beaux restes de ses murailles antiques, dessinant, sur le versant qui la domine, un vaste carré de fortifications, d'appareil tantôt hellénique, tantôt cyclopéen. Au sommet du versant, une étroite crête de rochers, divisée en deux massifs, porte les débris de l'acropole. Enfin de nombreux vestiges, des fragments d'architecture, des sculptures d'un style primitif, dont quelques-unes remarquables, des inscriptions en dialecte thessalien (l'une d'elles porte le nom de Pharsale, ἁ πόλις Φαρσαλίουν)[2], attestent la splendeur d'une ville qui était, après Larisse, le plus grand centre de population de la Thessalie.

La Pharsalie ou plaine de Pharsale, Φαρσαλία, Φαρσαλικὸν πέδιον, *Pharsalici campi*, est, à proprement parler, la vallée moyenne du *Kutchuk-Tchanarli*, l'un des principaux affluents du Pénée. C'est un bassin spacieux et plat, bordé parallèlement, au nord et au sud,

1. On sait que, depuis l'époque où ces pages étaient écrites, la Thessalie a été rattachée au royaume de Grèce.
2. *Mission de Macédoine*, inscr. n° 200.

par deux rangées de plateaux peu élevés, dont les pentes douces sont interrompues sur quelques points par des escarpements et des crêtes rocheuses. La chaîne septentrionale n'est que le revers du grand plateau de Larisse ; la chaîne méridionale, sur laquelle la ville est placée, forme au contraire le premier gradin d'une région montagneuse, qui va s'élevant jusqu'à la chaîne de l'*Othrys*. Entre cette double ligne de hauteurs, le sol, presque partout découvert, offre l'aspect d'un immense champ, où l'orge et le blé mûrissent sous un soleil étourdissant. La vallée s'étend de l'est à l'ouest dans une longueur de soixante kilomètres ; sa largeur varie de cinq à vingt-cinq kilomètres. Fermée, à son extrémité orientale, par d'étroits défilés, qui mènent à *Vélestino*, l'ancienne ville de *Phères*, elle s'ouvre à l'ouest sur la grande plaine thessalienne. Elle est resserrée elle-même en deux endroits par des hauteurs qui se détachent de son versant méridional et qui la divisent en trois régions : la grande plaine de Pharsale, l'arrière-plaine de Pharsale, et la petite plaine d'*Inéli*, partie tout à fait reculée vers les gorges de Vélestino.

Le Kutchuk-Tchanarli prend sa source dans les hautes montagnes qui séparent la Turquie de la Grèce, les monts Othrys de l'antiquité. Il est le seul des affluents du Pénée qui sorte de cette chaîne, et le seul, par conséquent, qui réponde à l'ancien *Enipeus :* car « l'Énipée, selon Strabon, coulait de l'Othrys, et, après avoir passé devant Pharsale, allait se jeter dans l'Apidanos, qui se jetait lui-même dans le Pénée [1] ». Il débouche de la région montagneuse par un brusque détour, sépare la petite plaine d'Inéli de la vallée même de Pharsale, qu'il traverse en biais, pour aller se réunir aux autres tributaires du fleuve thessalien. Ses eaux torrentueuses ont creusé partout sur leur passage un lit large d'une soixantaine de mètres, encaissé entre deux berges de terre rouge, qui, d'abord assez basses, atteignent bientôt et conservent dans toute la longueur de la vallée six mètres d'escarpement. Dans la saison des pluies, les débordements sont fréquents, et le courant grossi n'est

1. Strabon, p. 432 : Ὁ δ' Ἐνιπεὺς, ἀπὸ τῆς Ὄθρυος παρὰ Φάρσαλον ῥυεὶς, εἰς τὸν Ἀπιδανὸν παραβάλλει, ὁ δ' εἰς τὸν Πηνειόν.

franchissable que sur un pont de plusieurs arches, construit à la hauteur de Pharsale : en été la rivière est partout guéable, l'eau vient à peine au genou des chevaux, et la hauteur des rives reste en cette saison le seul obstacle pour les opérations militaires.

Tel est à première vue l'aspect du pays choisi par César pour être le théâtre d'une action décisive ; car Pompée, arrivé le dernier en Thessalie, après avoir opéré à Larisse sa jonction avec la réserve de Scipion, ne fit qu'accepter, comme toujours, le terrain de son adversaire. C'est dans les limites de cette vallée moyenne de l'Énipée qu'il faut chercher maintenant l'emplacement exact du champ de bataille, en interrogeant tour à tour les relations des anciens, les traces matérielles que le pays a pu conserver et les données mêmes que fournissent les lois abstraites de la stratégie. De là trois sortes de preuves : preuves historiques, preuves matérielles, preuves stratégiques.

1° PREUVES HISTORIQUES

RELATION DE CÉSAR FORT INCOMPLÈTE

Parmi les écrivains qui ont raconté la bataille de Pharsale, la principale autorité appartient naturellement à César, qui n'a pas seulement vu le terrain, mais qui a dû l'étudier en stratégiste et l'embrasser de ce coup d'œil qui prépare la victoire[1]. Sa description est seule véritablement authentique; il faut seulement regretter qu'elle ne soit ni assez claire ni assez complète pour nous dispenser de toutes les autres.

D'abord César, dans son récit, ne nomme même pas Pharsale, il ne donne aucune indication géographique propre à faire connaître le lieu où il remporta une victoire qui compte parmi les grands événements de l'histoire du monde. Après avoir parlé de la sou-

1 Végèce nous apprend même que l'usage des plans topographiques n'était pas étranger aux généraux romains, *itineraria.... non tantum adnotata, sed etiam picta* (*Institutions militaires*, III, 6).

mission des villes de la Thessalie, il se contente d'ajouter « que, trouvant au milieu des champs et des moissons qui étaient presque mûres, un emplacement favorable, il résolut d'y attendre l'ennemi et d'y concentrer toutes les opérations de la guerre[1] ». L'omission est tellement surprenante, qu'on est tenté d'en accuser les copistes : l'éditeur Nipperdey signale avec raison dans la phrase latine « *in agris... quæ prope jam matura erant* » une lacune de plusieurs mots ; j'aimerais à croire que là se trouvait celui que l'on cherche en vain dans toute la suite de la narration.

Les détails que donne le troisième livre de la *Guerre civile* sont purement topographiques. Le camp de Pompée était situé sur des collines, *in colle*, *collibus pompeianis*[2], et l'on peut conclure par opposition que celui de César, établi au milieu des champs, *in agris*, était tout à fait dans la plaine. Dans la plaine se donna aussi la bataille, car César la refuse, tant que les Pompéiens la lui présentent « dans une position désavantageuse et sur les dernières pentes des hauteurs qu'ils occupent ». L'armée pompéienne a sa droite appuyée à un ruisseau dont les rives étaient embarrassées, difficilement accessibles, *rivus impeditis ripis* (le latin n'oblige pas à les appeler escarpées). Aussi Pompée reporte-t-il toute sa cavalerie sur sa gauche, afin d'envelopper l'aile opposée de l'ennemi[3].

Les collines des Pompéiens se rattachaient en arrière à des montagnes plus élevées, *altissimos montes*, dont César exagère peut-être la hauteur par un trait d'ironie contre les fuyards[4]. La plus voisine était sèche et sans eau, *mons sine aqua*, mais disposée de manière à fournir, par la ligne de ses sommets, *jugis ejus*, une retraite vers Larisse[5]. Dans la même direction, à la distance de six milles (près

1. *Ille idoneum locum in agris nactus... quæ prope jam matura erant, ibi adventum expectare Pompei eoque omnem belli rationem conferre constituit. Guerre civile*, III, 81. Le mot *frumenta* devait se trouver dans un membre de phrase qui a disparu du texte.

2. *Pompeius, qui castra in colle habebat, ad infimas radices montis aciem instruebat semper. Ibid*, 85.

3. *Dextrum cornu ejus rivus quidam impeditis ripis muniebat; quam ob causam cunctum equitatum, sagittarios funditoresque omnes sinistro cornu objecerat. Ibid.*, 88.

4. *In altissimos montes, qui ad castra pertinebant, confugerunt. Ibid.*, 95.

5. *Pompeiani, quod is mons erat sine aqua, diffisi ei loco, relicto monte, universi jugis ejus Larissam versus se recipere cœperunt. Ibid.*, 97.

de neuf kilomètres), on rencontrait une autre montagne « dont le pied était baigné par un cours d'eau », probablement plus considérable que le premier (ce que fait supposer le mot *flumen*, rapproché surtout de *rivus*[1]). C'est par là que les légions vaincues se retiraient et auraient peut-être échappé au vainqueur, si celui-ci n'avait trouvé devant lui « un chemin plus commode pour leur couper la retraite[2] ».

Des collines appuyées à des montagnes, un ruisseau, une rivière, telle est en somme toute la description de César, description qui n'est claire que pour qui ne cherche pas à l'approfondir. L'indication de quelques positions géographiques et de quelques orientations eût suffi pour lui donner la précision qui lui manque. Mais César tient à présenter à ses lecteurs une image aussi peu compliquée que possible, inexacte même à force d'être simple, qui suffise pour leur faire comprendre la valeur des différentes manœuvres. Il écrit pour le public de Rome et non pour ceux qui viendront étudier ses opérations sur le terrain : aussi sommes-nous forcés d'aller chercher dans des écrivains postérieurs les détails qu'il a négligé de rapporter, quand nous aimerions à nous en remettre à son seul témoignage.

AUTRES TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS : HIRTIUS ET STRABON
PALÆPHARSALOS, LIEU EXACT DE LA BATAILLE

C'est un contemporain et un familier de Jules César, le continuateur de ses Commentaires, Hirtius Pansa, à ce que l'on suppose, qui consacre le premier, dans le livre de la *Guerre d'Alexandrie*, le nom de bataille de Pharsale, *Pharsalicum prælium*[3]. Il nous apprend même que l'emplacement exact sur lequel elle se livra s'appelait *Palæpharsalos*, c'est-à-dire *Vieille Pharsale*[4]. Cette

1. *Pompeiani in quodam monte constiterunt. Hunc montem flumen subluebat. Guerre civile*, III, 97.

2. *...commodiore... itinere Pompeianis occurrere cœpit, et, progressus millia passuum VI, aciem instruxit. Ibid.*

3. *Octavius ex fuga Pharsalici prælii. Guerre d'Alexandrie*, 42.

4. *Iis autem temporibus quibus Cæsar ad Dyrrachium Pompeium obsidebat et Palæpharsali rem feliciter gerebat... Ibid.*, 48.

assertion importante est confirmée par le témoignage presque aussi ancien et non moins grave du géographe Strabon, qui montre Pompée « fuyant de Palæpharsalos[1] », et reproduite plus tard par Frontin et Paul Orose.

Le nom de Palæpharsalos est connu d'ailleurs et mentionné par les anciens en d'autres circonstances. C'était, à ce qu'il semble, un emplacement stratégique particulièrement favorable : car le consul Hostilius, lors de la deuxième guerre de Macédoine, y avait déjà établi un camp d'exercices et de manœuvres, d'où il surveillait toute la Thessalie[2]. Le même Strabon distingue formellement la Vieille et la Nouvelle Pharsale ; il désigne même Palæpharsalos comme formant la limite occidentale de la Hellade homérique, qui était un petit canton de la Phthie, s'étendant vers l'est jusqu'au port de Thèbes-Phthiotide sur le golfe de Volo et comprenant les deux Pharsale[3]. J'attire à dessein l'attention sur cette délicate question de topographie, parce que je crois pouvoir en déduire rigoureusement la preuve que Palæpharsalos était située à l'ouest de Pharsale, ce qui est d'une importance capitale pour la recherche qui nous occupe. De toutes manières, le voisinage de ruines répondant à l'idée d'une antique acropole, premier établissement des Pharsaliens, devient une condition indispensable pour la détermination du champ de bataille.

Il faut regretter que le temps ait fait disparaître plusieurs autres écrits contemporains, par exemple les Mémoires d'Asinius Pollion, présent à la bataille dans les rangs des vainqueurs[4]. Une perte qu'on ne peut assez déplorer est surtout celle du

1. Ἐν τούτῳ Πομπήιος Μάγνος ἧκε, φεύγων ἐκ Παλαιφαρσάλου. Strabon, 796. — Comparez Frontin, *Stratagèmes*, II, 3, 22 : *Cn. Pompeius adversus C. Cæsarem Palæpharsali*... et Paul Orose, VI, 15 : *Hic exitus pugnæ ad Palæpharsalum fuit.*

2. *Castra eo tempore A. Hostilius in Thessalia circa Palæpharsalum habebat.* Tite Live, XLIV, 1.

3. Τὴν Ἑλλάδα... διατετάσθαι φασὶν εἰς τὰς Θήβας τὰς Φθιώτιδας ἀπὸ Παλαιφαρσάλου, ἐν δὲ τῇ χώρᾳ ταύτῃ καὶ τὸ Θετίδειον ἐστι, πλησίον τῶν Φαρσάλων ἀμφοῖν τῆς τε Παλαιᾶς καὶ τῆς Νέας. Strabon, 431.

4. Ἀσίννιος Πολλίων μεμαχημένος ἐκείνην τὴν μάχην μετὰ Καίσαρος. Plutarque, *Pompée*, 52. — Comparez la *Vie de César*, 46, et Appien, *Guerres civiles*, II : Ἀσίνιος δὲ Πολλίων, ὑπὸ Καίσαρι ἐκείνης τῆς μάχης στρατηγῶν.

CXI[e] livre de Tite Live, qui, composé sur des documents pompéiens, avec toute l'autorité d'un pareil juge, serait devenu entre nos mains le meilleur contrôle de relation des Commentaires[1]. Cependant on ne doit pas désespérer de retrouver quelques débris de ces ouvrages dans les écrivains postérieurs; car presque tous les auteurs qui ont raconté, après César, l'histoire de ses campagnes, ajoutent à son récit des détails d'une précision telle, que, contestables ou non, ils ne peuvent être considérés comme des interprétations personnelles et sont évidemment tirés d'autres sources anciennes.

RELATIONS DE LUCAIN ET DE FRONTIN

Je citerai ensemble le poète Lucain et le tacticien Julius Frontinus, qui vivaient tous les deux au siècle suivant, car leurs relations se complètent l'une par l'autre et paraissent avoir une commune origine. L'auteur de la *Pharsale*, dans son style emphatique, place l'une des ailes de Pompée « le long des courants et des étangs de l'abondant Énipée »; peut-être même faut-il traduire : « de l'Énipée débordé ». Il range à cette aile les montagnards cappadociens et la cavalerie du Pont, tandis qu'il rejette « dans la partie sèche de la plaine[2] » la masse des archers et des cavaliers auxiliaires. Frontin, écrivain militaire et homme de guerre expérimenté, signale le même fait avec des circonstances analogues : « Pompée, dit-il, avait placé six cents cavaliers à son aile droite, le long du fleuve Énipée, qui par son lit et par le débordement de ses eaux, embarrassait le pays, *impedierat*, tandis que tout le reste de sa cavalerie avait été porté sur son aile gauche. » Il ajoute que « César, de son côté, avait appuyé la

1. On sait qu'Auguste appelait Tite Live, à cause de cette partie de son histoire, le Pompéien.

2. *At juxta fluvios et stagna undantis Enipei*
Cappadocum montana cohors et largus habenæ
Ponticus ibat eques; sicci sed plurima campi
Tetrarchæ regesque tenent magnique tyranni.
Lucain, *Pharsale*, VII, 225 et suiv.

gauche aux marécages, pour qu'elle ne fût pas tournée[1] ». Les Commentaires ne parlent pas de cette division de la cavalerie pompéienne, mentionnée par nos deux auteurs. Il y a évidemment là, dans la prose de l'un, comme dans les vers de l'autre, un même texte original, différent de celui de César. Cependant l'écrivain qu'ils ont consulté paraît avoir songé au *rivus impeditis ripis* des Commentaires et cherché, par une interprétation dont il serait alors seul responsable, à assimiler ce ruisseau avec l'Énipée.

RELATION D'APPIEN ; DÉTAIL TIRÉ DE PLUTARQUE

Appien, qui écrivait un demi-siècle plus tard, est plus explicite encore : non seulement il nomme l'Énipée, mais il range en bataille les deux armées « dans l'espace qui s'étend entre la rivière et la ville de Pharsale[2] ». Cette assertion, comme on le verra, a été vivement contestée. Elle est cependant trop positive pour n'être qu'une invention ou une supposition de l'auteur. Appien donne d'ailleurs, sur les opérations de la bataille, plusieurs renseignements précis, étrangers au récit des Commentaires, et prouvant qu'il a consulté d'autres relations contemporaines. Ainsi, c'est par lui que nous savons, en particulier, que la distance entre les deux camps n'était que de trente stades (cinq kilomètres et demi[3]).

Je terminerai cette revue des textes par un détail emprunté à Plutarque, qui tire aussi son autorité de sa précision même : César, le matin de la bataille, se préparait, comme il l'affirme dans ses Commentaires, à changer de campement pour renouveler ses subsistances; il paraît, d'après Plutarque, que ce mouvement

1. *Dextro latere sexcentos equites propter flumen Enipea, quod et alveo suo et alluvie regionem impedierat, reliquum equitatum in sinistro cornu cum auxiliis omnibus locavit. — Julius Cæsar et ipse... sinistrum latus, ne circuiri posset, admovit paludibus.* Frontin, *Stratagèmes*, II, 3, 22.

2. Παρέτασσε... ἐς τὸ μεταξὺ Φαρσάλου τε πόλεως καὶ Ἐνιπέως ποταμοῦ, ἔνθα καὶ ὁ Καῖσαρ ἀντιδιεκόσμει. *Guerres civiles*, II, 75.

3. Ἀντεστρατοπέδευσε τῷ Καίσαρι περὶ Φάρσαλον καὶ τριάκοντα σταδίους ἀλλήλων ἀπεῖχον. *Ibid.* 65.

devait s'opérer dans la direction de *Scotoussa*, ville importante et voisine de Pharsale[1].

2° PREUVES MATÉRIELLES

ABSENCE DE TOUTE TRADITION LOCALE ET DE TOUT VESTIGE DES CAMPEMENTS

Les textes ne manquent pas pour compléter le récit de César. Mais, la difficulté étant d'accorder tous ces témoignages avec les lois de l'art militaire et les exigences encore plus inflexibles de la topographie, mon premier soin, en arrivant à Phersala, fut de rechercher s'il ne restait pas, sur le terrain ou dans les traditions locales, quelque trace positive de la bataille, qui supprimât d'avance toute discussion, ou qui du moins permît de contrôler les documents écrits, par des preuves d'une autre nature.

Pour les traditions anciennes, il n'en faut pas chercher parmi les Musulmans, seuls possesseurs et pendant trois siècles presque seuls cultivateurs de cette partie de la Thessalie[2]. Les paysans chrétiens, que le dépérissement de la race turque a rappelés en grand nombre, depuis une centaine d'années, n'ont aussi avec le sol que des liens de date récente. D'ailleurs, en véritables fils des Grecs, ils sont restés plus fidèles aux souvenirs fabuleux de leur race qu'aux plus grands événements de l'histoire; ils ont tous entendu parler d'Achille, ancien roi de Pharsale, dont ils placent le règne quelque temps avant l'invasion des Turcs; mais le nom de César et le récit de la grande bataille livrée au milieu des champs qu'ils cultivent, n'éveillent en eux aucune idée. Quelquefois seulement un pappas, poussé par mes questions, me demandait si je voulais parler de ce roi César dont il est dit dans l'Évangile : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César ».

1. Ἅμα δ' ἡμέρᾳ μέλλοντος αὐτοῦ πρὸς Σκοτοῦσσαν ἀναζευγνύειν. *Vie de Pompée*, 68. — Comparez *Vie de César*, 43 : ὡς ἐπὶ Σκοτούσσης ὁδεύων ἀνεζεύγνυεν.

2. Il s'agit toujours de l'état du pays en 1861.

CASTELLUM DE MATARANGGA

On ne pouvait non plus, dans un pays de pleine culture, où le sol est retourné chaque année par la charrue, compter sérieusement sur la découverte d'aucune trace matérielle des camps. Celui de César surtout n'avait certainement pas laissé de vestiges, puisque les soldats, au rapport de Lucain et d'Appien, le détruisirent eux-mêmes avant de marcher au combat et comblèrent les fossés avec les retranchements[1]. J'ai retrouvé dans la contrée avoisinante, près des villages de *Paraprastani*, de *Matarangga* et d'*Almandar*, quelques antiques ouvrages, appelés par les habitants *khômatokastra* ou *forteresses de terre;* ils sont tous situés en dehors de la vallée même de Pharsale. Le premier, sorte de retranchement ouvert, n'est peut-être qu'un reste de digue. Les terrassements d'Almandar, sur le bord du ruisseau *Avlaki*, forment un plateau artificiel, aujourd'hui trop bouleversé pour qu'il soit facile d'en reconnaître la destination antique. Le seul qui ressemble à un camp romain est celui de Matarangga; sa forme est un rectangle à peu près régulier, long de deux cent trente mètres sur cent quatre-vingts mètres de large; le remblai ou *vallum*, ouvert seulement en trois endroits, qui ne forment pas des portes symétriques, est parfaitement conservé et s'élève partout à quatre mètres. Si cet ouvrage date de la bataille, il n'a jamais pu contenir qu'un petit nombre de cohortes; c'est un *castellum*, comme ceux que Végèce recommande aux généraux d'établir pour protéger le service de leurs convois. César aurait élevé celui-ci pour s'assurer de l'importante position de *Kiérion*, au milieu de la vaste et fertile plaine du *Kambos*, qui lui fournissait alors presque toutes ses subsistances.

La Mission de Macédoine a reconnu aussi, dans les environs de Pharsale, un certain nombre d'enceintes helléniques et de hauteurs désignées sous le nom de *palæo-kastro*, représentant les

1. Οἱ δ' ἐξιόντες τὸ τεῖχος ἤρειπον μετὰ σιωπῆς βαθυτάτης καὶ ἐς τὴν τάφρον αὐτὸ ἐνεχώννυον. Appien, *Guerres civiles*, II, 75. — Comparez Lucain, *Pharsale*, VII, v. 326.

différentes villes et bourgades qui dépendaient autrefois de cette puissante cité. Mais aucune inscription, aucun monument ne sont venus désigner en particulier l'une d'entre elles comme répondant à l'antique Palæpharsalos.

On peut sans doute tirer de leur situation relative et de la comparaison de leurs ruines un témoignage sérieux. Mais ce n'est que lorsque nous aurons étudié en détail la topographie du pays, que nous pourrons apprécier la valeur de ce genre de preuves.

DÉCOUVERTE D'UN GRAND NOMBRE DE TUMULUS DANS LA PLAINE DE PHARSALE

Les nombreux tumulus qui s'élèvent sur différents points de la plaine sont les seuls vestiges que l'on puisse rapporter à la bataille. Il n'existe, à ma connaissance, dans aucun autre lieu de la Grèce, une pareille réunion de ces tertres funéraires. J'en ai découvert jusqu'à trente, groupés, pour la plupart, au nord-ouest de la ville, dans les champs qui s'étendent vers l'Énipée ; mais on en rencontre de dispersés dans toutes les directions, à une distance de plusieurs lieues. Ils sont d'autant plus remarquables, qu'ils ne présentent ni l'aspect ni les dimensions des tumulus ordinaires. Ce ne sont pas de ces cônes pointus, dont la Thessalie offre elle-même de nombreux exemples, autour des anciennes villes de Phères, de Larisse, d'Halos, de Gomphi, de Métropolis ; mais de larges buttes, aplaties, irrégulières, d'un développement qui, pour les plus grandes, atteint les proportions extraordinaires de deux cent cinquante et deux cent soixante-dix mètres de diamètre, ce qui les fait prendre, à première vue, pour des accidents naturels du terrain. Cependant les habitants ne s'y trompent pas : ils m'affirmèrent sans hésiter que les *magoulæs*, comme ils les appellent, étaient l'œuvre des guerres d'autrefois et qu'elles étaient formées de terre de remblai, *versée avec des sacs*. Un respect religieux reste encore attaché à quelques-unes d'entre elles : les paysans redoutent de les mettre en culture, prétendant qu'ils s'exposeraient à y récolter plus de serpents que d'épis.

FOUILLES EXÉCUTÉES DANS LES TUMULUS

Les fouilles devaient nous révéler bientôt des faits encore plus significatifs. Pour nous seconder dans cette opération, la *Biche* vint stationner à Armyro ; c'est le mouillage le plus voisin de Pharsale, bien qu'il en soit éloigné encore de près d'une journée. Nous nous trouvions là sur le territoire de l'antique Halos, ville maritime que Philippe donna autrefois aux Pharsaliens pour leur servir de port [1]. Comme j'avais remarqué près de ses ruines quelques tumulus coniques de la forme commune, je les fis ouvrir d'abord par les matelots, afin de pouvoir établir une comparaison avec ceux de Pharsale. Nous les trouvâmes composés d'un amas de pierres, mêlées d'un peu de terre ; chacun d'eux contenait un sépulcre formé de dalles juxtaposées, destiné à recevoir le corps même du mort et non ses cendres, tel que l'on en rencontre par centaines aux abords de toutes les anciennes villes de la Grèce. Cette fouille préparatoire établissait que les Thessaliens, à l'époque historique, tout en conservant la forme extérieure des sépultures primitives et l'usage des tumulus, avaient abandonné, comme les autres Grecs, la coutume homérique de brûler les morts, remise plus tard en honneur par les Romains et dominante chez ce peuple au temps de César.

Cette présomption fut confirmée, quelques jours plus tard, par la découverte que je fis, à Pharsale même, d'un petit tumulus de semblable apparence, situé tout près de la ville, le long de la route qui conduit au pont de l'Énipée. Il était formé, comme ceux d'Halos, d'un tertre où il entrait plus de pierres que de terre, et contenait un tombeau avec un squelette d'homme. Tel était donc, à Pharsale, comme dans le reste de la Thessalie, l'usage national pour la formation des tumulus. Mais les énormes buttes sépulcrales de la plaine devaient nous offrir des résultats bien différents. Dans l'impossibilité de les fouiller toutes, j'en désignerai dix des plus importantes, choisies à dessein dans des direc-

1. Strabon, 433.

tions opposées. L'opération se prolongea pendant quarante jours, non sans de grandes difficultés, occasionnées par les moissons qui couvraient encore le sol et par l'opposition des populations turques, qui nous accusaient de creuser des retranchements et des citernes pour une prochaine invasion du pays.

CARACTÈRE PARTICULIER DES TUMULUS DE PHARSALE : AMAS DE CENDRES CONSIDÉRABLES

Voici les caractères constants que j'y ai partout retrouvés, même dans une fouille exécutée près de *Laspokhori*, à trois lieues nord-ouest de Pharsale :

1° Les tertres de la plaine sont formés d'un amas considérable de terre rapportée, sans autre mélange de pierres que celles qui s'y trouvaient naturellement : il n'existe qu'un seul exemple (le tumulus de *Chéiki*) où le terrassement soit soutenu à l'intérieur par un entassement circulaire de pierres brutes.

2° Sur la plate-forme supérieure des tumulus, presque à fleur de sol, on rencontre des tombes formées de plaques grossières, avec des médailles et des poteries byzantines : ce sont des sépultures chrétiennes, qui sont venues postérieurement se superposer aux morts d'un autre âge.

3° Enfin, à une profondeur de plusieurs mètres au-dessous de ces tombeaux, s'étend dans toute la largeur de chaque colline funéraire, une couche de cendres mêlées de charbon et de poussière blanche qui provient des os calcinés ; l'épaisseur de la couche varie de trente à quatre-vingts centimètres. C'est évidemment pour couvrir ces restes, consumés par le feu, que les tumulus ont été primitivement élevés, bien que les mêmes emplacements, une fois consacrés à la mort, soient devenus de nouveau, à une époque plus récente, des lieux de sépulture.

VALEUR DE LA PREUVE FOURNIE PAR LES TUMULUS

Les tumulus ne contiennent d'ailleurs ni vases peints ni armures ni rien de ce qu'on trouve sous les monuments élevés à loisir par

la piété d'une famille ou par la reconnaissance d'une ville. Ils représentent une égale quantité de bûchers, allumés dans la plaine, sur lesquels de nombreux cadavres, dépouillés de leurs armes, ont été brûlés en masse et sommairement. Ce sont des sépultures toutes militaires, qui marquent encore l'étendue et les limites d'un vaste champ de carnage. L'histoire grecque mentionne plusieurs engagements qui ont eu pour théâtre les environs de Pharsale. Mais les deux plus sérieux, le combat d'Agésilas contre la cavalerie pharsalienne[1], et surtout la bataille où Pélopidas tua trois mille hommes au tyran Alexandre de Phères[2], ont eu lieu dans la région montagneuse, l'un près du mont Narthakion, l'autre vers les collines de Cynoscéphales. Quant aux autres faits militaires, comme l'expédition du général athénien Myronides et la prise de Pharsale par Mèdios de Larisse[3], ils ne suffisent pas pour expliquer la présence de tous ces amas de cendres, qui, du reste, sont un indice presque certain de l'époque romaine.

Il est, comme on le voit, bien difficile de ne pas regarder le plus grand nombre des tumulus de Pharsale comme un lugubre souvenir de la lutte sanglante qui coucha dans la plaine au moins six mille hommes : c'est le chiffre donné par Asinius Pollion, lieutenant de César, présent à la bataille. Encore ne compte-t-il peut-être que les soldats romains, car César lui-même évalue à quinze mille hommes la perte des Pompéiens, et d'autres témoignages la portent à vingt-cinq mille. Les textes, il est vrai, ne mentionnent qu'un monument élevé après la bataille : le *polyandrion* ou tombeau commun des soldats de César[4], près duquel le centurion Crastinus avait reçu les honneurs d'une sépulture à part. Tel est, du moins, le récit d'Appien. D'un autre côté, le poète Lucain, dans une de ces tirades emphatiques et passionnées qui lui sont familières, accuse en termes formels le vainqueur de Pharsale de n'avoir pas accordé à ses ennemis vaincus les honneurs du

1. Xénophon, *Helléniques*, IV, 3.
2. Plutarque, *Vie de Pélopidas*, 21 et suiv.
3. Thucydide, II, 22. — Diodore de Sicile, XIV, 82.
4. Τάφον ἐξαίρετον ἀνέστησεν ἐγγὺς τοῦ πολυανδρίου. Appien, *Guerres civiles*, II, 82.

bûcher et d'avoir laissé pourrir leurs cadavres dans la plaine [1]. Mais Pétrone, qui vivait à la même époque et qui a composé un chant sur la Guerre Civile, parle positivement des « bûchers de la Thessalie [2] ». En effet, en admettant que les légions de César, restées après leur chef sur le champ de bataille, ne se fussent pas acquittées d'un pareil devoir, les habitants de cette plaine fertile n'y pouvaient manquer, quand ce n'eût été que pour rendre leurs champs à la culture et pour arrêter de redoutables émanations. Cette hypothèse a même le mérite d'expliquer la dispersion des tumulus élevés à la hâte partout où les fuyards étaient tombés en grand nombre, dans les hasards d'une poursuite qui fut, nous le savons, l'acte le plus meurtrier de la journée [3].

3° PREUVES STRATÉGIQUES

LE CHAMP DE BATAILLE, PLACÉ, D'APRÈS LE DOUBLE TÉMOIGNAGE DES TEXTES ET DES TUMULUS, AU SUD DE L'ÉNIPÉE ET A L'OUEST DE PHARSALE

La position des principaux groupes de tumulus, à l'ouest de Phersala, sur la rive gauche du Tchanarli, confirme de tout point le texte d'Appien, qui désigne justement la région située entre la ville et la rivière comme le lieu de rencontre des deux armées, et le passage de Strabon qui paraît marquer la position de Palæpharsalos dans l'ouest de Pharsale. La question du champ de bataille, circonscrite de la sorte, paraît facile à résoudre. Ce serait, en conséquence, dans cette partie de la plaine qu'il faudrait placer le camp de César; et il en résulterait nécessairement que les collines occu-

1. *Invidet igne rogi miseris, cœloque nocenti*
Ingerit Emathiam....
Pharsale, VII, v. 798 et suiv.

Voyez toute la tirade qui contredit de tout point l'opinion émise dans ce travail; elle prouve néanmoins l'habitude romaine de brûler les morts après la bataille.

2. *Thessaliæque rogos....*
Pétrone, *Poème de la Guerre Civile*, v. 114.

3. Surtout pour les troupes auxiliaires. Καὶ ὁ πλεῖστος ἐνταῦθα ἐγίγνετο φόνος, dit Appien, *Guerres civiles*, II, 80.

pées par les Pompéiens devraient être cherchées du même côté, parmi les hauteurs qui forment le versant méridional de la vallée; car, d'après tous les témoignages et selon toutes les vraisemblances, les deux camps étaient situés sur la même rive de l'Énipée, dont le lit encaissé eût été un obstacle sérieux à l'engagement de la bataille.

OBJECTION STRATÉGIQUE DU GÉNÉRAL DE GŒLER

Cependant on élève contre ces conclusions, au nom de la stratégie, une objection radicale, dont je ne veux en rien dissimuler la gravité. On fait observer que le camp de Pompée, placé sur ces collines, se serait trouvé ainsi au sud du camp de César; Pompée, qui venait du nord et de Larisse, aurait donc sacrifié sa base d'opérations; il aurait donné lui-même à son rival une position menaçante sur sa ligne de retraite, en le laissant, derrière lui, maître du passage de l'Énipée. Le général de Gœler[1], qui développe l'objection avec une incontestable autorité, refuse d'attribuer à Pompée une faute aussi grave. Cette considération lui semble assez forte pour s'inscrire en faux contre le texte formel d'Appien et pour établir *à priori* la proposition contradictoire. Il pose en principe que le camp de Pompée ne pouvait être situé que sur les collines du versant septentrional, dans la direction de Larisse, et le camp de César au sud de cette position sur la rive droite de l'Énipée. Il est vrai que le stratégiste allemand ne connaissait pas la preuve sérieuse que l'on peut tirer du nombre et de la nature des tumulus; mais les données sur lesquelles il s'appuie sont tellement absolues qu'il nous répondrait assurément : « Expliquez, comme vous le pourrez, les nombreux tumulus situés sur la rive gauche de l'Énipée, et les vestiges d'incinération que vous y avez découverts; mais ils ne peuvent se rapporter à la bataille de Pharsale ! »

1. *Die Kæmpfe bei Dyrrachium und Pharsalus*, von August von Gœler, Karlsruhe, 1854. — Voyez surtout, dans l'Appendice, la note 20.

ÉTUDE DE LA VÉRITABLE BASE D'OPÉRATIONS DES DEUX ARMÉES

J'ai tenu à présenter la difficulté dans toute sa force, au risque même de ne pouvoir la résoudre. Je crois cependant que les observations suivantes sont de nature à en diminuer la valeur. Il n'est pas besoin d'avoir pratiqué la guerre pour comprendre de quelle importance capitale est pour une armée en campagne ce qu'on appelle sa *base d'opérations*, c'est-à-dire le terrain connu et préparé sur lequel elle s'appuie, les sources régulières d'où elle tire ses approvisionnements et ses renforts, l'ensemble des défenses militaires destinées à la couvrir en cas de retraite. Les généraux de l'antiquité, bien que les troupes fussent alors moins difficiles à approvisionner, avaient à compter, comme les nôtres, avec cette nécessité stratégique. Toutefois, dans une guerre civile, qui mettait aux prises deux armées romaines, au milieu de provinces conquises et depuis longtemps pacifiées, les bases d'opérations étaient inévitablement moins fixes et avaient moins d'importance. Il est certain que tout devait s'ouvrir pour le vainqueur, routes, greniers, places fortes; tandis que pas une ligne de retraite ne pouvait être bien assurée pour le vaincu. César le premier avait, par deux fois, compromis ses communications, en se portant d'Italie en Épire, puis d'Épire en Thessalie. A plus forte raison Pompée, mieux établi dans le pays, pouvait-il être tenté de s'écarter de sa base d'opérations régulière.

Je dirai même que le général de Gœler, ne connaissant pas le terrain, n'a pu se faire une idée juste de la véritable base d'opérations des deux armées, question plus complexe qu'elle ne le paraît au premier abord. Il est donc nécessaire de revenir sur ce point, qui mérite quelques développements.

BASE D'OPÉRATIONS DE CÉSAR

On se demande d'abord quelles sont les raisons stratégiques qui forcèrent César à choisir le campement de Pharsale, plutôt que

tout autre lieu de la Thessalie. Quel intérêt avait-il à se fixer ainsi au sud de la plaine, à la naissance des premiers versants de la chaîne de l'Othrys? La marche de César depuis Dyrrachium était, comme nous l'avons remarqué, un mouvement de concentration, qui avait commencé par la jonction du corps d'armée de Macédoine. Restait le corps d'armée d'Étolie, composé des détachements de Cassius Longinus et de Calvisius Sabinus, et placé alors sous le commandement de Fufius Calénus. Cet officier, l'un des plus actifs lieutenants de César, s'avançant à travers la Phocide et la Béotie, en avait occupé les principales places, Delphes, Thèbes, Orchomène [1]; par là il se trouvait maître, en grande partie, du pays qui s'étend sur le flanc méridional de la Thessalie, de l'autre côté de l'Othrys. Or Pharsale commande justement les routes de l'Othrys, dont les deux principales sont : celle de *Mélitæa* [2], qui débouche à l'est de la plaine, par *Coronéia* et par les gorges de l'Énipée, et celle de *Thaumakoï*, qui débouche à l'ouest par le défilé de *Vryssia*. Le but de César, en campant près de Pharsale, était, sans aucun doute, de se mettre en communication avec les forces confiées à Calénus; et nous savons par Plutarque [3] qu'il proposa formellement à ses soldats d'attendre, pour livrer bataille, la jonction de ce second corps d'armée.

César s'appuyait donc, au sud, sur la chaîne de l'Othrys; mais, comme il conservait des positions en Épire et qu'il attendait aussi de ce côté des renforts [4], il n'avait pas un moindre intérêt à maintenir ses communications, à l'ouest, avec les passages du Pinde. Il résulte de cette double nécessité que sa ligne d'opérations devait s'étendre obliquement entre les deux directions mentionnées. Si l'on observe, maintenant, sur la carte, qu'une semblable

1. César, *Guerre civile*, III, 55.

2. La ville antique, dont l'enceinte couronne encore la colline de *Keuslar*, répond probablement à la position de *Coronéia*, sur l'Énipée. C'est la route suivie par le Spartiate Brasidas en l'an 422 av. J.-C. Celle de *Dhomoko* (*Thaumakoï*), qui passe avant les ruines de *Ghynækokastro* (probablement *Proerna*), est aujourd'hui la plus fréquentée. Voyez le plan n° 6 annexé à ce travail.

3. Ἄλλαι δὲ πεντεκαίδεκα σπεῖραι μετὰ Καληνοῦ κάθηνται περὶ Μέγαρα καὶ Ἀθήνας, ἠρώτησεν, εἴτε βούλονται περιμένειν ἐκείνους, εἴτ' αὐτοὶ διακινδυνεῦσαι καθ' ἑαυτούς. *Vie de César*, 43.

4. Ὡς δύο μὲν αὐτῷ τάγματα Κορφίνιος ἄγων ἐγγύς ἐστιν. *Ibid.*

diagonale est tracée naturellement à travers la Thessalie par le cours de l'Énipée, on comprendra qu'il était tout à fait avantageux pour César de s'établir derrière cette ligne naturelle, qui va de l'Othrys au Pinde, et qui couvrait toute la fertile plaine du *Kambos* thessalien, sur laquelle vivaient des légions. Une rivière, même franchissable, est toujours une protection utile sur le front des territoires occupés par une armée et sert à le dessiner plus nettement. Aussi la position du camp de César, au sud de l'Énipée, loin d'être rejetée *à priori*, doit-elle être considérée comme la plus conforme aux lois ordinaires de la stratégie. N'oublions pas que, venu le premier, il avait eu le choix de la position, tandis que Pompée avait dû nécessairement subordonner la sienne à celle de l'ennemi.

BASE D'OPÉRATIONS DE POMPÉE

Pompée, de son côté, n'avait pas son unique point d'appui à Larisse, ainsi que le prétend M. de Gœler. Maître de la mer, disposant par avance de tout le pays, il s'y était ménagé, selon le témoignage d'Appien, un réseau de routes, de ports, de forteresses, qui lui assurait des sources d'approvisionnements dans toutes les directions[1]. Parmi ces places, je n'en vois pas qui lui fussent plus nécessaires que celles du golfe de Volo, et surtout Démétriade, le grand port militaire et marchand de la Thessalie, réputé autrefois l'une des entraves de la Grèce. Bien que les Commentaires affirment, d'une manière générale, que toutes les villes thessaliennes firent leur soumission à César après la capitulation de Métropolis[2], il est difficile de croire qu'une position aussi importante, placée dans une relation étroite avec Larisse, n'ait pas été conservée par les Pompéiens.

Ce fut surtout après que Pompée eut établi son camp sur les

1. Appien, parlant de la position des deux armées, après leur arrivée à Pharsale, s'exprime ainsi : Ἀγορὰ δὲ Πομπηΐῳ μὲν ἦν πανταχόθεν, οὕτω γὰρ αὐτῷ προδιῴκηντο καὶ ὁδοὶ καὶ λιμένες καὶ φρούρια, ὡς ἔκ τε γῆς ἀεὶ φέρεσθαι καὶ διὰ θαλάσσης πάντα ἄνεμον αὐτῷ φέρειν. *Guerres civiles*, II, 66.

2. *Guerre civile*, III, 81.

collines de la Pharsalie, qu'il dut tenir à conserver ses communications avec le golfe. Désirant traîner la guerre en longueur, il ne pouvait assigner un rendez-vous plus voisin aux bâtiments de charge qui approvisionnaient son armée. Il faisait venir de là ses convois en un jour, par plusieurs routes qui débouchent toutes dans l'est de Pharsale : la plus directe est celle qui vient de *Volo*, par *Phères* (aujourd'hui *Vélestino*); les autres, un peu plus au sud, communiquent avec *Armyro*, l'ancienne Halos, et les points intermédiaires. L'idée d'occuper ces routes et de ne pas les laisser sous la main de l'ennemi suffisait pour déterminer Pompée à choisir une position à l'est et même au sud-est de César, au risque d'exposer sa propre ligne de retraite vers Larisse. On conçoit, dans ce cas, que, rempli, comme il l'était, d'une confiance exagérée, et, comptant réduire son adversaire par sa seule présence, il soit venu le chercher jusque sur la rive droite de l'Énipée, pour l'y serrer de plus près.

C'était, à coup sûr, une imprudence, mais une imprudence qui s'explique. N'oublions pas un texte important de Dion Cassius, qui accuse précisément Pompée « de n'avoir pas placé son camp dans un lieu convenable et de ne s'être préparé aucun refuge en cas de défaite[1] ». Il est certain que, s'il eût également appelé sa magnifique flotte de guerre dans les eaux de Démétriade, au lieu de la laisser inactive à Corcyre (faute capitale que lui reprochent avec raison les historiens[2]), le golfe de Volo fût devenu pour lui une base d'opérations plus sûre que Larisse même, et qui, sans modifier peut-être le dénouement de la bataille, eût certainement changé les conditions de la retraite. Pompée, dans toute cette partie de la campagne, agit aveuglément, en homme sûr de la victoire : je ne vois pas pourquoi on chercherait à lui épargner une faute stratégique qui part de la même erreur de jugement, et qui explique mieux que toute autre l'issue malheureuse de ses opérations.

1. Πολλῷ τοῦ Καίσαρος περισχήσειν δοκῶν, οὐδὲν προείδετο · οὔκουν οὐδὲ τὸ στρατόπεδον ἐν ἐπιτηδείῳ ἐποιήσατο, οὐδ' ἀναφυγὴν οὐδεμίαν ἡττηθέντι οἱ παρεσκεύασε. Dion Cassius, XLII, 1.

2. Appien, *Guerres civiles*, II, 71.

III. RECHERCHE TOPOGRAPHIQUE DU LIEU DE LA BATAILLE

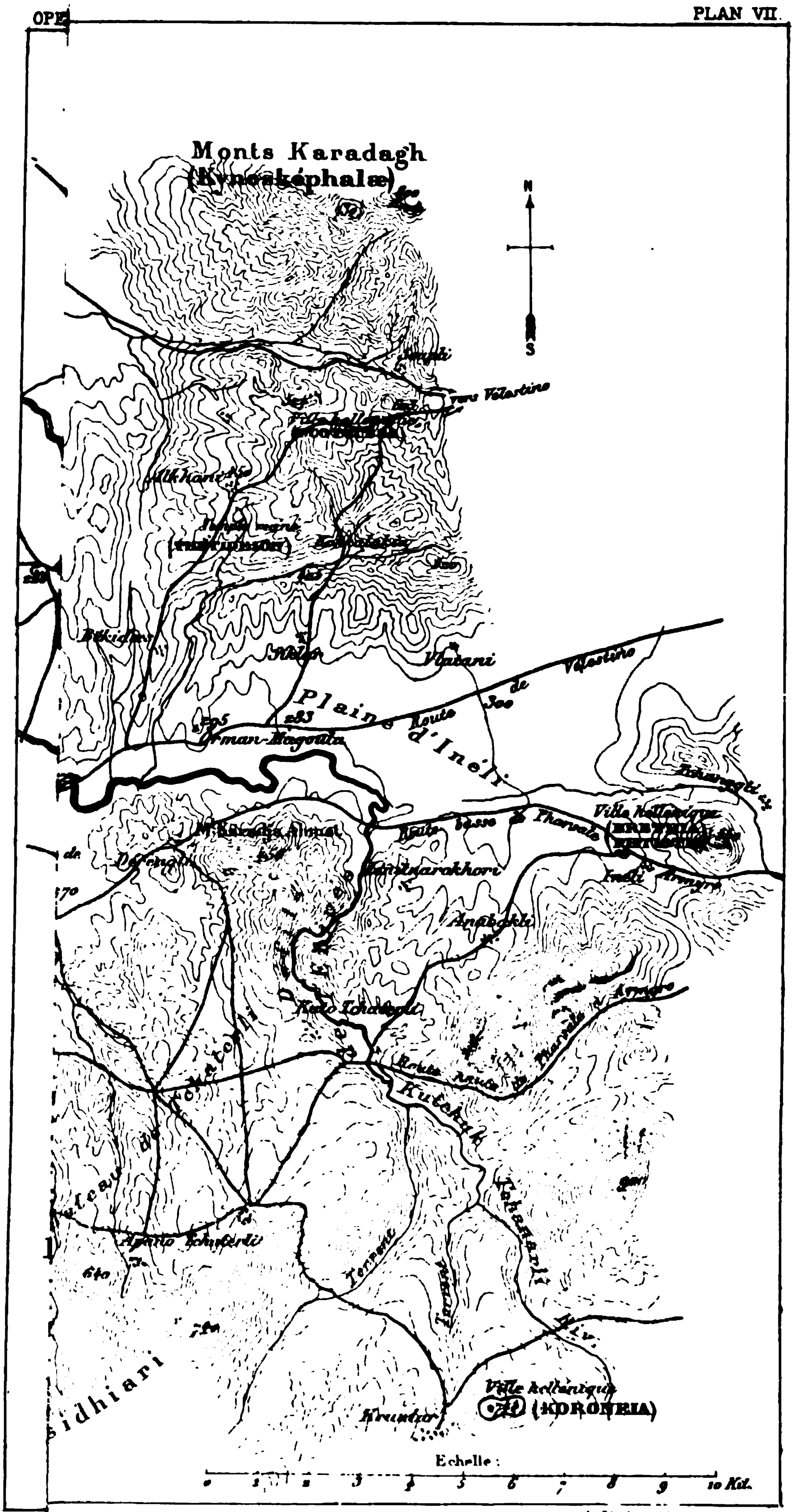
TOPOGRAPHIE DE LA RIVE DROITE DE L'ÉNIPÉE

Telles sont les raisons que la connaissance du pays et de ses communications naturelles permet d'opposer à la théorie du général de Gœler. Cependant, comme le but de ce travail est moins de défendre une opinion personnelle que d'exposer les faits qui doivent servir à les contrôler toutes, je me propose maintenant d'étudier, avec un égal soin, la topographie détaillée des deux rives de l'Énipée et d'y rechercher, sans parti pris, toutes les positions qui peuvent se rapporter aux descriptions des anciens sur la bataille de Pharsale. Je commencerai par la rive droite, celle qu'adopte exclusivement le stratégiste allemand. Je soumettrai ensuite la rive opposée au même examen. La position du camp de Pompée étant la clef de toutes les autres, il suffira de suivre dans cette exploration les versants montagneux qui bordent l'une et l'autre rive, et de jeter de là un coup d'œil sur le reste du pays [1].

Dans la chaîne septentrionale, il faut tout d'abord laisser de côté les crêtes rocheuses de *Dogandji* et de *Mavrovouni*, et même les hautes collines de *Tatari*, situées en face de Pharsale, malgré les trois forts antiques en pierres sèches et les deux tumulus que l'on rencontre dans cette région. En effet, le pays qui de là s'étend jusqu'à Larisse est un plateau complètement dépourvu d'eau courante; je l'ai traversé sans avoir à franchir même le lit desséché d'un torrent; il est donc impossible d'y retrouver le *flumen*, au bord duquel les légions vaincues s'arrêtèrent le soir de la bataille.

Le camp pompéien ne pouvant être placé sur ces hauteurs, on est forcé, pour rencontrer du même côté de la vallée d'autres som-

1. Cette partie, toute topographique, ne peut être suivie que sur le plan n° VII, dressé sous ma direction par M. Laloy, et sur la vue D de M. Daumet.


Monts Karadagh
(Kynoskephalæ)
N
S
vers Velestino
Plaine d'Ineïr
Route de Velestino
Orman-Magoula
Route basse de Pharsala
Ville hellénique
Kutchuk
Ville hellénique
(KORONEIA)
Echelle :
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kil.

mets d'une élévation suffisante, de s'enfoncer vers l'est, à plus de trente kilomètres de Pharsale.

LES PENTES DU KARADAGH, SEUL POINT DE LA RIVE DROITE OÙ IL SOIT POSSIBLE DE PLACER LA BATAILLE

En effet, vers les extrêmes limites de la vallée moyenne de l'Énipée, se dresse un haut massif, le mont *Karadagh*, qui atteint six cents mètres au-dessus du niveau de la plaine. Son sommet est un plateau rocheux, aux pentes raides, qui étale à ses pieds dans la direction de la rivière un vaste réseau de collines basses, fertiles, mais tourmentées. C'est une région à part, qui dépendait d'une ville importante, dont on voit encore les ruines près du village de *Soupli*. Au pied des dernières collines s'étend la petite plaine d'Inéli, qui fait suite à celle de Pharsale, mais qui n'est plus, comme elle, coupée en deux par le lit de l'Énipée, car elle est située au delà des gorges par lesquelles il débouche des montagnes du versant méridional. Sur ce versant, de l'autre côté de la plaine, à l'entrée des défilés qui conduisaient à Phères, se trouve une seconde enceinte hellénique, celle d'*Inéli*, dont les murs d'appareil régulier, se dressent encore à plusieurs mètres avec leurs portes et leurs tours, et sont un des beaux exemples de l'architecture militaire chez les Grecs.

Les pentes lointaines de Karadagh et la plaine détournée d'Inéli sont le seul terrain, sur toute la rive droite de l'Énipée, où il soit possible de placer la bataille. C'est aussi le point que choisit le général de Gœler, et il s'y arrête avec d'autant plus d'assurance que, trompé par une carte grossière, il ne se rend pas compte des distances et transporte cette région montagneuse en face de Pharsale, à l'endroit où s'élèvent les collines de Tatari [1]. A part cette grave erreur, il faut convenir que la topographie du pays se prête jusqu'à un certain point aux hypothèses du stratégiste allemand. Il

1. Voyez la planche III de l'ouvrage du général de Gœler. En comparant cette planche avec notre plan n° VII, on pourra juger combien il est difficile de faire de la stratégie sur le papier, sans avoir visité le pays.

retrouve dans les sommets rocheux du Karadagh les *hautes montagnes sans eau* des Commentaires et, dans les ondulations qui s'y rattachent, les collines du camp pompéien. Les vestiges qu'on voit près du village de Soupli ne sont pour lui autre chose que les ruines de *Palæpharsalos*. Un profond torrent qui prend naissance en cet endroit et qui, contournant la montagne, va se jeter, au nord, dans le lac de *Karla*, représenterait alors le *cours d'eau* que les Pompéiens rencontrèrent dans leur retraite. Je refuse seulement de reconnaître le *ruisseau aux rives embarrassées* dans le maigre filet d'eau d'*Orman-Magoula*, qui se traîne au milieu de pentes adoucies et que nous avons traversé, au mois de juillet, en mouillant à peine le sabot de nos chevaux. Mais, en revanche, si le général de Gœler avait visité comme nous la contrée, il y signalerait sans doute avec empressement deux tumulus, l'un au bord de la plaine près de *Vlatani*[1] et l'autre sur les collines de *Békidæs;* il montrerait surtout entre *Siklar* et *Soupli* un vallon désert que les habitants appellent *Kokkalakia*, c'est-à-dire les *ossements*, dénomination qui semble rappeler le souvenir d'une ancienne bataille.

LE MÊME EMPLACEMENT DÉJA OCCUPÉ PAR LA BATAILLE DE CYNOSCÉPHALES

Malheureusement, une objection des plus graves me paraît réduire à néant ces rapprochements ingénieux. Les cimes du Karadagh portent un nom fameux dans l'ancienne géographie du pays, celui de *Cynoscéphales*, qui rappelle un autre grand fait militaire de l'histoire de Rome, antérieur de plus d'un siècle à la bataille de Pharsale. Il y avait même eu antérieurement un combat de Cynoscéphales, où Pélopidas périt vainqueur d'Alexandre, tyran de Phères [2]. Le général de Gœler est lui-même forcé d'accepter le fait et d'inscrire en grosses lettres le nom de Cynoscéphales sur le plan qu'il nous donne, sans paraître se douter que son hypothèse a le tort de venir s'établir sur un terrain occupé d'avance. Le

1. Le nom complet de ce village paraît être *Dovlétani*.
2. *Vie de Pélopidas*, 21. — Polybe, XVIII, 3, 4.

doute ici n'est pas permis : la relation de Polybe, claire et précise, autant que celle de César est vague et insuffisante, représente les Monts Cynoscéphales comme une haute rampe, située entre les territoires de Phères et de Pharsale, ce qui est le signalement exact du massif du Karadagh. En effet, le consul Flamininus, parti de Phères en même temps que le roi Philippe, tourne ces montagnes par le sud, tandis que les Macédoniens en font le tour par le nord. Il campe d'abord près d'*Érétria Phthiotis*, puis, le second jour, à *Thétidéion*, petite place de la Pharsalie, sur les frontières du pays de *Scotoussa;* il compte envahir le premier le territoire de cette ville, pour mettre la main sur ses moissons [1]. C'est alors que les légions romaines, dans une reconnaissance poussée vers les sommets de Cynoscéphales, rencontrent inopinément l'ennemi et le battent après une lutte acharnée.

Remarquez que les principales positions du pays où le général de Gœler voudrait transporter la bataille de Pharsale se trouvent déterminées par cette marche. Les prétendues ruines de *Palæpharsalos* à Soupli sont indubitablement celles mêmes de *Scotoussa*, ville importante, siège d'un oracle de Jupiter, et dont le territoire, au rapport de Strabon, comprenait les hauteurs de Cynoscéphales [2]. La grandeur de l'enceinte, la construction des murailles qui est par assises régulières et relativement peu ancienne, la richesse des tombeaux où les paysans ont trouvé des bijoux en or et des vases de métal à reliefs, tout répond à l'idée qu'on peut se former d'une pareille ville et non d'une antique et obscure acropole, comme devait être Palæpharsalos. D'un autre côté, la belle enceinte d'Inéli, d'appareil également régulier, située vers les défilés de Phères, est considérée avec raison comme étant *Érétrie de Phthiotide*. Quant à la position intermédiaire de *Thétidéion*, petite ville ou bourgade déjà mentionnée dans le combat entre Pélopidas et le tyran Alexandre, je crois en avoir retrouvé les vestiges sur les collines au-dessus du village de Békidæs. Là se voit un long plateau, nivelé de main d'homme, avec de nombreux

1. Polybe, mêmes chapitres.
2. Ἔστι δ' ἐν τῇ Σκοτούσσῃ χωρίον τι Κυνὸς κεφαλαὶ καλούμενον. Strabon, 441.

débris d'architecture dorique et ionique, qui proviennent vraisemblablement de l'antique sanctuaire de Thétis, placé en cet endroit par plusieurs écrivains de l'antiquité.

Deux textes seuls, si l'on n'y regardc pas de près, pourraient faire penser que Palæpharsalos était dans le même voisinage. Le premier est le passage de Strabon qui place Thétidéion « près des deux Pharsale, de la Vieille et de la Nouvelle »; mais il ne s'agit certainement ici que d'une proximité relative entre les points qui étaient tous les trois situés également en Pharsalie [1]. Tite Live, de son côté, dans le récit d'une autre marche de Philippe, mentionne, entre les villes d'Érétrie et de Phères, une forteresse du nom de *Palæpharsalus* [2] ; mais, s'il a suivi rigoureusement l'ordre géographique, j'aime mieux adopter, conformément à la leçon de plusieurs manuscrits, le nom de *Palæpharus* (la Vieille Phères), qui convient mieux à une place beaucoup plus voisine de Phères que de Pharsale.

Il n'y a donc pas de compromis possible; il faut abandonner sans partage tout ce territoire, ces montagnes, ces villes et ces bourgs à la bataille de Cynoscéphales. En effet, si celle de Palæpharsalos avait eu lieu dans les mêmes parages, les historiens n'auraient pas manqué d'en faire la remarque et de rappeler des noms déjà consacrés par des souvenirs de gloire.

SEUL MOYEN DE TIRER QUELQUE PARTI DE L'HYPOTHÈSE PRÉCÉDENTE

Je veux néanmoins supposer que j'adopte un instant la théorie du général de Gœler, je voudrais tirer un parti plus sage qu'il ne l'a fait de la véritable topographie du pays. Je tâcherais, s'il est possible, de faire la part des deux batailles; je respecterais les emplacements d'Érétria, de Thétidéion, de Scotoussa, de Cynoscéphales, qui me paraissent irrévocablement fixés. Au lieu d'établir le camp de Pompée à Soupli, très haut dans la montagne, et de placer,

1. Ce passage prouve au contraire, comme je l'ai démontré plus haut, que Palæpharsalos était à l'ouest de Pharsale.
2. Tite Live, XXXII, 13.

par conséquent, le champ de bataille en plein pays de collines et de ravins, ce qui est contraire au témoignage de César, je choisirais les ondulations les plus voisines de la plaine, par exemple les hauteurs au-dessus de Vlatani. Renonçant à chercher au fond d'un vallon presque à sec le *rivus impeditis ripis*, j'appuierais hardiment ma bataille sur le cours même de l'Énipée, comme le font Lucain et Julius Frontinus, et je m'attacherais à prouver, malgré le peu de vraisemblance de la supposition, que César, habitué aux fleuves de la Gaule, a bien pu appeler *ruisseau* l'une des grosses rivières de la Thessalie[1]. Il est vrai qu'on ne trouve directement sur aucun point du cours de l'Énipée les marais dont parlent ces deux auteurs; mais, au moins, est-ce l'endroit où ses rives, plus plates, laissent le plus facilement déborder les eaux, dans les crues subites occasionnées par les orages.

En suivant la même donnée, le camp de César se trouverait reporté de l'autre côté de la plaine, sur les derniers mamelons d'*Iénitzarokhori*. C'est sur le même versant qu'on devrait chercher alors l'emplacement de la Vieille-Pharsale, bien que je n'y aie rencontré au-dessus du même village qu'une enceinte byzantine, attribuée à un ancien monastère. L'acropole de Palæpharsalos, en restant voisine du champ de bataille, se trouverait ainsi le plus loin possible de Cynoscéphales. Malheureusement, l'impossibilité d'assigner une autre ligne de retraite aux Pompéiens que ces crêtes mêmes de Cynoscéphales laisse toujours subsister entre les deux batailles un point de contact, qui me paraît inconciliable avec les textes anciens. J'ajouterai que le camp de Pompée, placé même à Vlatani, aurait couvert de trop près la position de Scotoussa, pour que le mouvement que César préparait dans la direction de cette ville eût été exécutable. Tel est, cependant, le meilleur parti à tirer de l'hypothèse qui place la bataille sur la rive droite de l'Énipée.

1. Il est néanmoins difficile que César, après avoir désigné l'Énipée par *rivus*, appelle *flumen* un des torrents du Karadagh. Le dictionnaire de Forcellini, à l'article *flumen*, dit formellement que ce mot est plus fort que *rivus*, « *distinguitur a rivo ut major a minore* ». On peut reprocher à César beaucoup de négligence dans sa narration, mais un *puriste* comme lui peut-il être accusé d'une faute contre la propriété des termes ?

TOPOGRAPHIE DE LA RIVE GAUCHE DE L'ÉNIPÉE

Je passe maintenant sur la rive gauche de l'Énipée, et, prenant une direction inverse, je parcours de l'est à l'ouest les hauteurs du versant méridional. Disons tout de suite que ce versant n'est que le rebord plus ou moins élevé d'une région de plateaux adossée aux plus hautes montagnes des environs de Pharsale, à la barrière rocheuse des monts *Khassidhiari*, qui atteint neuf cents mètres au-dessus de la plaine.

La première hauteur que l'on rencontre au delà de la rivière est une longue colline, que les habitants appellent *Karadja-Ahmet*. Son isolement au milieu de la contrée environnante lui donne l'aspect d'une petite montagne, bien qu'elle n'ait pas plus de deux cent trente mètres de haut. Mais ce qui la rend surtout remarquable, c'est que l'Énipée, en débouchant des gorges, vient tourner autour de sa base et l'enveloppe, à l'est et au nord, d'un brusque repli. Du côté opposé de la rivière, le mont Karadja-Ahmet domine le pays plat que j'ai appelé *arrière-plaine* de Pharsale et les pentes gazonnées du fertile plateau de *Tchaterli*. Un torrent, l'*Aïkli*, découle de ce plateau; mais en été il traîne à peine un peu d'eau jusqu'au bord de la plaine, où se perd la trace même de son cours. Formé dans le voisinage par les ravins des monts Khassidhiari, il ne peut en aucune façon être pris pour l'ancien *Énipée* : c'est là encore une erreur grave à relever sur la carte du général de Gœler [1].

Rien du reste n'invite à placer la bataille dans cette région. Les seuls vestiges qu'on y rencontre sont l'énorme tumulus de Chéiki, dont le remblai est soutenu par une construction de pierres sèches, et le nom de *palæokastro*, conservé par deux emplacements sur le

1. Les cartes antérieures à notre voyage plaçaient là, sous le nom de *Stamatomylo*, un grand embranchement de l'Énipée, qui venait comme lui du mont Othrys. Cette erreur tient à la nécessité de retrouver l'*Apidanos*, par l'intermédiaire duquel l'Énipée envoyait ses eaux au Pénée; or l'*Apidanos* me paraît avoir dû être formé autrefois par la réunion des deux cours d'eau qu'on appelle aujourd'hui le *Phersalitis* et le *Bouiouk-Tchanarli* ou *Grand-Tchanarli*.

mont Karadja-Ahmet, qui ne garde toutefois aucune trace de ruines. Cette hauteur, entourée par le cours de l'Énipée, n'est certainement pas la *montagne sans eau* à laquelle se rattachaient les collines du camp pompéien. Mais, en revanche, il n'y en a pas une seconde, sur les deux versants, qui réponde aussi exactement à une autre montagne qui figure dans la retraite celle dont « le pied était baigné par une rivière [1] ». C'est du reste un rapport qui sera confirmé par la suite de nos recherches.

La région du Karadja-Ahmet est séparée de la grande plaine de Pharsale et de la ville même par une pointe avancée, qui se détache du versant méridional. Cette saillie est formée par le mont *Sourla* (autre mont *Karadagh*), pic rocheux, haut de cinq cent quarante mètres, qui projette en avant la basse colline de *Krindir*. Un officier anglais, non moins versé que le général de Gœler dans la connaissance de l'antiquité, le colonel Leake, qui a visité, mais trop rapidement, le pays, a cru reconnaître dans cette colline adossée à une montagne la position du camp pompéien [2]. Partant de cette donnée, il appuie les lignes de bataille, d'un côté, à l'Énipée, et, de l'autre, à la ville de Pharsale, dont Palæpharsalos n'est plus alors qu'un quartier ou un faubourg. Mais la topographie donne un démenti formel à ces hypothèses, qui d'ailleurs s'accordent peu avec les textes. Si le colonel Leake avait étudié de près l'emplacement qu'il a choisi, il aurait reconnu tout de suite que la colline de Krindir, malgré sa forme aplatie, est couverte de roches tranchantes qui empêchent d'y établir un camp [3], et qu'elle est, de plus, dominée à pic par le mont Sourla, trop escarpé en cet endroit pour que les Pompéiens aient pu songer à l'escalader dans leur retraite. Il n'est donc pas nécessaire de nous arrêter plus longtemps à cette opinion, qui a aussi pour conséquence peu vraisemblable d'englober dans le champ de bataille la ville même de Pharsale.

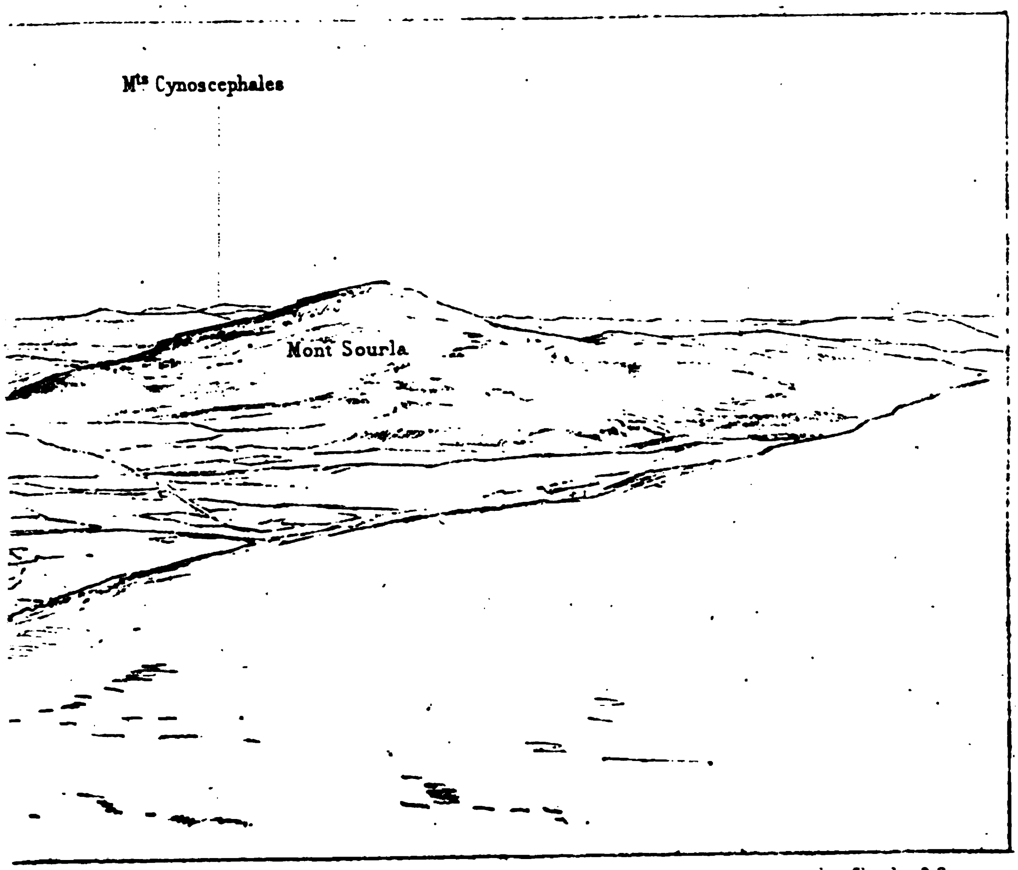
1. *Hunc montem flumen subluebat. Guerre civile.*
2. Leake, dans les *Transactions of the Royal Society of Literature*, vol. IV, p. 68, 2e série; comparez *Northern Greece*, du même auteur, vol. IV, p. 475.
3. On dirait les lames dressées et soulevées de certains glaciers : les rochers sont si dangereux que les chèvres même s'y tuent; nous en avons été témoins.

LA PLAINE A L'OUEST DE PHERSALA : DÉCOUVERTE DE LA POSITION DE PALÆPHARSALOS

Quand on a dépassé la pointe de Krindir, on arrive enfin dans la partie la plus ouverte de la vallée, dans la plaine spacieuse qui s'étend à l'ouest de Pharsale, entre les hauteurs qui font suite à l'acropole de cette ville et le cours de l'Énipée. Deux textes formels, on ne l'a pas oublié, l'un d'Appien, qui place la bataille entre la ville et la rivière, l'autre de Strabon, qui marque la position de Palæpharsalos à l'ouest de Pharsale, nous appellent depuis longtemps sur ce terrain, et quatorze tumulus, presque tous fouillés par nos travailleurs, paraissent y marquer le lieu même de l'action. J'ai reconnu en outre, dès le premier coup d'œil jeté sur le pays, que plusieurs traits importants de sa topographie étaient restés jusqu'ici inconnus ou se trouvaient défigurés par les meilleures cartes ; je pense, en les faisant connaître, démontrer qu'aucun autre point, non seulement de la rive gauche de l'Énipée, mais de la vallée de Pharsale, ne concilie mieux toutes les difficultés et tous les textes.

Le premier fait à signaler est l'existence, dans cette partie de la plaine, d'un gros ruisseau, le *Tabakhana*, qui sort d'une source abondante, au pied même des anciennes murailles de Pharsale. Large au plus de quatre à cinq mètres, il est partout embarrassant à franchir, à cause de l'encaissement de son lit, qui ressemble à un canal creusé de main d'homme et dans lequel il ne cesse pas, même en été, de couler à pleins bords. Contrairement aux lois ordinaires de l'hydrographie, au lieu de se joindre à la grande rivière qui est voisine, il coule parallèlement dans la même vallée, le long des montagnes du versant méridional, et va se réunir aux autres cours d'eau de la Thessalie. On peut douter que ce soit là sa direction naturelle et primitive. Mais la présence de ce ruisseau à côté de l'Énipée donne moins que jamais le droit de prêter une signification arbitraire aux mots *rivus* et *flumen* employés par César.

Vue d'après nature D



Imp Chardon & Sormani

Les cartes négligeaient de marquer dans la même région un autre détail topographique qui ne présente pas moins d'importance : c'est une hauteur détachée, de forme oblongue, véritable île rocheuse, qui surgit de la plaine, à l'endroit où la vallée de Pharsale s'ouvre sur la Thessalie. La position est surtout remarquable par la manière dont elle est avoisinée par les eaux, au nord par l'Énipée, qui serre de près la colline, au sud par le cours plus éloigné du Tabakhana, à l'ouest par la grande source de *Limbi*, jaillissant du pied des rochers pour se répandre en marécages. Il n'y a pas à douter que le mont *Koutouri* (comme on l'appelle) n'ait été l'emplacement d'une ville fort ancienne. J'y ai retrouvé les fondations d'une enceinte d'appareil cyclopéen, dont le caractère est particulièrement rude et primitif. Le système de défense, qui se réduit à construire, du côté le plus accessible, deux lignes de murs, au lieu d'une, nous reporte à l'époque reculée où l'on ignorait encore l'usage des saillants et des tours. C'est ce que j'ai découvert de plus antique, comme ruines, dans toute la Pharsalie, et il me semble qu'aucun emplacement ne convient mieux à la Vieille-Pharsale, à cette forteresse des temps héroïques, qui devait donner son nom à la victoire de Jules César. On comprend que les habitants du pays aient choisi tout d'abord, pour leur premier centre d'habitation et de défense, cette position isolée, qui commande l'entrée de la plaine. Quelques restes d'un fort hellénique, de construction beaucoup plus moderne, situé au sommet de la colline, montre qu'elle ne cessa pas d'être occupée pendant toute la période grecque.

Le camp pompéien a aussi, près de là, sa place marquée dans les montagnes du versant méridional. Toute cette partie de la chaîne est une muraille de rochers abrupts : elle ne s'ouvre qu'en un seul point, vers le milieu, pour former un amphithéâtre de pentes douces et ondulées, appelé *Khaïdharia*. La position est à souhait pour un campement : spacieuse, facile à défendre, inclinée vers le plat pays, suffisamment pourvue d'eau par des sources locales, qui alimentent aujourd'hui la grande fontaine turque d'*Ikiloklou*, et par le voisinage du Tabakhana. En arrière, un étroit

défilé donne passage dans la direction de Dhomoko; mais la communication principale est avec des plateaux qui s'adossent à la chaîne de Khassidiari, région élevée, où l'on peut reconnaître les *altissimi montes* des Commentaires; ces plateaux offrent de plus d'inépuisables pâturages pour la cavalerie. Quant au *mons sine aqua*, on le retrouve dans la plate-forme escarpée d'*Alogopati*, tout à fait privée d'eau, qui couronne à une hauteur de quatre cent trente mètres les pentes mêmes de Khaïdharia. On remarquera en outre que ces différents points sont en relation directe par les plateaux avec le mont Karadja-Ahmet, la montagne baignée par une rivière : c'est un dernier rapport avec la description de César. Il n'y a du reste, à Khaïdharia, d'autres vestiges qu'un mamelon portant le nom de *palæokastro*, sans traces de ruines[1].

Voilà enfin un coin de pays où se trouvent rassemblés tous les détails de topographie dont nous avons vainement cherché la réunion sur d'autres points. Il reste cependant une difficulté : c'est la direction actuelle du Tabakhana, ce ruisseau sur lequel il faut appuyer la droite de Pompée et la gauche de César. En effet, au lieu de passer le long du champ de bataille, il le coupe en deux et ne laisserait, pour déployer les deux armées sur sa rive gauche, qu'une étroite bande de terrain au pied des montagnes. Mais, comme je l'ai déjà fait pressentir, la configuration de son lit et celle du terrain qu'il traverse semblent prouver que ses eaux ne suivent plus aujourd'hui leur cours naturel et primitif. La Thessalie et particulièrement la plaine de Pharsale offrent d'autres exemples de pareils changements : de là peut-être ce système hydrographique tout à fait spécial, que l'on peut appeler le *parallélisme des rivières*[2]. Comme c'est vers la fin de l'époque

1. Je ne m'arrête pas ici à une tradition des Turcs, qui place à Khaïdharia l'ancienne Pharsale, τὰ παλαιὰ Φάρσαλα. Ils n'en montrent pour preuve qu'un lieu appelé encore le *Jardin du Cadi;* ils prétendent que leurs pères, chassés de cette position par la grande quantité de serpents, s'établirent ensuite à Phersala. Il ne s'agit probablement ici que d'un ancien établissement turc. Si pourtant la tradition remontait à l'époque antique, elle ne ferait, tout en modifiant l'emplacement de Palæpharsalos, que confirmer l'opinion émise dans ce travail sur le champ de bataille.

2. Voir surtout le ruisseau appelé encore aujourd'hui *Avlaki* ou *le Canal*, qui se trouve placé exactement dans les mêmes conditions de parallélisme que le Tabakhana.

romaine que l'emploi des moulins à eau a dû commencer à multiplier ces travaux de canalisation, on conçoit que les habitants en aient perdu le souvenir. Je crois donc être autorisé à supposer que les eaux de la grande source de Pharsale se déversaient autrefois directement dans l'Énipée; n'étant pas alors canalisées, elles devaient même former sur leurs rives des marécages, que Frontin, par une erreur qui s'explique, aura attribués au cours même de la rivière. Cette rectification topographique était nécessaire avant de passer à l'exposition de la bataille[1].

BATAILLE DE PHARSALE

Sans entrer dans des détails de stratégie et de tactique, qui ne sauraient être de ma compétence, je ne veux ici que résumer les principaux faits de cette importante affaire, tels qu'ils résultent de la comparaison des textes avec la configuration du terrain et la position des tumulus.

César arrive le premier : maître de choisir son champ de bataille, il s'arrête au milieu de la plaine de Palæpharsalos, dans l'angle que formait alors le ruisseau de Pharsale avec l'Énipée. La disposition des tumulus nous force à placer son camp un peu au sud du village de *Kousgounar*, à l'endroit où l'on voit un bois de chênes verts, que les paysans grecs se font un scrupule religieux de couper. La distance de ce point à Khaïdharia est de six kilomètres, ce qui équivaut exactement aux trente stades marqués par Appien.

Après quelques jours d'attente, Pompée apparaît sur les hauteurs du versant septentrional; mais, n'y trouvant aucune position qui lui permette de serrer l'ennemi d'assez près, il passe l'Énipée vers Orman-Magoula, tourne par les plateaux les crêtes de Pharsale et vient déboucher sur les pentes de Khaïdharia, où il établit son camp. Par ce mouvement il se rend maître d'une partie des communications de César et menace le reste. La situation, dan-

1. Voir les nombreux ὑδρόμυλα des chartes byzantines. C'est peut-être même ce qui expliquerait le mieux la donnée antique d'après laquelle l'Énipée se jetait dans l'Apidanos. Cf. p. 105, note 1.

gereuse pour livrer bataille, est excellente pour garder la défensive : or Pompée, en l'occupant, ne se propose pas d'autre but que de réduire l'ennemi par une immobilité menaçante, et il s'y affermit encore en l'entourant de plusieurs redoutes.

Les Commentaires placent l'arrivée de César dans les environs de Pharsale à l'époque « où les blés y étaient mûrs [1] », c'est-à-dire vers le 1er juillet : pendant notre séjour à Phersala, nous avons vu, à cette date, moissonner les premiers blés de la plaine. D'un autre côté, les calendriers anciens font connaître que la bataille se donna le cinquième jour avant les ides du mois Sextilis, le 9 août de l'année 48 avant notre ère[2]. Il se passa donc plus d'un mois en vaines manœuvres, sans qu'il y eût entre les deux armées d'autre engagement qu'un combat de cavalerie[3]. On sait sous quelle pression de son entourage Pompée se décida à sortir de cette inaction calculée, au moment même où l'ennemi commençait à en sentir tout le poids. Le matin de la bataille, César avait donné l'ordre à trois de ses légions de se mettre en marche dans la direction de Scotussa, pour chercher derrière l'Énipée un centre d'approvisionnement moins exposé; l'armée tout entière s'apprêtait à suivre cette avant-garde, et n'avait plus de ressource que dans un continuel déplacement[4]. Le mouvement ne fut arrêté que par la vue des légions de Pompée, qui descendaient enfin des pentes de Khaïdharia et prenaient leurs positions dans la plaine.

La disposition adoptée, à l'époque de César, pour un engagement général, était l'ordonnance par cohortes, sur trois lignes de bataille, *triplici acie*. Les légions placées de front, de manière à former par leur juxtaposition le centre et les ailes, et par leur profondeur toute la profondeur de l'ordre de bataille, se trouvaient elles-mêmes échelonnées sur trois divisions; c'est-à-dire

1. *Quæ jam matura erant.* César, *Guerre civile*, III, 81.
2. Kalendarium Amiterninum : « *V. eid. Aug. n. p. Soli Indigiti in colle Quirinali fer. q. eo. d. C. Cæs. C. f. Pharsali devicit.* » — Kalendarium Antiatinum : « *V. eid. Aug. n. p. Divus Jul. Phars. vicit.* » Orelli, *Inscr. lat.*, vol. II, p. 397.
3. César, *Guerre civile*, III, 84.
4. *Id.*, *ibid.*, 85. — Appien, *Guerres civiles*, II, 68.

que chaque légion de dix cohortes avait un nombre déterminé de cohortes en avant sur le front de bataille, les suivantes à distance sur la seconde ligne, et les dernières en troisième ligne. Ces trois lignes s'étendaient ainsi, de légion en légion, dans toute la longueur de l'armée, et leur épaisseur dépendait du nombre de rangs que l'on avait donnés à la cohorte. Tel fut l'ordre dans lequel les deux chefs, à quelques modifications près, rangèrent leur infanterie légionnaire[1].

Pompée, qui avait quarante-cinq mille hommes, formant cent cohortes ou onze légions, disposa, selon Frontin, chacune de ses trois lignes sur dix rangs d'épaisseur[2]. Cette disposition donne, pour le développement de son front de bataille, quinze cents hommes, qui devaient occuper deux kilomètres et demi, si l'on accorde au soldat romain en ligne quatre-vingts centimètres (trois pieds selon Végèce[3]), et si l'on double la longueur obtenue pour tenir compte des intervalles d'évolution entre les cohortes. La droite, formée des légions de Cilicie et d'Espagne, sous le commandement de l'un des Lentulus, s'appuyait sur le ruisseau de Pharsale, qui, bordé comme aujourd'hui de plantations et de jardins, suffisait pour la couvrir : aussi n'était-elle flanquée que d'un corps de six cents cavaliers du Pont et d'une cohorte auxiliaire de montagnards cappadociens. Le centre était occupé par Scipion avec les légions de Syrie. Pompée en personne se tenait à l'aile gauche, où Domitius Ahenobarbus commandait la Ire légion et la IIIe (la IVe selon Lucain), qui avaient fait avec César une partie de la guerre des Gaules. De ce côté, au milieu de la

1. Malgré les objections du général de Gœler (nos 1 et 14 de l'Appendice), il ne paraît pas possible d'entendre le *triplex acies* de Frontin par la division ordinaire d'une armée en un centre et deux ailes. Je m'en rapporte d'ailleurs au passage où César (*Guerre civile*, I, 83) explique lui-même cette ordonnance : *Acies erat... Cæsaris triplex; sed primam aciem quaternæ cohortes ex V legionibus tenebant, has subsidiariæ ternæ et rursus aliæ totidem suæ cujusque legionis subsequebantur.*

2. *Cn. Pompeius adversus C. Cæsarem Palæpharsali triplicem instruxit aciem, quarum singulæ denos ordines haberent in latitudinem... Julius Cæsar et ipse, triplici acie, dispositis in fronte legionibus...* J. Frontinus, *Strategematicon*, II, 3, 22. — Pour l'ordonnance de la bataille, voir surtout les Commentaires, *Guerre civile*, III, 86 et suiv.; Appien, *Guerres civiles*, II, 68 et suiv., sans oublier le VIIe chant de la *Pharsale*.

3. *Singuli pugnatores ternos occupant pedes. Instit. milit.*, III, 15.

plaine, étaient rangés les sept mille chevaux de la cavalerie, et le front de bataille était démesurément prolongé par l'énorme masse de troupes légères que Pompée avait tirées de toutes les provinces de la Grèce et de l'Asie. Ces auxiliaires, presque tous gens de trait, placés à distance pour ne pas troubler l'ordonnance des légions, s'apprêtaient à suivre la cavalerie, qui avait reçu l'ordre de tourner l'aile opposée de l'ennemi, et devaient fondre sur le camp, resté sans défense.

L'infanterie de César, moins forte de moitié que celle de son adversaire et ne comptant que vingt-deux mille hommes, formait cependant sept légions et demie ou soixante-quinze cohortes, rangées également sur trois lignes, chaque corps étant relativement moins nombreux et chaque ligne moins épaisse que du côté des Pompéiens. L'aile gauche, appuyée au ruisseau, se composait de la IXe légion, renforcée de la IIIe à cause des pertes qu'elles avaient subies devant Dyrrachium; ces deux légions étaient commandées, comme alors, par Antoine. Domitius Calvinus se tenait au centre avec les deux légions de son corps d'armée, la XIe et la XIIe. Parmi les légions présentes, il faut compter la VIe, que nous avons vue se signaler aussi à Dyrrachium. A l'extrême droite, qui devait porter tout l'effort de la bataille, César avait placé la Xe légion, formée de ses plus fidèles vétérans, sous le commandement de P. Sylla. Il n'ignorait pas de quel poids pouvait être pour la victoire la solidité éprouvée et le dévouement tout personnel d'un corps dont il avait fait, dans les prévisions lointaines de sa politique, comme sa garde particulière. Pendant la guerre des Gaules nous trouvons cette légion placée dans toutes les grandes occasions au poste de confiance, contre Arioviste, contre les Nerviens, sur les grèves de l'île de Bretagne. Il l'appelait dès cette époque « sa cohorte prétorienne[1] », lui attribuant un nom qui, d'abord appliqué à la faible

1. *Se cum sola decima legione iturum, de qua non dubitaret, sibique eam prætoriam cohortem futuram. Huic legioni Cæsar et indulserat præcipue et confidebat maxime. Guerre des Gaules,* I, 40. Comparez II, 23; IV, 25. *Guerre d'Afrique,* 16, 53, 54, 60, 81. *Guerre d'Espagne,* 30, 31. On voit que la Xe légion fut aussi la plus difficile à contenter après la victoire.

troupe attachée au prétoire du général, devait finir par désigner la garde des empereurs. C'est au milieu de cette troupe d'élite que César établit son quartier général, en face de celui de Pompée. Devinant la manœuvre tournante que méditait la cavalerie ennemie, il prit, au moment même de l'action, un parti qui devait assurer le succès de la journée. Il tira de sa troisième ligne de bataille, placée en réserve, six cohortes, qu'il disposa en potence, sur une quatrième ligne, de manière à couvrir son flanc droit menacé [1]. Du même côté étaient sa cavalerie, forte seulement de mille chevaux, et ses auxiliaires, composés d'Acarnaniens, d'Étoliens, de plusieurs corps de Gaulois : Florus cite particulièrement un corps de Germains, dont la fureur sauvage et guerrière s'était montrée déjà à Dyrrachium, au sac de Gomphi et qui devaient prendre une part énergique au retour offensif contre la cavalerie pompéienne [2].

La principale faute de Pompée, dans son plan de bataille, fut, à ce qu'il semble, de réduire toutes ses manœuvres à une charge de cavalerie. D'un côté il comprime l'élan de son infanterie; de l'autre il pousse ses escadrons contre les carrés encore non entamés de l'ennemi. Cette combinaison aurait pu réussir contre des troupes moins fermes et moins expérimentées; mais les vétérans de la guerre des Gaules, habitués à manœuvrer, même par petits corps, au milieu des populations les plus hostiles, et à voir tourbillonner autour d'eux des nuées de cavalerie barbare, ne pouvaient se laisser troubler par une pareille attaque. Tout l'élan des sept mille chevaux vint s'amortir contre le sang-froid des six cohortes placées en retour sur la droite de César; elles chargèrent même les cavaliers avec tant de vigueur, qu'elles leur firent tourner bride. Les auxiliaires germains, la X[e] légion tout entière, accompagnèrent ce mouvement offensif, qui, dans un instant,

1. « *Conversas in obliquum* », dit Frontin, « *Obliquas post signa* », dit Lucain, v. 522 (ce qui montre une fois de plus la concordance de ces deux auteurs). Plutarque dit seulement : κατέστησεν ὄπισθεν τοῦ δεκάτου (*Pompée*, 69). — Quant au fameux *faciem feri*, il me paraît plutôt un trait ironique de l'allocution de César qu'un véritable commandement militaire.

2. *Germanorum cohortes tantum in effusos equites fecere impetum*... Florus, IV, 2.

mit en péril toute la gauche de Pompée. Par le même mouvement, la cohue des gens de trait et des troupes barbares, qui avaient suivi la manœuvre tournante des escadrons pompéiens, se trouva coupée du corps de bataille, laissée à découvert au milieu de la plaine et livrée sans défense aux fureurs d'une poursuite acharnée. La disposition des tumulus rend très bien compte de cette dispersion des auxiliaires, qui fut l'épisode le plus sanglant de la bataille [1]. Après s'être avancés à la hauteur des lignes et du camp de César, ne pouvant retourner en arrière, ils paraissent avoir cherché à continuer leur marche dans cette direction, pour franchir l'Enipée et rejoindre la route directe de Larisse. Quelques corps ont réussi à passer, sans échapper pourtant à la poursuite des cavaliers et des auxiliaires de César; les autres, poussés le long de la berge escarpée de la rivière, se sont divisés, vers Palæpharsalos, en deux courants de fuyards, et ont été atteints, d'un côté jusqu'à *Orphana* dans la direction de la Macédoine, de l'autre jusqu'à *Démirli*, sur la route de Grèce.

De leur côté, les légions pompéiennes, composées en partie de recrues, n'avaient pu soutenir le choc des vétérans de César. Elles se retiraient, mais en bon ordre et dans la direction de leur camp. Quelques parties de l'aile droite paraissent seules avoir été coupées du gros de l'armée et jetées au delà du ruisseau de Pharsale, comme le prouvent les quatre tumulus de Vasili et celui de Chéiki. Le tumulus de *Kutchuk-Tchashmat* et le tumulus des *Vignes* [2] marqueraient au contraire le mouvement de retraite des légions vers Khaïdharia, mouvement dans lequel elles sont suivies pied à pied par le vainqueur, décidé à les poursuivre jusque derrière leurs retranchements. La bataille avait duré depuis le matin jusque vers midi. Il faut avoir supporté, comme nous, dans la même saison, l'étouffante chaleur de la plaine de Pharsale, pour sentir tout ce

1. Voir le plan n° 6. — « *Omnes sagittarii funditoresque... interfecti sunt* », dit César, ch. 93. — Τοὺς συμμάχους οὐ δυναμένους ἀντέχειν ἀνῄρουν, καὶ ὁ πλεῖστος ἐνταῦθα ἐγίγνετο φόνος. Appien, II, 80. — Florus emploie l'expression *ruina levis armaturæ*. Comparez Lucain, VII, v. 528 et suiv.

2. Nom que nous avons donné à un tumulus voisin de la zone de jardins et de vignobles qui s'étend dans la plaine, au nord-ouest de Pharsale.

qu'elle devait ajouter aux fatigues d'une pareille lutte [1]. Mais César n'avait pas habitué ses soldats à se reposer avant d'avoir achevé la victoire : l'attaque du camp commença.

Remarquons en effet que le succès, à ce moment, était loin d'être décisif. Malgré une bataille perdue, le véritable corps de l'armée pompéienne était encore presque intact. Si la retraite eût été mieux assurée, soit vers le golfe de Volo, par la présence d'une flotte considérable, soit vers Larisse et les gorges de Tempé, par une meilleure position du camp, l'échec de Pharsale aurait pu ne pas avoir de conséquences plus graves que celui de Dyrrachium n'en avait eu pour César. C'est justement le choix téméraire de la position de Khaïdharia qui aggrava la défaite, au point d'ôter à Pompée lui-même toute confiance dans la continuation de la lutte et de le déterminer à prendre la fuite. Bientôt l'armée tout entière, sous la conduite de ses tribuns et de ses centurions, suivait l'exemple de son général, et, renonçant à défendre ses lignes, cherchait d'abord un refuge sur la haute plate-forme d'*Alogopati;* puis, chassée de cette position par le manque d'eau, elle tentait d'exécuter sa retraite vers Larisse [2]. En effet, toute communication n'était pas fermée de ce côté : si la route directe de la plaine était coupée par l'ennemi, on avait sur ces hauteurs mêmes, par les plateaux de *Rhizi* et de *Tchaterli*, une route plus détournée, mais encore facile, celle même que l'armée avait prise pour venir camper à Khaïdharia. On pouvait ainsi arriver jusqu'à l'Énipée, sans quitter les montagnes, le franchir vers le soir et prendre peut-être assez d'avance pour se mettre le lendemain hors d'atteinte.

Cependant César n'était pas disposé à laisser aux Pompéiens cette voie ouverte. Il avait, par la plaine, une route plus commode et plus directe pour exécuter le même mouvement, celle qui pénètre par *Krindir* dans l'arrière-plaine de Pharsale : il s'y porte aussitôt avec quatre légions, franchit une distance qu'il affaiblit quelque peu en l'évaluant à six milles (9 kilomètres), et, lorsque les Pompéiens commencent à descendre vers la rivière, ils trou-

1. *Magno æstu, nam ad meridiem res erat perducta.* César, *Guerre civile*, III, 95.
2. Pour la retraite, voir César, fin du chapitre 95 et chapitre 97.

vent devant eux, au pied des collines, une armée en bataille. A cette vue, ils se portent vers le village de *Dérengli*, sur le mont *Karadja-Ahmet*, entouré par un repli de l'Énipée. La position était excellente et aurait pu les rendre maîtres du passage, si César, malgré la nuit, ne les eût isolés de la rivière et cernés par des travaux qui devaient au point du jour mettre dans ses mains, avec une victoire complète et assurée, les troupes mêmes de son rival.

Je ne pourrais m'étendre sur les suites bien connues de la journée de Pharsale, sans dépasser les limites de cette étude de topographie. L'explication que j'ai donnée de la bataille n'est pas sans doute exempte de toute difficulté et laisse encore place à l'hypothèse. Le présent travail aura du moins posé scientifiquement les termes de la question, en fixant les deux seuls points de toute la contrée où il soit possible de s'arrêter : d'un côté, *Vlatani*, sur la rive droite de l'Énipée, et, de l'autre, *Khaïdharia*, sur la rive gauche de la même rivière. Amené par une suite d'inductions à me prononcer pour le second emplacement, j'ai tenu cependant à ne pas forcer mes conclusions. Il m'appartenait avant tout de commenter, sans parti pris, la carte dressée par la Mission et d'introduire dans le débat un document authentique, avec lequel il ne faut pas moins compter qu'avec les textes de l'histoire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE DÉBARQUEMENT SUR LA CÔTE D'ÉPIRE

DEUXIÈME PARTIE

LE BLOCUS DE DYRRACHIUM

TROISIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE PHARSALE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES VUES ET PLANS

VUES

DESSINÉES PAR M. H. DAUMET

(hors texte)

PLANS

LEVÉS PAR M. A. LALOY

(excepté les n°s II et III)

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

4840. — BOURLOTON. — IMPRIMERIES RÉUNIES, A, RUE MIGNON, 2, PARIS.